

La v(i)eille
de Noël
n'est pas
un cadeau

La vieillesse arrive brusquement, comme la neige.
Un matin au réveil, on s'aperçoit que tout est blanc.

Jules Renard

« Fais de tes failles un combat
Essuie tous tes pleurs, sinon tu te noies. »
Hoshi, *Allez là !*

— Attention !!!!

Ce cri d'alerte me saisit. Il résonne dans la rue grouillante de vie. Le monde se fige en un quart de seconde.

C'est fou tout ce qu'il peut se produire en ce laps de temps.

Les passants mettent sur pause leur rêverie et leurs pensées fugaces. Tous se retournent vers cet inconnu au regard pétrifié, le bras en l'air en signe de STOP.

Tous.

Sauf moi.

Ce dernier accourt vers moi, alors que je viens d'engager un pied sur la route. Au même moment, une voiture folle fait une embardée, le bruit strident de son klaxon retentit. L'homme agrippe mon avant-bras et m'extirpe brusquement de cette voie infernale. J'y échappe de justesse. À quoi ? À un ratatinement, pour ne pas parler d'horreur !

Étourdie, je peux à peine distinguer le visage de ce conducteur fou.

Béret casquette noir qui ombrage ses yeux, teint halé et petite moustache.

J'ai tout juste le temps de digérer ce qui vient de m'arriver.

La vie peut si vite basculer.

Je me suis levée ce matin avec la conviction que ma vie doit prendre un tournant, mais certainement pas de cette manière. Au contraire ! À présent, je souhaite vivre pleinement et m'épanouir sur un chemin qui me ressemble.

Quelques secondes plus tard, sortie de ma torpeur mais l'esprit tout autant retourné, je n'éprouve qu'une envie, sortir à ce chauffard toutes les insultes possibles et inimaginables. Je suis du genre petit, mais costaud. J'aurais voulu lui refaire le portrait, une tête au carré mais avec mes bras de sauterelle, c'est compliqué !

Je fais la maline, mais sans mon sauveur qui me tient encore le bras, je ne serai plus là pour en parler.

— Ça va ?

— Euh... grâce à vous, oui ! C'est dingue d'être aussi pressé ! L'un comme l'autre d'ailleurs ! Heureusement que vous avez croisé mon chemin.

— C'est sûr ! Tenez !

Il ramasse mes quelques affaires qui étaient tombées de mon sac à main pendant ce moment de frayeur, les débarrasse de la mousse de neige, et me tend le sac, le regard saisi par la cicatrice qui traverse ma joue droite. Une ligne pourpre brisée et déformante.

Intrigué, sans vouloir me le montrer, il continue naturellement :

— Bon... plus de peur que de mal ! Vous êtes capable de repartir ? Vous n'êtes pas trop en état de choc ?

— Un peu, mais ça va ! Ne vous en faites pas ! J'en ai vu d'autres !

— Vous êtes sûre ?

— Oui, oui ! Ne vous inquiétez pas !

— Super !

Un doux sourire se dessine sur ses lèvres et adoucit son visage anguleux.

— Je dois vous laisser, je suis attendu ! À un de ces jours peut-être !

— Oui et... merci encore !

L'homme resserre les pans de son manteau et les sangles de son sac à dos. Ses cheveux, plus épais sur le dessus et d'un blond vénitien éclatant, ondoient élégamment. Il remet son casque et appuie sur le bouton d'alimentation de sa trottinette électrique. Il disparaît en quelques accélérations. Touchée par sa bienveillance, je le regarde partir. Je n'ai même pas pris le temps de lui dire comment je m'appelle. *Moi, c'est Fanny, et vous ?* Je ne sais rien de lui, mais il a su me ramener à la réalité.

Tenant de reléguer au second plan mon désarroi, je réajuste ma tenue et mes longs cheveux bruns, pour ensuite m'enrouler dans mon écharpe en laine. Je consulte avec empressement l'heure sur mon téléphone portable. Mince ! Cet incident m'a fait perdre pas mal de temps. Il ne sert à rien de courir ; je reprends alors la route que j'avais entamée d'un pas assuré, mais cette fois, de manière plus prudente. J'avance vers l'inconnu, vers mon nouveau lieu de travail.

Les premiers flocons sont tombés cette nuit sur la ville de Chamonix-Mont-Blanc et ont recouvert les toits, les trottoirs et les routes d'un manteau blanc, scintillant mais glissant, rendant la circulation difficile. La neige fraîche virevolte, danse autour des arbres. L'hiver s'installe doucement, en cette fin du mois de novembre.

J'ai toujours préféré marcher. Je n'ai jamais passé mon permis de conduire. A quoi bon ? Je me sers de mes jambes et me couvre chaudement jusqu'aux oreilles pour ne pas risquer la pneumonie ou la congélation instantanée, même si le vent s'infiltre partout et rosit mes joues et mon nez que je ne parviens pas à arrêter de couler. Je suis loin d'être à mon avantage. Je me rassure en me disant que je ne me rends pas à un défilé de mode mais à un entretien d'embauche. J'en ai tellement assez de ces remarques sur l'apparence, de cette superficialité qui m'a d'ailleurs coûté mon mariage. Je n'ai jamais fait partie de ces gens qui minaudent et je suis bien décidée à garder cette authenticité dont je suis si fière.

Ainsi, en toute simplicité, je me rends à la Maison fleurie pour m'entretenir avec madame Hernandez. Mon index et mon majeur, endoloris par le froid, sont croisés, pour me porter chance. Superstitieuse, j'attends beaucoup de cet échange. Non seulement un contrat, mais surtout une légitimité qui me rendrait mon indépendance et mon honneur.

Fini de déconner !

Le cœur lourd, mais plein d'espoir, j'ai refermé ce matin la porte de mon petit appartement si chargé d'émotions, surtout d'angoisses, en me disant *c'est maintenant ou jamais*. Cet entretien doit bien se dérouler, il ne peut en être autrement.

J'ai toujours fait l'affaire au travail. Mon caractère docile et serviable plait, un peu trop aux employeurs, voire aux autres personnes, collègues, amis, petits amis, qui savent en abuser quand il le faut.

Du Greg tout craché ! Mon ex-mari ! Il m'a laissée avec ses problèmes, qui étaient plutôt les nôtres d'ailleurs, pour les beaux yeux de biche d'une autre femme. Il m'a quittée pour une femme aux antipodes. Je suis frêle et plutôt réservée. Je croyais pourtant que ma fragilité constituait tout mon charme. Mais monsieur a pris la fuite, détalant comme un lapin à la moindre alerte, au moindre souci. J'ai été trompée, mais maintenant je ne compte plus *me tromper*. Finies les erreurs ! Du moins les limiter. J'ai été déçue tant de fois dans ma vie. Difficilement, je me suis relevée. C'est ce qui compte.

Cet été, j'ai fêté, seule, mon arrivée dans la troisième dizaine. Je me suis promis de penser enfin à moi et de tourner la page définitivement à ce passé qui m'a tant affaibli et fatiguée. Les médisants m'ont asséné plusieurs coups, de leur langue de vipère, me signifiant que tout est ma faute et que j'ai échoué.

La vie est-elle ratée si à trente ans nous n'avons pas encore changé le monde ?

Baliverne...

Je n'ai simplement pas fait les bons choix, n'ai plus de mari, suis sans enfants, en location, en reconversion professionnelle, et alors ?

Mon esprit se focalise habilement sur le bruit de mes semelles au contact de la neige. Ce craquement possède quelque chose d'apaisant et d'entraînant à la fois. Il résonne chaudement dans les rues fraîches et encore calmes. Cette marche matinale finit par me détendre et alléger mes inquiétudes qui ont péniblement refait surface, par intermittence, pendant le trajet. Peu à peu, le goût amer laissé par l'incident s'estompe.

Me rendre à la Maison fleurie me permet d'emprunter une route différente, une voie opposée à celle que j'ai l'habitude de fréquenter.

Parfait !

Un nouveau chemin, pour une nouvelle vie.

Je l'espère...

Happée par la nouveauté, j'essaye de me distraire, sans penser aux questions que pourrait me poser ma future patronne, ni spéculer sur les possibles missions qui m'attendent. Je profite des vitrines des boutiques mises en valeur par les décorations de Noël et des guirlandes qui vont s'éteindre d'un moment à l'autre pour laisser place à la lumière du jour.

J'ai besoin de faire le vide, de déambuler dans les ruelles en lâchant prise, tout en me délectant du café fumant et des croissants que j'ai pris en formule à emporter à la première boulangerie croisée en chemin.

Le soleil commence déjà à briller. Une belle journée s'annonce. Le signe d'un nouveau départ. Une lueur d'espoir, alors que je me trouve à quelques centaines de mètres de la Maison fleurie. Un bon pressentiment m'envahit soudain. Le nom de l'établissement donne tellement envie.

J'ai fourni des efforts considérables pour obtenir mon diplôme d'aide-soignante. Ma rupture sentimentale m'a donné plus de force et de combativité, celles d'apprendre et de me battre pour m'en sortir et aider les autres, surtout les plus faibles. Cet égoïsme ambiant qui se propage à vitesse grand V dans cette société me révolte.

Après une carrière peu glorieuse à l'usine où je me lassais de remplir des emballages, coller des étiquettes et empiler les produits sur des palettes, j'ai décidé un jour de claquer la porte et d'ouvrir celle qui me conduirait vers une voie plus humaine et plus en adéquation avec mes propres valeurs. Le travail était pesant. Je rentrais éreintée le soir ou le petit matin, selon les postes qui m'étaient assignés. J'en avais surtout assez de côtoyer des machines dans cet univers froid et calfeutré, sans ouverture vers l'extérieur, et d'être engoncée dans une combinaison où seule une infime partie de mon corps pouvait rester à l'air libre.

Tirée de ce passé douloureux, mon regard s'arrête sur une personne, allongée péniblement sur le trottoir, enveloppée dans des draps sales et rapiécés maladroitement. Troublée, je m'approche, et d'un geste totalement désintéressé, je dépose, près du sac à dos, le croissant restant que je viens d'acheter. J'ai eu les yeux plus gros que le ventre. Le laisser sécher dans mon sac à main jusqu'au soir, voire le gaspiller, ou l'offrir à cette pauvre personne amaigrie ? La question ne se pose même pas. C'est le minimum que je peux faire.

— Vous êtes une bonne âme ! prononce timidement la vieille dame, réchauffée par cette attention.

Je marque alors un temps d'arrêt. Une bonne âme ? Je n'en sais trop rien... Cette attention confirme mon désir de me diriger vers une vie en accord avec moi-même, avec mes convictions.

Plus question d'être le dindon de la farce, du moins pour cette fin d'année !

— Foutez-moi le camp !

— Oh, mais quelle sacrée, celle-là ! Ça ne s'arrange pas ! Venez, Fanny ! Laissons cette Morue croupir dans sa chambre ! C'est ce qu'elle souhaite de toute façon ! assène madame la Directrice.

— Mais madame...

Je ne sais où me mettre.

— Y'a pas de *Mais* qui tienne, Fanny ! Allez donc faire connaissance avec les infirmières. Allez, allez ! Et que ça saute !

Notre entretien et la visite des lieux occupés par les personnes âgées se sont pourtant déroulés à merveille jusqu'à cet instant fatidique.

Ni une, ni deux, Madame Hernandez, verte de rage, met fin à notre conversation et se déleste, sèchement et prestement, d'un sac qui contient une blouse et une paire de sabots neufs pour démarrer dans ma nouvelle fonction. Le visage renfrogné, elle tourne les talons en direction de son bureau qu'elle aimerait fermer à double tour pour se mettre à l'abri des agressions extérieures. Le dos rond, supportant toutes les misères du monde, elle part affronter la journée qui l'attend en marmonnant entre ses dents :

— Il est grand temps pour moi de changer de métier avant qu'il ne soit trop tard ! Je n'ai plus la patience ni la force de supporter ces vieux aigris, leurs maux et leurs mots insultants. Moi non plus je ne vais pas bien, et je ne le crie pas sur tous les toits. Cet univers n'est décidément plus pour moi !

Ses plaintes s'intensifient. Je l'entends désespérément se demander s'il ne vaut pas mieux se tourner vers des biens matériels sans âme ni esprit tordu pour troubler sa tranquillité, ou même, pourquoi pas, prendre une retraite bien anticipée et bien méritée.

Chagrinée par la scène qui vient de se produire devant mes yeux, je rejoins le bureau des infirmiers, le cœur lourd.

Pour une première matinée de découverte, ça démarre fort !

Madame la Directrice m'a pourtant fort bien accueillie ce matin en arrivant. À peine avais-je franchi le sas sécurisé que je l'entendais hurler mon prénom, les bras écartés et un sourire jusqu'aux oreilles. Elle m'a offert ensuite le café et les viennoiseries dans la salle de réunion. Ce premier pas dans mon nouveau travail commençait sous les meilleurs auspices. Que demander de mieux ! Pourtant, j'avais remarqué que les traits de ma future cheffe, fort aimable au début mais pas jusqu'à la fin, se ternissaient au fur et à mesure qu'elle faisait la présentation des locaux, puis des chambres, et surtout des résidents qui les occupent. On pourrait croire que madame la Directrice les a classés par ordre de préférence dans les couloirs. Plus elle s'est approchée de la chambre de celle qui semble être sa bête noire, plus elle a avancé à reculons et avec retenue et aigreur. Je sentais déjà que quelque chose ne tournait pas rond. L'attitude changeante de mon guide et chef m'a mis mal à l'aise. J'ai alors compris sa réticence, après l'accueil que la vieille dame lui a réservé.

Madame la Directrice est un petit bout de femme, trapue, proche de la soixantaine. Elle ressemble étrangement au personnage de bande dessinée argentin Mafalda avec son carré poivre et sel bouffant, et sa robe démodée au col claudine blanc. Ses sourcils, épais, noirs et presque constamment froncés, lui confèrent un visage dur et renforcent l'austérité de sa personne. Je n'ai pas pour habitude de jauger quelqu'un de prime abord, mais ma patronne n'a pas l'air commode du tout.

Après cette courte, mais saisissante altercation, la Directrice m'a laissée en plan, avec pour unique indication : *prenez l'escalier, au rez-de-chaussée, à votre droite au bout du couloir, première porte sur votre gauche !* Ou peut-être est-ce l'inverse ?

Je pense m'être perdue dans ces couloirs sans vie. Je suis choquée de ne voir aucune décoration mettant en valeur la période si festive que nous vivons. Je croyais y ressentir l'ambiance de Noël en y contemplant des motifs aux couleurs chaudes et réconfortantes, les figures clés de ce mois enchanteurs et la végétation de cette saison hivernale. Mais ici, rien ! Les murs blancs sont tous identiques. Seuls diffèrent les numéros sur les portes de chambre . Mais où suis-je ? Je suis si chamboulée par la scène qui s'est produite devant mes yeux il y a quelques minutes que mon sens de l'orientation en est endommagé. Heureusement, un visage connu vient à mon secours.

— Tu en tires une tête, *la Nouvelle*, ça ne va pas ?

— Si, si... Mais la dame de la chambre 15... Dis donc c'est quelque chose ! Il fallait voir la façon dont elle a accueilli madame Hernandez ! Je n'avais jamais vu ça !

— Ah ! Augustine ! Ne t'en fais pas, tu prendras l'habitude. Elle n'est pas aussi démoniaque avec tout le monde, juste avec la Directrice. Avec nous, c'est un peu plus light ! Même si... elle n'y va pas de main morte non plus ! Tu t'y feras ! Tu n'auras pas le choix ! Ah, ah ! Allez, viens ! Suis-moi ! Je t'emmène rencontrer les collègues.

Je ne parviens pas à digérer l'altercation et cherche à en savoir davantage auprès de cette infirmière si avenante.

— Oui... mais quand même... Madame Hernandez a pourtant ouvert la porte calmement et l'a saluée gentiment. Cette Augustine ne lui a même pas laissé placer un mot ! Et je crois... qu'elle lui a balancé un objet ! Une pantoufle, je pense ! Par chance, la porte a servi de bouclier !

En entrant dans la salle réservée aux soignants, un éclat de rire narquois résonne.

— Vous, vous parlez d'Augustine ! Je suis prête à le parier ! s'exclame une infirmière ayant à peine entendu notre conversation.

— En plein dans le mille, ma belle ! *La Nouvelle* a déjà fait sa connaissance et Augustine a fait une entrée triomphale !

Gênée, j'avance dans la salle de pause. Je l'observe dans ses moindres recoins. Cet endroit paraît si froid. Si quelque chose me manque dans mon ancien travail, c'est bien l'espèce détente. Le patron de l'usine accordait une certaine importance aux loisirs de ses ouvriers. Je ne pouvais pas lui reprocher ça. Fauteuil massant, billard, cuisine équipée, ambiance conviviale et chaleureuse. De quoi ravir les employés après une dure journée de labeur. À l'opposé, les murs de cette pièce brillent par leur blancheur. L'atmosphère contraste largement avec l'ancienne salle de repos de par son aspect rudimentaire. Ici, une longue table rectangulaire trône au centre. Des coupelles de biscuits, de beurres individuels et de sucrettes y sont éparpillées aux quatre coins. Du café, destiné à être réchauffé pour les courtes pauses de la journée, un entre-deux tout de même revigorant, a été transvidé dans des pichets, pour être ensuite servi dans des tasses dépareillées et ébréchées. En d'autres termes, je me dis avec ironie : *Dis donc ! Ça donne envie !*

Pendant que l'équipe de jour continue à discuter, à s'esclaffer pour se libérer des tensions matinales et à tergiverser sur le cas Augustine, je poursuis ma timide inspection et me dirige vers un grand tableau blanc scindé en trois colonnes qui occupe le fond de la salle. Je jette un rapide coup d'œil sur son contenu. J'y trouve de tout : dossiers de réforme épinglés, faire-part de mariage, naissance, baptême, communion ou anniversaire, seules distractions de la pièce. Ah non ! J'ai l'honneur d'y voir mon visage placardé avec une punaise entre les deux yeux pour annoncer mon arrivée. Tout y est noté à mon sujet, il ne manque plus que mes mensurations ! Je ne vois vraiment pas l'intérêt d'être autant mise en avant, moi qui suis de nature si discrète. Pas étonnant que tout le monde semble me connaître. Je me demande si cette punaise peut avoir l'effet d'une poupée vaudou menaçant mon entrée dans l'établissement. Les soignants paraissent même se désintéresser de mon prénom. Un mal de tête vient tout à coup donner du poids à ma théorie.

— Eh la *Nouvelle*, Fanny, c'est ça ? Ce n'est pas grand-chose ce que tu as vu ce matin, renchérit l'aide-soignante qui me tire de mes divagations. La Directrice a connu bien pire venant d'Augustine ! Et puis, il faut avouer qu'elle l'a bien cherché ! Ah, ah ! Elle nous la refile tout le temps de toute façon ! Elle préfère rester dans son bureau, loin des problèmes !

Les soignantes se regardent d'un air complice, l'une sachant à quoi l'autre pense.

— Allez détends-toi ! Tu veux un café ?

L'une des infirmières, se voulant rassurante, poursuit :

— Tu sais, c'est un cas exceptionnel, Augustine, heureusement ! En vingt-cinq ans d'expérience, je n'ai jamais vu une résidente aussi revêche ! Les autres sont très aimables et très attachants, tu verras... Bon... pas tous, soyons réalistes ! Ah, ah !

— Et, tu sais... la vie est ce que notre caractère veut qu'elle soit. Celle d'Augustine n'a pas toujours été ainsi. Tu t'en rendras bien compte.

— Tu seras bien confrontée à elle un jour ou l'autre de toute manière ! Tu commences quand déjà ?

Un nœud se forme dans ma gorge, je peine à déglutir, puis un frisson traverse mon dos. Il est trop tard pour reculer...

Mon contrat est signé, pour une durée indéterminée...

« C'est dans les prisons
que l'idée de liberté
prend le plus de force. »
Jean Cocteau

Augustine...

Le cœur d'Augustine Grattepanche s'est arrêté le 15 septembre 2018, lorsqu'elle a intégré, bon gré mal gré, la Maison fleurie.

Elle ne sait pas pourquoi cet endroit s'appelle ainsi. *C'est laid à en crever*, s'amuse-t-elle à préciser pour enrager la Directrice.

Maison ?

Rien à voir avec le foyer qu'elle connut autrefois avec son Charles. Augustine n'occupe ici qu'une petite pièce où elle s'y sent cloîtrée, une cellule froide et morne.

Fleurie ?

Une bonne blague ! Aucune fleur, aucune balconnière n'orne les alentours.

Cet Ehpad est d'un ennui à en mourir. Il est pour elle un mouvoir, une étape avant le purgatoire, mais Augustine n'est pas de ceux qui se laissent abattre si facilement.

Elle déteste cette Maison sans charme, et les cris des résidents qu'elle apparente souvent à des animaux ou à des morts-vivants, confèrent au lieu une ambiance austère, sans âme, sans joie.

Augustine a même renoncé à regarder par la fenêtre de sa chambre qui donne sur la rue. Le roulement des camions a remplacé le chant des oiseaux qui égayaient auparavant son jardin. L'air pollué à l'extérieur et vicié à l'intérieur a succédé à la pureté de sa campagne. Les abribus et les bennes à ordures qui constituent l'unique vue à contempler, tentent de rivaliser en vain avec les montagnes de son enfance. Augustine a ce paysage en horreur, elle préfère tirer le rideau !

Maintes fois, elle a voulu se sauver, surtout lorsqu'elle n'avait pas son déambulateur, mais elle était toujours rattrapée. Les lièvres couraient après cette tortue et la fin ne se réalisait pas comme dans la fable. Augustine était sans cesse arrêtée à la grille de l'entrée.

L'automne dernier, cette résidente a fêté ses 96 ans, en famille, autour de son lit médicalisé, devenu sa nouvelle table de salle à manger autour de laquelle elle réunit sa traîtresse de famille, de temps en temps, les jours de fête. Quelle honte pour elle ! Elle n'a nul besoin de ce lit beaucoup trop moderne, à la télécommande incompréhensible et remplie de boutons difformes qui l'aident soi-disant à allumer la télévision, à naviguer sur internet ou même à téléphoner. Elle n'en a que faire de toutes ces technologies. Elle déteste ces relations virtuelles sans intérêt et n'a envie d'appeler personne. Augustine n'a pas besoin de toutes ces innovations technologiques pour s'évader. Son esprit lui est bien plus utile et réconfortant.

Ce lit est bon pour les *vieux croûtons*, comme elle les nomme si élégamment, ces assistés qui ne cessent d'appuyer sur la sonnette pour le moindre bobo. Elle, elle sait encore tenir sur ses quilles, même si parfois, à certains moments de la journée, son déambulateur est bienvenu pour soulager son mal de dos ou ses mollets, vestiges de son travail dans les champs. C'est normal, c'est la faute des soignants. Ils ne lui accordent jamais de moments pour se dégourdir réellement les jambes. Et puis, contrairement à ses colocataires, Augustine, elle, a toute sa tête ; sa mémoire lui joue juste parfois des tours. C'est évident ; à cause de sa famille, elle étouffe ici et l'air de la ville est beaucoup trop chargé en dioxyde de carbone et autres composants chimiques. Quant aux alèses jetables placées sous le drap du matelas, destinées aux incontinents, elles ne cessent de bouger et de la grattouiller. Elles ne sont pas faites pour elle du tout ; elle ne s'est oubliée qu'une seule fois ces derniers mois.

Avant d'être envoyée dans cette maison de retraite citadine, une prison dans laquelle elle se voit moisir et où le dépaysement est total, Augustine vivait paisiblement dans sa maisonnette aux vieilles pierres et au toit de lauzes, au cœur d'un hameau en altitude, entourée des vaches du fermier et de la protection des montagnes savoyardes. Les hivers étaient rudes dans son pays montagnard, mais la chaleur dégagée par la bonté des voisins proches la réchauffait.

Augustine ne s'ennuyait jamais. Elle respectait une organisation bien précise et, le foulard couvrant ses cheveux blancs, elle partait de bon matin. Elle commençait par saluer le fermier et ses animaux. Elle ressortait le panier en osier plein de victuailles. Les légumes du jour, un kilo de farine du moulin, des œufs et une bouteille de lait. Elle continuait joyeusement son chemin jusqu'à l'épicerie pour récupérer les courses qui lui manquaient et qu'on ne trouvait qu'à la droguerie de la ville. Elle en profitait alors pour discuter avec la propriétaire afin de connaître les derniers commérages qui circulaient vite au hameau. Elle bavardait ensuite avec le facteur de la pluie et du beau temps et des problèmes climatiques que les progrès de l'homme moderne ont engendrés, dégradant ainsi, au fil du temps, les paysages de son enfance. Mais son petit plaisir quotidien était son moment de détente et d'évasion au bord de la rivière, filante et ruisselante, qu'elle suivait sur le chemin du retour. Elle maudissait les jours de pluie ou de grand froid qui l'empêchaient alors de tremper ses petits pieds endoloris par le temps, mais que l'eau fraîche de la rivière qui clapotait venait caresser.

Augustine ne cesse de répéter à qui veut bien l'entendre que la vie dans ses montagnes était bien plus agréable à l'époque qu'aujourd'hui à la Maison fleurie où elle n'a envie de rien, où tous les jours se ressemblent, où le cadre est ennuyeux et où les seules distractions se résument aux moments d'égarement des résidents ou à l'annonce des décès. Cet établissement l'amointrit et Augustine ne se gêne pas pour le faire remarquer.

Elle a beau essayer de chercher le pourquoi du comment, elle ne comprend pas les raisons qui ont poussé ses enfants à la faire entrer ici. Dès lors, ils sont devenus des traîtres, complices de son enfermement. *Il est honteux de s'occuper ainsi de sa mère, de la reléguer au statut de rebut, de s'en débarrasser dans cette déchetterie, comme d'un objet encombrant et hors d'usage, comme d'une vulgaire chaussette dépareillée*, pense-t-elle régulièrement.

Lors de ses premières déambulations, du temps où elle s'efforçait de sortir pour observer les lieux ou de s'échapper ensuite, elle était tombée sur plusieurs affiches dans le hall de l'entrée, vantant les mérites de la Maison. Elle a pu ainsi mettre des mots sur ce qu'elle est devenue et sur ce qui justifie son arrivée dans l'établissement. Elle fait partie de ces *personnes âgées ayant des difficultés à effectuer des actes de la vie quotidienne : manger, se laver, se déplacer, etc.* Elle s'est mise ce jour-là dans une rage folle et a crié haut et fort à l'assemblée qui semblait écouter son monologue qu'elle est totalement indépendante et en pleine possession de ses capacités physiques et mentales. Elle a rajouté qu'elle sait encore parfaitement tenir une fourchette dans ses mains et qu'elle ne se gênerait pas pour le prouver en l'enfonçant dans les fesses de ceux qui lui diront le contraire. Les résidents les plus sensés l'ont applaudie, alors que les autres ont lâché un ronflement ou un braillement totalement détaché de la conversation. Augustine a réalisé que ses poules étaient autrefois de bien meilleure compagnie et que le seul point commun avec les résidents réside dans leur dentition.

Depuis cette prise de conscience, Augustine a entrepris les démarches pour se venger de tous, en commençant par rayer ses enfants de son testament. Elle attend toujours la venue de son notaire !

« Être à la hauteur
De ce qu'on vous demande
Ce que les autres attendent
Et surmonter sa peur »
Emmanuel Moire, *Être à la hauteur*

1^{er} décembre.

Le grand jour est arrivé.

Le fameux jour qui doit marquer un véritable tournant dans ma vie. Du moins, c'est ce que j'espère. Je vais enfin prendre mes fonctions et faire mes preuves. Être qui je veux.

Je porte pour la première fois ma blouse blanche qui convient mieux à ma fine silhouette que la combinaison et les chaussures de sécurité qui m'étriquaient dans mon précédent travail, où j'étais enfermée dans un espace clos pendant de longues heures. Je peux ainsi me mettre à la place d'Augustine dont la sensation d'emprisonnement fait monter la rage. Mais à présent, je suis à l'aise dans mes sabots et pour la première fois depuis longtemps, en me regardant dans le miroir de ma chambre, l'estime que j'ai de moi-même remonte. La peine qui ressort de la cicatrice sur mon visage s'estompe un peu. J'écoute enfin mes désirs, mes choix. Je suis allée jusqu'au bout. Je me sens : accomplie. Il n'est jamais trop tard pour espérer un changement. Mais arborer fièrement cette petite étiquette d'aide-soignante sur la poche au niveau de ma poitrine ne suffit pas. Je me dois à présent d'être à la hauteur du titre et quelques craintes subsistent, surtout après les remarques entendues sur certains résidents, notamment Augustine.

J'attrape mon manteau fourré avec plaisir et me dirige d'un pas plus léger, cette fois-ci, vers la Maison fleurie. Je ne compte pas renouer avec la frayeur qu'avait engendrée chez moi la voiture folle. D'autant que l'inconnu n'est sûrement plus dans le coin pour voler à mon secours. Le reverrais-je un jour d'ailleurs ? Dommage, j'aurais voulu lui prouver ma reconnaissance en lui offrant un verre.

Ce nouveau rituel matinal me plaît. Le froid me galvanise, même si à cet instant, je trouve judicieux de prendre mon parapluie pour me protéger de cette poussière de diamants qui tombe doucement ce matin. Le ciel, uniformément gris, semble velouté et chargé de neige. Il présage une longue journée d'hiver.

Je m'arrête à nouveau à la boulangerie pour demander deux cafés. J'espère, si je peux le dire ainsi, y retrouver la sans-abri pour lui en offrir un. Les mains brûlantes à cause du breuvage, je la cherche du regard, mais la vieille dame n'est pas à l'endroit habituel. Je fais alors demi-tour :

— Excusez-moi ! Savez-vous où se trouve la pauvre femme qui était couchée ici l'autre fois ?

— Ah ! Euh... La mendiante ?! Je lui ai demandé de s'installer un peu plus loin ! Là-bas, vers la galerie marchande plutôt ! Elle faisait fuir mes clients !

Je reste coite face à cette indifférence et, agacée, je me rends vers l'endroit indiqué où je la trouve affaiblie et tremblotante.

— Bonjour ! lui lancé-je, la mine réconfortante. Tenez !

La pauvre dame se redresse précipitamment en me reconnaissant. Son sourire est un peu plus large que la veille, agréablement surprise par cette bienveillance.

Je prends peu à peu conscience que cet acte n'est pas uniquement fondé sur la générosité et l'empathie. Cette femme, allongée à mes pieds et amoindrie par le temps, possède quelque chose de différent.

Je me retire promptement sans dire un mot, pleine d'interrogations, en laissant la vieille dame se délecter de ce café noisette.

Pour mon premier jour de travail, j'ai pour objectif de me familiariser avec le milieu et de prendre mes marques, la visite n'ayant été qu'une approche, haute en couleur. Si je connais le métier d'aide-soignante sur le bout des doigts grâce aux manuels qui m'ont préparée au concours et aux quelques semaines de stage effectuées lors de ma formation, être sur le terrain et titulaire de mon poste en sont une tout autre affaire.

Je suis sur le point de commencer ma tournée lorsque des cris provenant du couloir opposé m'interrompent. Je sursaute.

— Mais... mais arrêtez donc ! Et lâchez mon bras ! Vous me faites mal ! se défend une soignante.

— Jamais ! vocifère la vieille dame.

— Ça ne vous mènera à rien Augustine ! Vous vous faites souffrir inutilement ! Bon... Mais enfin !!!!

J'accours pour prêter main forte à ma collègue, mais celle-ci est en train de refermer la porte, à ses ennuis. Elle sort, dépitée, de la chambre de la fameuse Augustine.

— Je peux t'aider ?

— Infernale ! Cette femme est infernale ! J'en ai ras la casquette ! Voilà qu'elle a décidé de faire la grève de la faim ! Elle a lu ça dans le journal apparemment ! Quelle idée ! Une nouvelle trouvaille pour ennuyer madame Hernandez ! Elle va être ravie d'apprendre ça ! Si elle espère attirer ses bonnes grâces, c'est pas gagné ! Ce bras de fer est perdu d'avance !

— Tu penses ? C'est bientôt Noël, elle va peut-être être attendrie et céder ?

— Madame Hernandez ? Tu crois au Père Noël toi ! Il s'agit d'Augustine en plus ! Elle la déteste !

Le tempérament intrépide et imprévisible de la vieille dame m'intéresse de plus en plus. Pourquoi a-t-elle décidé d'en arriver là ? Comment la Directrice peut-elle être aussi dure avec elle ?

— Allez, viens ! On va au bureau des infirmières prendre un café ! me propose cette collègue, au bout du rouleau. Ou plutôt un Irish coffee ! Il va me falloir un bon remontant et du courage pour le lui annoncer !

— Je peux le faire, moi, si tu veux ?

Elle s'arrête net et me regarde de travers.

— Quelle audace ! Ok... Tu ne sais pas dans quoi tu t'engages ! Augustine et la Directrice sont très coriaces ! Au fait, je m'appelle Ludivine !

— Pas de problème, j'y vais ! rétorqué-je, mue par un vif élan caractéristique de ma jeunesse.

— Oh ! Attends ! Pas de précipitation la *Nouvelle* ! ricane une autre infirmière qui avance vers nous.

— Fanny ! Je me prénomme Fanny !

— Oui, excuse-moi ! Moi c'est Élodie ! Mais on m'appelle Didi ici. En tout cas, bienvenue à la Maison fleurie !

— Merci, mais je voudrais comprendre. Pourquoi cette Augustine Grattepanche terrorise-t-elle tout le monde ?

— Oh ! Elle ne me fait pas peur ! Elle me fatigue, c'est tout !

— Parle pour toi ! rétorque Ludivine, en avalant d'un trait le restant de son café. Allez ! Salut ! Heureusement que j'ai fini ma journée !

Didi la regarde s'en aller, puis s'adresse à moi en la pointant du doigt :

— Tu vois cette Ludivine ? Eh bien, c'est le type de personne qui déplaît à Augustine ! Prétentieuse, superficielle et sans amour pour la personne âgée ! Je suis désolée, mais si tu n'es pas altruiste, il ne faut pas venir bosser en Ehpad.

J'acquiesce, le sourire aux lèvres. C'est exactement le genre de qualité que je recherche chez les autres. Cette Didi me plaît déjà. Nous allons bien nous entendre.

— Et... tu la connais bien cette madame Grattepanche ?

— Bien sûr ! Tout le monde l'appelle Augustine ici, même ceux qui ne l'apprécient pas. Seule la Directrice la nomme madame Grattepanche ou la *Morue*. Ça lui permet de mettre une distance et de se moquer un peu, beaucoup même, parce qu'elle sait très bien qu'elle a horreur qu'on lui dise Madame. Nous avons tous entendu parler d'Augustine au moins une fois dans notre vie. Augustine était connue comme le loup blanc dans son village et aux alentours. Il faut avouer que c'est un phénomène. Elle a élevé trois enfants espiègles, deux filles et un garçon, et les a gérés d'une main de fer. C'était rare à l'époque. Remarque, elle n'a pas eu le choix. Charles, son mari, est mort d'une mauvaise fièvre assez tôt. Augustine a dû vite subvenir aux besoins de sa famille, et c'est là qu'elle s'est mise à travailler.

J'écoute avec attention le portrait de la vieille dame que je découvre sous un autre jour.

— Elle était brodeuse et son talent fit rapidement parler d'elle. Elle en eut des commandes ! Elle se chargeait de broder les insignes des militaires, de nombreux autres corps de métiers et le prénom des écoliers sur leur blouse. Mon arrière-grand-mère possède encore la blouse blanche qu'elle lui avait ornée de fleurs colorées. Elle était une femme moderne et entreprenante pour son époque, il paraît. On racontait même qu'elle avait fait de la résistance sous l'occupation. Certains rapportaient qu'elle donna une bonne raclée aux Allemands, d'autres que c'était une vraie curieuse. On ne saura jamais.

L'infirmière Élodie, dite Didi, arrête brusquement son récit lorsqu'elle entend le téléphone sonner. Elle décroche avec empressement, c'est la ligne directe vers madame la Directrice.

Après quelques minutes pendant lesquelles j'en ai profité pour grignoter quelques biscuits, Didi raccroche et se met à souffler par lassitude :

— Bon... je dois y aller, le devoir m'appelle. Madame Hernandez m'a rajouté du travail ! Si tu as besoin, n'hésite pas !

Didi part reprendre son service, le sourire aux lèvres malgré les pesantes consignes qui lui sont rajoutées. Elle me donne une tape sur l'épaule, en signe d'encouragement. Elle vérifie ensuite si son nécessaire médical est bien en place dans ses poches latérales et tourne les talons. Elle franchit le seuil de la porte, mais s'arrête brusquement. Quelque chose la tourmente.

— Euh... Fanny ? La Directrice veut te voir dans son bureau. C'est urgent ! Je te conseille d'y aller tout de suite, me précise-t-elle, l'air contrarié.

— Pourquoi ?!

— Oh ça... tu verras bien... Je n'en sais pas plus ! Sur ce, bon courage !

Je me demande bien ce que me réserve, encore, cette chère Directrice !

— *Mais, mais, mais !* Il n'y a pas de *mais* qui tienne. Vous n'avez que ce mot à la bouche depuis votre arrivée ! Enfin ! Du nerf, jeune fille ! Du nerf ! Moi à votre âge, j'aurais pu gérer un escadron ! vocifère madame Hernandez, le regard courroucé.

Je me retiens de la rabrouer en lui précisant qu'à présent, elle fait plutôt partie du camp des déserteurs.

L'angoisse monte d'un trait, dans mon corps et dans mon esprit, telle une ligne de mercure placée rapidement en pleine chaleur caniculaire.

Je me sens si mal à l'aise dans ce bureau peu avenant. Je balaye la pièce du regard, discrètement pour ne pas paraître intrusive. La décoration n'a aucune cohérence ; des objets sans lien entre eux y sont disséminés. Ils ont forcément une utilité pour cette madame Hernandez. Mais pour moi, c'est un mystère. Quel intérêt d'y exposer des poupées en porcelaine plus effrayantes les unes que les autres, des natures mortes défraîchies ou des animaux empaillés ? Dans le cas contraire, les CD de relaxation aux côtés desquels se trouvent les flacons d'huile essentielle de lavande et d'orange douce prennent tout leurs sens. Prise dans son ensemble, l'ambiance fait froid dans le dos. Des rideaux couleur pourpre, épais, en velours et poussiéreux, alourdissent l'atmosphère. Il se dégage une odeur d'humidité et de cigarettes froides que je décèle en repérant les mégots à peine cachés à l'intérieur d'une coupelle, derrière le cadre-photo des résidents et de l'équipe rassemblés.

Cette directrice apparaît pourtant toute puissante derrière son bureau Louis XV qu'elle ne cesse de caresser. Elle arbore un sourire forcé, voire diabolique, qui met en valeur sa brillante dentition dans cette morne pénombre. La contrainte qu'elle vient de m'annoncer prend alors plus de force.

Constatant ma passivité, puisque j'ai opté pour l'introspection, elle s'agace, interprétant mon attitude pour un refus. Je souffre d'entendre ces remarques désobligeantes qui m'écorchent les oreilles. Le regard de la Directrice s'assombrit :

— Ce n'est tout de même pas sorcier d'organiser les festivités de Noël. Cela fait partie de vos compétences, n'est-ce pas ???

Souhaitant ne laisser transparaître aucune émotion, j'opine du chef.

— Fort bien ! Vous vous occuperez donc des animations de Noël pendant que les autres feront le sale boulot.

— Le sale boulot ? je réagis, soudainement décontenancée.

— Eh bien, vous savez... ? Le toilettage !

— Euh... vous voulez dire... la toilette... des résidents ?!

Quelle honte !

Cette femme est réellement abominable et détestable !

Elle représente tout ce que j'abhorre. J'en viens presque à comprendre la répulsion d'Augustine envers elle. Madame Hernandez mérite vraiment une bonne correction, ou quelques coups de pantoufle. Ces aberrations m'incitent à relever le défi. Plus question pour moi d'abandonner :

— Je vais accepter, mais...

— Maiiiiis, me coupe-t-elle brusquement en lâchant un rire sans joie. Je n'avais pas l'intention de vous laisser le choix !

Faisant fi de cette remarque, je poursuis :

— Ai-je alors carte blanche ?

— Faites comme bon vous semble, mais faites-le BIEN ! insiste-t-elle, avec un regard sombre. Je veux que ce soit exceptionnel cette année. Sinon...

— Sinon quoi ? m'emporté-je subitement, me sentant menacée.

— Oh sinon, c'est simple ! Je serai obligée de me passer de vous ! Des demandeurs d'emploi, ce n'est pas ce qui manque ! Et puis, vous êtes nouvelle. Vous devez me prouver vos compétences !

Exacerbée et galvanisée à la fois, j'accepte expressément la proposition, mais pas pour les raisons qu'elle imagine.

Et en ai-je le choix de toute manière ?

Je lui fais alors une offre des plus alléchantes. Madame Hernandez s'en frotte les mains.

— Parfait ! Voilà qui est vraiment parfait ! Je savais que vous seriez une excellente recrue en vous voyant arriver la première fois !

Mais quelle girouette ! pensé-je. C'est ce que l'on appelle retourner sa veste à son avantage !

Elle se laisse gagner par l'euphorie et son sourire intense plisse ses yeux.

— Mais... n'espérez pas une augmentation ! Ah ah ! Je vous vois venir ! me taquine-t-elle. Il faut être capable de donner un peu de soi dans la vie !

Agacée par l'effronterie de ma patronne, je sens les aigreurs bouillonner dans mon estomac. Je l'ai assez écoutée et fais mine de m'en aller.

— Bien, fort bien ! se réjouit la Directrice, soudain apaisée. Vous organiserez donc les festivités de Noël dès demain. Je suis sûre que vous ferez une parfaite animatrice. Sans oublier, bien sûr, votre promesse, n'est-ce pas ? me demande-t-elle de manière insistante.

— C'est tout vu ! Je m'y engage ! réponds-je joyeusement.

Tout en me poussant vers la sortie, madame Hernandez, que je qualifie à cet instant de *sorcière* dans mon for intérieur, poursuit d'un ton étrangement plus mielleux :

— Un inspecteur de l'ARS doit nous rendre une petite visite en fin d'année. Je compte sur vous ! Je sais que quand on démarre, on veut particulièrement bien faire les choses ! C'est tout vu ?

Elle m'adresse un clin d'œil grimaçant, voire déformant, en total désaccord avec sa personnalité.

Je comprends mieux à présent l'impétuosité de cette femme vis-à-vis de cet événement et son choix de se tourner vers moi. Nouvelle arrivante, je ne peux rien lui refuser si je tiens à garder ma place. Et j'y tiens ! Les autres soignantes l'auraient sûrement envoyée promener. Mais dans mon esprit, accepter n'a pas le même sens que pour ma cheffe. La proposition a eu le temps de cheminer. Cette visite de l'ARS me donne quelques idées en plus...

— Tu as dit quoi ???? me demande Didi, interloquée par mes propos.

— Oui... tu as bien compris...

— T'es cinglée ma pauvre ! plaisante-t-elle. Bon j'allais partir, mais là, il faut que tu m'en dises plus, viens ! Asseyons-nous, dans le hall !

— Oui... J'ai accepté de prendre en charge les préparatifs de Noël et... je me suis proposée par la même occasion de dompter votre ours mal léché.

— Ok !!! T'es carrément suicidaire toi ! Et... tu comptes agir comment pour apprivoiser Augustine ?

— Ne te fais pas de soucis pour ça !

Je semble retrouver une assurance passée, même si mon large sourire masque un certain désarroi. Je n'ai en réalité aucune idée de la façon dont je vais m'y prendre.

Intriguées par le discours qu'elles ont intercepté au passage, deux soignantes nous rejoignent.

— Je n'en reviens pas ! T'es incroyable ! hallucine la première.

— Elle nous facilite la tâche surtout la *Nouvelle* ! précise l'autre. Personne n'a encore réussi à faire sortir Augustine de sa torpeur. Si tu arrives à la distraire, on te paie des cerises ! Ah ah ! ajoute-t-elle avec arrogance.

— Pfff ! Ne les écoute pas ! me rassure Didi.

Partant conjointement à leurs tâches quotidiennes, l'une coule quelques mots à l'oreille de l'autre.

— On aurait peut-être dû lui dire... Non ?

Je remarque leur insinuation perfide mais ne souhaite pas m'y attarder. Un frisson me traverse la colonne vertébrale me ramenant à des traumatismes passés.

Et si je ne parvenais pas à mes fins ? Et si je ne trouvais pas la force de me battre pour la lumière ?

Je crois que je suis loin d'imaginer ce qui m'attend, en travaillant ici, à la Maison fleurie.

Le lendemain, je déambule dans les couloirs de la Maison fleurie, encore déroutée et absorbée par la mission que m'a assignée madame Hernandez. J'espère ainsi obtenir une étincelle de génie et dénicher l'idée du siècle qui rendrait tout son éclat à cet établissement auquel je commence déjà à m'attacher.

La routine qui s'installe dans mon quotidien me plaît et contrairement à certains, je perçois tout le potentiel de la Maison fleurie. Il faut avouer aussi que la plupart des collègues et des résidents sont particulièrement sympathiques avec moi. Ils m'ont réservé un bon accueil, tous, excepté Augustine, bien évidemment. D'ailleurs, je n'ai pas osé pénétrer à nouveau dans sa chambre.

Comment puis-je m'y prendre pour renouveler l'expérience ?

La première fois, j'ai failli recevoir une pantoufle. Certes, je n'étais pas la cible principale, mais tout de même. Je cherche toutefois une manière « douce » de l'approcher ; il le faut bien, si je ne veux pas manquer à la tâche que je me suis moi-même rajoutée.

Le dernier entretien avec la Directrice m'a laissé quelque peu pantoise. J'ai cogité toute la nuit.

Je crains tellement de ne pas être à la hauteur et le regard de quelques-uns à la résidence ne me rassure pas. On peut lire sur leur visage que la nouvelle s'est vite répandue. Certains me toisent. *Mais pour qui se prend-elle celle-là ? Elle vient d'arriver et elle est déjà dans les petits papiers de la Directrice. D'habitude, on fait tout nous-mêmes et on s'en sort bien ! D'autres semblent me plaindre et murmurent : la pauvre ! Elle va être surchargée de travail. Tout organiser en si peu de temps ! La Directrice aurait pu choisir quelqu'un de plus expérimenté. Elle est si jeune !*

J'ai bien compris que ma patronne désire un renouveau dans la résidence, et surtout que cet étonnement revirement n'émane pas d'un soudain intérêt pour les patients, mais est plutôt précipité par l'annonce d'une visite à l'improviste de l'ARS. D'après ce que j'ai entendu dire de la bouche édentée d'un petit nombre de résidents, l'esprit de Noël n'y trouve pas une place prépondérante et les activités organisées ne sortent pas de l'ordinaire. Cette inspection est le cadet de mes soucis. Je suis bien résolue à amener un peu de magie dans le quotidien des personnes âgées que je trouve beaucoup trop calme. Je profite de mes visites pour apprendre à les connaître et surtout mener ma petite enquête sur les us et coutumes de Noël.

— Oh, mais... Monsieur Durant, que faites-vous ? Retournez donc dans votre chambre. Il va bientôt être l'heure des soins !

— Hervé, ma douce ! Appelez-moi Hervé ! me répond-il d'un air coquin, après avoir enlevé la rose qu'il tient entre ses dents gâtées.

Surprise de le voir dans cet état, je poursuis :

— Allez, allez ! Par ici ! Demi-tour !

— J'ai rendez-vous avec Paula, ma belle de Cadiz aux *ojos* de velouuuuurs ! prononce-t-il avec un affreux accent espagnol qui frôle la perversité.

Ne voulant pas rentrer dans ses manigances, je le pousse doucement vers sa chambre.

— Pas de discussion ! Ouste !

— Ça va aller, charmante demoiselle ! Je n'ai besoin de personne pour laver mon quiqui !

— Monsieur Duraaaant !

Il pouffe de rire :

— Vous n'allez pas me dire que vous êtes choquée, ma mignonne ! Il fonctionne encore, vous savez !!!

— Euh non, je ne sais pas M. Durant et je ne veux pas le savoir !

Il continue à rire, prenant plaisir à me voir déstabilisée.

- Hervé... Euh Monsieur Durant... Oh vous alors ! Vous avez réussi à me perturber !
- Oui je sais... J'ai toujours fait cet effet-là aux femmes ! jubile-t-il.

Avec son air grivois et fringant, il réussit à me décocher un sourire. Le pauvre est complètement dans son personnage. On dirait dit la doublure caricaturée de Danny DeVito.

- Bon... trêve de plaisanterie ! Dites-moi...
- Oh, mais je ne blague pas ! Je suis libre ce soir si vous voulez !
- Mais enfin !
- D'accord j'arrête, ma beauté !

Je regarde ce don Juan de travers et reprends le fil de ma pensée, tout en rangeant les affaires de ce bon monsieur qui traînent un peu partout :

- Ça fait longtemps que vous résidez à la Maison fleurie ?
- Un quinquennat je dirais !
- Un quinquennat ?!
- Oui cinq ans environ ! J'ai fait de la politique ! C'est un vocabulaire qui me parle !
- Je vois ! Et... comment se déroulent les festivités de Noël ici ?
- Noël !? Hormis la confection ennuyeuse de cartes de vœux pour envoyer à nos proches et quelques guirlandes par-ci par-là, rien de spécial ! Comme dit la Directrice, on a passé l'âge pour tout ça !
- Vraiment ?
- Bah oui !
- Mais vous n'avez jamais accordé d'importance à Noël ?
- Bien sûr que si ! Autrefois, avec ma petite femme et mes enfants, c'était merveilleux, l'apothéose, si vous voyez ce que je veux dire... mais ici... !
- Et ça vous dirait de retrouver ce bonheur et ce plaisir des fêtes de Noël ? En tout bien tout honneur je veux dire !
- Pourquoi pas... Je ne demande qu'à voir ! Mais je ne suis pas sûr que ça plaise à la Directrice !
- Oh, mais c'est elle qui m'a sollicitée !
- Bah elle nous a toujours critiqué Noël ! Elle est bipolaire celle-là !

Je ne peux m'empêcher de laisser transparaître un sourire moqueur, tout en terminant les tâches nécessaires au bien-être de ce bon monsieur. Je place la rose dans un gobelet d'eau. Je me demande bien où il a pu la dénicher. Je jette ensuite un dernier coup d'œil dans la salle de bains et m'apprête à partir :

- Bon ! Voilà vous avez tout ce qu'il vous faut ! La serviette est à votre droite.
- Si vous voulez me donner un coup de main pour ma toilette intime, vous êtes la bienvenue !
- Monsieur Durant !!!!!

Ne trouvant pas en ce brave homme l'enthousiasme que je recherche, hormis celui visé par son esprit mal tourné, je décide de questionner les autres résidents. Je viens de commencer mon service, j'a du monde à visiter. Je me dirige alors vers la chambre de madame Beaumarchais.

- Ah !!!! Mais quel bon vent vous amène, ma chère ?!

Madame Beaumarchais fait partie des antisociaux, des récalcitrants qui ne souhaitent pas se mêler aux autres pour le petit-déjeuner, à la *populace* comme elle le rappelle, persuadée qu'elle n'a rien en commun avec ce bas monde. Elle se complaît à exposer ses bijoux en or plusieurs carats et sa rivière de diamants. Sa coiffure n'a pas évolué depuis les années 30. Chaque jour, elle fait et défait son chignon Charleston enroulé qu'elle maintient avec quelques barrettes à perles au niveau de la nuque et un diadème serti de strass. Je me suis renseignée à son sujet grâce au classeur des transmissions, je sais qu'elle est à prendre avec des pincettes.

— Bonjour, madame, je viens refaire votre lit. Des draps bien propres, pour votre plus grand confort !

— Montrez-moi, j’veus prie !

Elle les caresse du bout de l’index.

— Mes draps en soie ne sont toujours pas arrivés à ce que je vois ! Bon, ceux-ci feront l’affaire ! Pour un temps, du moins ! N’est-ce pas, ma chère ?

— Oh très certainement madame ! Ceux en soie vous rappelleront votre foyer, n’est-ce pas ?!

Tout en l’aidant à sortir de son lit, je tente habilement de mener la conversation là où je veux en venir : Noël !

— Ah oui ma belle demeure ! Mon palace !

— J’imagine que cela doit être dur pour vous ! Surtout en cette période de l’année ! Ce serait génial de retrouver à la Maison fleurie les valeurs de Noël : amour, partage, générosité ! Non ?

— Oh oui ! Il était d’une grande bonté mon époux en plus ! Encore plus en ces temps de fête ! Je me souviens si bien des voyages qu’il m’offrait ! Nous partions toujours au soleil, sur une île ! C’était merveilleux ! Nous revenions tout bronzés et tout nus aussi ! Ah ah ah !!!

Elle se met à chanter, creusant le décalage entre mes espérances et ses aspirations.

— Ce n’est pas tout à fait ce que je voulais dire, mais tant mieux pour vous ! Ce sont de beaux souvenirs !

— Oh que oui !

— Alors, pourquoi ne pas recréer la magie ici ? m’enflammé-je.

— Ici ? Que voulez-vous faire avec ces *paysans* !?! Ils ne donnent pas envie, vous savez !

— Ah !

Je lisse une dernière fois le drap et salue madame Beaumarchais.

Je réalise que ce défi est loin d’être gagné. Mais je ne me suis pas entretenue avec tout le monde.

La porte de la chambre d’Augustine est d’ailleurs à quelques mètres. J’aimerais recueillir son avis. Mais suis-je prête ? Je sens que j’ai besoin de temps et, surtout, de gagner en assurance. Je ne sais même pas encore comment l’aborder. Le temps presse, il faut que je me décide rapidement.

— Fanny ? Tu es allée voir monsieur Hôme ? crie une infirmière au bout du couloir.

— Non, j’y allais là, pourquoi ?

— Tiens, ses médocs ! Tu sais qu’il perd la boule ? Fais attention !

— Ah oui ok !

Monsieur Hôme est mon dernier patient de la journée. La fatigue commence à me gagner et les informations glanées auprès des résidents concernant les festivités de Noël m’ont un peu miné le moral. J’ai tellement à faire en si peu de temps. Je ne veux pas me laisser gagner par la panique, mais c’est facile à dire !

Soudain, la porte s’ouvre brusquement et, d’un geste brutal, l’homme m’attire à l’intérieur de la chambre et me jette sur le lit.

— Chuuuuuut !

Il repart vers l’entrée et scrute le couloir, de gauche à droite.

— Vous n’avez pas été suivie ?

— Euh ?

Je retrouve peu à peu mes esprits et me demande si ce vieil homme a bien sa place dans cet Ehpad. Je ne l’ai pas encore vu à l’œuvre et, en effet, c’est du lourd !

— Vous venez pour quelle raison ? Vous êtes nouvelle, c’est ça ?

— C’est mon troisième jour...

— Humm, je vois...

— Vos cachets, monsieur Hôme !

— Sherlock, s’il vous plaît !

— Quoi ?

— Bah oui Sherlock Hôme ! C'est mieux ! Je n'ai jamais compris pourquoi ma mère, paix à son âme, ne m'a pas donné ce prénom ! C'est tout de même plus cohérent que Norbert ! J'étais détective, inspecteur de police pour être exact ! On ne dirait pas sous cette apparence d'homme des cavernes !

En effet, sa barbe grisonnante et bien fournie ainsi que ses cheveux blancs mi-long me donnent envie de l'embaucher pour la distribution des cadeaux du 25 décembre.

— Et je suis au courant de tout sur tout ici ! J'ai des yeux et des oreilles partout ! On ne peut rien me cacher !

— Ah bon !

Je le regarde fixement, d'un air dubitatif.

— D'ailleurs, je sais très bien pourquoi vous êtes là ! Quatre lettres !

— Vous jouez à un jeu télévisé ?

— Certainement pas ! Tout est truqué ! Noël, chuchote-t-il.

— Mais...

— Je vous l'ai dit, je sais tout !!! À votre place, j'abandonnerais ! Personne ne va vouloir vous soutenir, hormis les fans de tricots et papeterie ! Chaque année, on chante et la moitié s'endort ! Pour l'autre moitié, c'est assourdissant ! Non seulement ils chantent faux et en plus on n'entend que les ronflements !

— Ok ! je raye de ma liste la chorale de Noël ! Donc pour vous, c'est peine perdue, monsieur Hôme ?

— Élémentaire, euh... Fanny ? C'est ce qui est écrit sur votre blouse ?

— C'est ça ! Bon, ce n'est pas gagné !

— Oh ! Ne vous minez pas le moral pour ça ! On fait tout en dépit du bon sens ici de toute façon ! Rien ne va plus ! Les gens deviennent fous ! Le monde se casse la margoulette ! D'ailleurs, c'est bizarre cette affaire !

— Quoi donc ?

— Cette mission confiée par la folle dingue ! Un guet-apens !!! Moi, je me méfierais ! Un coup fourré, j vous dis ! Si vous avez besoin de mes services, je serai là pour dénicher les supercheries ! Noël a toujours été un tissu de mensonges de toute façon !

Cette affaire de Noël me donne décidément du fil à retordre. Et plus que prévu ! Je me rends compte que cette période n'éveille plus d'agréables sensations et de joie chez les résidents, comme c'est le cas pour moi. Et la Directrice a œuvré dans ce sens. Si pour monsieur Durant, le don Juan déchu, Noël est source d'ennuis, pour madame Beaumarchais, l'aristo d'autrefois, un moyen de creuser l'écart social, et pour monsieur Hôme, le psychotique, un traquenard, les autres résidents que j'avais subrepticement questionnés se sentent assaillis par de tristes souvenirs, ressasant leur solitude, la nostalgie des moments heureux en famille et la perte des êtres chers disparus.

Comment leur faire reprendre goût à Noël et à la réalité ?

Très émue, je termine mon service, pleine d'interrogations. Toutefois, différents plans se dessinent peu à peu dans mon esprit. Les propos des résidents virevoltent dans ma tête.

Je quitte alors la Maison fleurie, l'air hagard, remontant mon sac à dos glissant sur mon épaule gauche. J'avance la tête baissée vers le carrelage, sans même en percevoir la couleur et les motifs. Je cogite, lorsque tout à coup, un homme, encore chaudement vêtu et bonnet sur la tête, me bouscule et fait tomber mon sac à dos dans la précipitation. Je m'accroupis pour le ramasser. Je l'entends s'excuser au loin, sans daigner me demander comment je me porte. Les sourcils froncés, je peste contre lui, mais il est déjà à une certaine distance. Je me redresse, tout en retrouvant peu à peu la quiétude.

Mon attention se fige sur une branche de sapin abandonnée dans le hall. Je m'en approche pour la ramasser. Je la fais pivoter sur elle-même ; une idée me vient, mais elle mérite

encore un peu de maturation. Je me dis surtout que cette branche qui traîne dans le passage peut constituer un danger pour les résidents. L'un d'eux peut glisser dessus et se faire très mal. Mon devoir est de veiller à la sécurité de mes petits vieux et donc de m'en débarrasser.

J'entrevois l'agent d'entretien à l'extérieur.

Parfait !

Il porte dans une main un sac à déchets de jardin et dans une autre un sécateur. Je pars justement dans sa direction.

— Excusez-moi ! l'interpelé-je. Vous avez fait tomber cette...

M'entendant crier, il se retourne, un sourire irradiant son visage. Je crois reconnaître ce profil.

— Mais... vous êtes...

La neige est tombée abondamment ces derniers jours. Je suis sortie uniquement pour aller travailler, et un petit tour dans le centre-ville de Chamonix m'a manqué. Je décide alors de flâner, de déambuler dans les rues dont les boutiques arborent fièrement les décorations de Noël. Cette première semaine à la Maison fleurie m'a particulièrement remuée. Je la boucle ainsi avec une touche de douceur. Un peu d'air frais me fait le plus grand bien.

Le marché de Noël vient de s'installer sur la place. Les commerçants ouvrent chacun leur tour l'auvent de leur chalet en bois. Le soleil nous quitte déjà, en cette fin d'après-midi, pour laisser place aux scintillements des couleurs des guirlandes lumineuses.

Je prends beaucoup de plaisir à pénétrer dans cette atmosphère chaleureuse et détendue. Je me rends compte à quel point j'aime cette période hivernale. Je m'offre ainsi une petite pause enchantée dans mon week-end, une coupure magique qui me permet d'affronter la prochaine semaine du bon pied.

J'ai du pain sur la planche et un sacré défi à relever, mais pour le moment, le seul pain qui m'intéresse est celui qui se trouve sur les étalages des cabanes. Leur odeur m'envoûte. Mes cinq sens sont happés par les plaisirs gourmands qui m'entourent et n'attendent qu'à être savourés : nougats, guimauves, chocolat ou vin chaud, pain d'épices à la mélasse, à la cannelle, au gingembre, à l'orange ou mes préférés au chocolat. Il y en a pour tous les goûts. J'entends ces satanées gourmandises m'appeler, me titiller l'estomac. Je reconnais être faible face à ce genre de tentations. Je les maudis, mais les adore follement. Je choisis finalement quelques pâtes de fruits et une coquille briochée en forme de bonhomme amusant. J'en prends une assez large pour être savourée le lendemain matin, si je réussis à tenir jusque-là. Pour le petit encas du quatre heures (même si 17 h viennent de sonner), je me laisse tenter par quelques croustillons bien tendres et bien chauds que je trempe dans une onctueuse sauce au chocolat. Je grignote la moitié du paquet tout en marchant, gardant le reste pour le parc où j'ai décidé de me rendre.

Mon attention est soudainement attirée par un santon, un ange blanc et doré aux traits si doux. Il m'inspire tant de douceur et de quiétude. J'en trouve de toutes sortes, mais je suis particulièrement séduite par celui-ci. Je ne peux résister et l'imagine parfaitement sur le rebord de ma cheminée. Il me confère exactement l'esprit de Noël que je recherche cette année. Je ne crois pas au hasard et me dis que si cette petite figurine a croisé mon chemin, c'est pour une raison.

Un porte-bonheur !

Un peu de magie, ça ne refuse pas !

Le marché commence à être bondé de promeneurs. Les passants sont chargés de paquets de Noël. Plus que trois semaines avant l'événement tant attendu par les amoureux de cette fête comme moi. Tous s'engouffrent dans les magasins, concentrés, à l'affût, en quête d'un cadeau qui fera plaisir à leurs proches, qui fera sensation. Cela dit, je n'ai pas encore prévu les miens. Mes parents possèdent déjà tout et ils ne seront pas là pour fêter ce Noël avec moi. Depuis qu'ils sont en retraite, ce sont de véritables globe-trotters. Ils sillonnent le monde, ils ont bien raison. Si je le pense sincèrement, ils me manquent souvent. Les voir peu n'est pas évident. Cette année, je vais passer Noël à la Maison fleurie avec des collègues que je connais très peu et des résidents que j'ai encore du mal à cerner. Comme Augustine par exemple. Mais au moins, je me rendrai utile. J'en ai besoin et, de toute manière, je n'ai pas d'amis assez fidèles avec qui le célébrer. Je suis en train d'écrire un nouveau chapitre de ma vie. Je veux tout recommencer à zéro sur des bases plus saines.

J'ai été mariée pendant cinq ans. Mon prince charmant—qui ne l'était finalement pas—, Greg, a déguerpi avec son cabriolet blanc, sa pulpeuse secrétaire à bord. Durant notre relation, je ne manquais matériellement de rien. Je vivais au contraire dans le luxe et l'abondance, passais les quatre saisons dans les villes les plus prestigieuses, les stations les plus luxueuses et étais couverte de cadeaux, du moins lorsque j'étais la seule à occuper ses pensées. Greg, ingénieur de formation, gagnait bien sa vie et aimait le faire savoir. Il nous avait acheté un pavillon individuel sur les côtes méditerranéennes avec piscine et une vue magnifique sur la mer. Euphorique au départ, j'ai réalisé que ce faste ne parvenait pas à me contenter. Je regrettais de cohabiter avec un mari absent pour les affaires. Pour combler ma lassitude, j'ai trouvé un travail à l'usine qui m'a déplu rapidement. Je me rendais utile, mais pas de la manière dont je le concevais. Je m'épuisais à la tâche pour gagner peu. Lorsque j'ai compris que Greg me trompait et que je me trompais aussi sur moi-même, je pris alors la fuite et...

Une étape de ma vie que je ne suis pas encore prête à aborder...

J'ai décidé de tout quitter et de partir pour de bon, de me recentrer sur moi-même et de me dessiner un avenir en adéquation avec mes valeurs basées sur davantage d'humanité et de connexion avec la nature. La route m'a amenée dans cette région montagnarde où je fonde actuellement beaucoup d'espoirs de renouveau.

Je connais déjà le coin, j'y venais durant les vacances d'hiver avec mes parents. C'était le lieu de prédilection de mon père. Une tradition familiale. Ils ne skiaient pas, mais ils aimaient se ressourcer dans les bois enneigés, se rapprocher des animaux sauvages qu'ils tentaient d'apercevoir au bout de leurs jumelles, ou encore piétiner la neige et ressentir la fraîcheur pénétrer leur corps et stimuler leurs défenses. Je partageais leur plaisir. C'est sans doute pour cette raison que j'ai choisi de venir ici. J'ai besoin d'une main tendue vers la lumière, de celles qui sortent du fond du puits. Peut-être la trouverai-je à la Maison fleurie !

Perdue dans mes pensées, je suis soudainement ramenée à la réalité. J'aperçois au loin la sans-abri, allongée près du sapin de Noël géant. Je ressens un pincement au cœur. Que puis-je faire pour elle ? Lui apporter une couverture peut-être ? Il fait si froid. Je l'observe, attristée par la situation, démunie. Je me sens étrangement liée à elle, mais pourquoi ? J'ai beau me triturer l'esprit, je ne parviens pas à savoir...

Je sors du marché de Noël des étoiles plein les yeux et le sac contenant de petites collations. Je ne peux m'empêcher d'en déposer quelques-unes aux pieds de la sans-abri endormie. Je me suis restreinte, j'y retournerai dans les prochains jours, notamment pour y puiser encore quelques idées à transférer à la Maison fleurie. Je fais un saut d'ailleurs à ma librairie-papeterie préférée pour y trouver un joli carnet qui stimulera mon inspiration. J'aime y condenser mes pensées, farfelues ou non. Ainsi, je ne perdrai pas le fil et serai en mesure de préparer un programme festif digne de ce nom.

Mon carnet aux tons des fêtes de fin d'année en main, je me rends au parc pour m'installer sur un banc. Je n'ai peut-être pas choisi le bon. À côté de moi, un couple s'enlace, se réchauffant tendrement. Ces sensations me manquent terriblement. Être aimée et aimer. Mais j'ai trop souffert par le passé, il n'est pas question de me laisser à nouveau gagner par un coup de déprime.

Je détache mon crayon de l'encoche sur le côté du carnet et commence par y noter la date du jour suivie de quelques propositions qui émergent pour redorer l'image de Noël et recréer l'atmosphère à la résidence. Hormis la traditionnelle réalisation des cartes de vœux que je démarrerai dès lundi et le repas festif du 25, je cherche une idée phare, un projet qui fera rayonner les résidents et leur foyer. J'en ai une en tête, celle qui m'est venue lorsqu'un homme m'a bousculée dans le hall en partant vendredi, mais je voulais être sûre que c'était bien la

bonne. Je sens que je suis sur le bon chemin, celui de l'intuition et de l'émotion, et cela me reconforte.

Le souvenir de cet instant l'autre soir me saisit tout à coup, je ne peux m'en défaire, même si j'ai plus urgent à réaliser. Une fois qu'une pensée m'assaille, je peux faire des pieds et des mains pour la repousser, c'est peine perdue. Elle est plus tenace que moi.

Souvenez-vous !

J'avais terminé mon travail et je me dirigeais vers l'agent d'entretien pour lui ramener la dangereuse branche perdue dans le hall d'entrée. Ce dernier était en train de s'entretenir avec un résident, appuyé sur sa canne, qui lui apportait les fruits de son expérience, du temps où il entretenait lui-même, avec force et courage, ses mille mètres carrés et des brouettes. L'agent l'écoutait, tout sourire et passionné. Je l'interpelaï pour lui rendre son bien et le réprimander en lui signifiant qu'une telle négligence pouvait avoir de graves conséquences. Tout un discours moralisateur se mettait en place dans ma tête, mais pas un mot n'a pu sortir lorsqu'il s'est tourné vers moi. Je n'en revenais pas. Mon sauveur en trottinette était devant moi, alors que j'avais fait une croix sur le fait de le revoir un jour. Il m'a reconnue de suite et, d'un rire nerveux, m'a demandé si j'allais mieux et si à présent je faisais preuve de prudence. Surpris tous les deux, nous avons échangé, sous le regard ahuri du bon monsieur interrompu dans ses propos, quelques phrases toutes faites : *vous ici ! Le monde est petit. Quelle coïncidence !* Mon sauveur paraissait bien à l'aise, contrairement à moi. Je me sentais très embarrassée durant ces retrouvailles. Je tremblais un peu, je me trouvais un peu bête, comme à chaque fois dans les situations imprévues. J'étais peu à mon avantage, mal peignée et transpirante après cette journée de travail. Lui était à l'inverse sûr de lui, très avenant dans sa combinaison pourtant souillée. Maladroite, je bégayais. Je préférais couper court à la conversation. Chose bien plus intelligente ! Mais je suis rentrée à la maison avec beaucoup de regrets. Je ne connaissais toujours pas son prénom.

Les deux amoureux assis sur le banc à ma droite se lèvent, main dans la main. Je remets en place mon carnet sur mes genoux et saisis fermement mon crayon qui glisse entre mes doigts gantés pour reprendre mes projets et mes réflexions.

Durant les premiers jours où j'ai fait la connaissance des résidents, j'ai remarqué à quel point ils étaient tous en proie à la solitude et qu'aucun contact entre eux n'est noué. Les dialogues sont compliqués à table. Certains ne s'entraident pas, se querellent ; d'autres ne se comprennent même pas. Soit il n'y a plus aucun son ni image dynamique, piquant du nez dans leur assiette, laissant échapper quelques ronflements, soit ils hurlent pour tenter d'aborder des sujets souvent à côté de la plaque ou partant dans tous les sens. Les plus récalcitrants, blasés par la situation, préfèrent rester dans leur chambre, comme c'est le choix d'Augustine.

Je nourris toujours ce rêve un peu fou, celui de faire de la Maison fleurie un lieu de vie chaleureux, gai et vivant. Je griffonne alors quelques idées supplémentaires que j'essaye d'organiser sous forme de carte mentale. Je réalise des croquis qui permettent de mettre en valeur leur quotidien, je dresse le portrait des résidents qui m'ont déjà interpellée, cherchant à me servir de leur passé pour leur redonner force, courage et joie de vivre.

Monsieur Hôme, Madame Beaumarchais, Monsieur Durant... et Augustine qui m'intrigue de plus en plus.

Concernant cette dernière, j'appose un grand point d'interrogation dont je repasse les contours. Je connais à peine son visage que j'ai juste pu entrevoir de profil lors de ma première altercation avec la Directrice. J'ai fouillé par la suite dans son dossier pour espérer y trouver une photo et ainsi me faire une représentation de cette personne au caractère bien trempé. Son dossier est incomplet. Hormis le questionnaire médical, les documents administratifs et alimentaires, et les données personnelles que je connais déjà, je n'ai trouvé qu'une photo d'identité sans âme ni émotion, les traits et cheveux tirés. Augustine me fait peur.

Et si c'était peine perdue ? Et si elle me faisait tourner en bourrique comme elle le fait si bien avec les autres soignants ? Comment cette femme qui s'est investie pour sa famille, s'est dédiée à des travaux minutieux, a-t-elle pu choisir la vie recluse ?

Augustine est un mystère qui ne cesse de nourrir mon imagination.

Songeuse, je sors le sachet de gourmandises découvertes sur le marché de Noël et les déguste.

D'ailleurs... celles-ci me donnent une idée...

Un trait de lumière traverse mon esprit.

C'est décidé !

Demain, j'irai lui parler.

« Il est temps de vivre la vie
que tu t'es imaginée »

Henry James

En étoile au milieu de mon lit, sentant la chaleur de mon chat Gris-gris lové au creux de mes jambes, j'ouvre les yeux ce matin avec le sentiment que ma vie est sur le point de prendre enfin le tournant dont j'aspire.

Adeptes de la nourriture healthy, je me prépare un bowl cake, un bon petit-déjeuner qui me donnera l'énergie nécessaire pour affronter la journée qui s'avère riche en émotions.

Lesquelles ?

Je ne sais pas.

C'est quitta ou double !

Je ne suis pas prête à aborder Augustine.

Le serais-je un jour ?

Elle fait partie des personnes si difficiles d'accès.

Les récalcitrants.

Une vraie brute de décoffrage.

Et je manque de temps !!! Moins d'un mois pour faire vivre Noël et le faire apprécier par Augustine et les autres, c'est peu...

Mais pas infaisable !

Je me suis mis la barre haut, mais je peux le faire ! Je me convaincs en me répétant que je suis devenue une femme de défis et cela me stimule.

À l'annonce de ce projet, reçu comme un ordre et une punition au départ, j'ai angoissé et me suis posé mille et une questions sur mes compétences ; j'en ai fait rapidement une affaire personnelle.

Ma famille a perdu l'engouement pour Noël, depuis bien longtemps. Peu importe le jour où l'on se réunit. Le 23, 24, 25, 27 ou même pour la Nouvelle année. C'est l'occasion parfois de faire d'une pierre deux coups et d'économiser. Après tout, nous nous voyons toute l'année et n'attendons pas Noël pour trinquer. Mon père n'est pas à cheval sur les traditions et ne s'embarrasse pas des fioritures. Ma mère, quant à elle, se contente de mettre un petit sapin sur la table de salon qui se dandine et chante *Vive le vent, vive le vent d'hiver* à chaque fois que l'on passe devant lui. Il n'y a plus d'enfants dans la famille. Les cousins sont devenus adultes, ont construit leur vie, mais n'ont pas eu d'enfants, moi non plus...

Je reste, un moment, pensive...

Le goût de célébrer cette fête s'évapore dans ma famille...

Pourtant, elle vit toujours dans mon cœur et fait partie des traditions que j'affectionne le plus. Noël est pour moi une pause dans l'année. Un temps de réflexion, de légèreté, d'introspection et de partage. Une piqûre de rappel des valeurs humaines et de solidarité. Je me dois de réussir à la Maison fleurie. Je me rassure en me disant que les idées fusent et surtout que j'ai trouvé une méthode infaillible - je l'espère fortement - pour faire plier Augustine...

Après avoir avalé la dernière gorgée de mon thé à la menthe, je passe dans la salle de bains faire un brin de toilette avant de partir. Je ne suis pas du genre pot de peinture. Je préfère la discrétion, un léger trait de crayon noir pour sublimer mon regard et mes yeux ronds, quelques coups de mascara pour allonger et recourber mes cils, et quelques touches de BB crème pour me donner un teint frais et rayonnant, surtout en cette période de l'année.

Mon béret noir en feutrine soigneusement placé sur ma chevelure, je pars déterminée à la Maison fleurie.

Je traverse les rues enneigées, la tête baissée pour éviter les coups violents du vent sur mon visage, puis m'approche enfin de la grille d'entrée perlée de givre. J'ai l'impression que

la route s'est allongée pendant le week-end, tant le froid a rendu mon trajet inconfortable. Par la même occasion, je me fais la remarque que je n'ai pas croisé la sans-abri en chemin. J'ai emmené dans mon sac à dos un plaid dont je ne me sers plus et qui sera bien plus utile à cette brave femme.

Mais où est-elle passée ?

Bizarre !

Je la croiserai certainement sur le retour. Je souhaite en savoir davantage sur elle.

Le ciel s'assombrit rendant la Maison fleurie plus inhospitalière que d'ordinaire. Je prends un instant pour contempler cette vaste demeure ancienne. Je me demande ce qui m'attire. La façade grisâtre dont la peinture se craquèle est vétuste. Les tuiles ne sont pas entretenues et le parc qui l'entoure manque totalement de gaité et d'espaces pour se ressourcer. Deux bancs souillés se font face et ne donnent guère envie de s'y poser. L'endroit possède pourtant du potentiel si on pense à son aménagement. Quelques parcs de fleurs fanées ont été créés, sans succès. J'admire le majestueux saule pleureur dénudé au milieu de la cour. Je l'imagine resplendissant au printemps, retrouvant toute sa valeur. Installés sous sa protection ombragée, sur des chaises confortables, mes résidents pourraient y oublier toutes leurs douleurs. Mon regard se tourne ensuite vers le sapin au manteau blanc qui trône au fond du jardin de l'autre côté. Impossible de le louper, même si je n'en discerne qu'une partie. Il doit mesurer près de cinq mètres de haut. Je perçois au loin un espace vide, sûrement les branches abîmées et coupées dont j'ai ramassé un morceau dans le hall l'autre fois. Ce sapin, tout comme la Maison fleurie, font travailler mon imagination. Au lieu de briller, le tout fait davantage penser à un vieux bâtiment abandonné et abîmé par les effets du temps qu'à une maison de retraite où il fait bon vivre. La Directrice reçoit pourtant les subventions pour l'entretien et l'aménagement des lieux. Cet Ehpad est-il oublié ? Tout comme les êtres qui y résident ? La simplicité m'interpelle.

Certains lieux possèdent ce pouvoir, une force d'attraction. Ils nous obsèdent, nous forcent à les admirer sous tous les angles, à leur rendre visite, à nous y projeter.

Avant d'être appelée pour travailler dans cet endroit, j'étais déjà captivée par cette bâtisse datant du début du XXe siècle. Lorsque mes parents et moi arpentaient les ruelles de ce coin savoyard, nous terminions toujours en longeant la rivière glacée qui menait à notre logement. En chemin, nous tombions sur l'arrière de cette maison, conservée en l'état, hormis quelques minces restaurations. Je demandais toujours à mes parents pour nous arrêter un instant. Ils en profitaient pour se désaltérer ; moi, je l'observais, laissant vagabonder mon imagination, comme je le fais à présent une vingtaine d'années plus tard, de l'autre côté de la propriété, prête à y pénétrer. Peut-être y avais-je un passé, dans une autre vie ?

— Aïe !!! Mais qu'est-ce que...

Je sens soudainement, dans mon dos, entre mes deux omoplates, un coup violent causé par la surprise qu'il m'occasionne.

Je me retourne pour comprendre.

Mon visage se fige, j'en suis interloquée.

Il court délibérément, mais au fur et à mesure qu'il se rapproche de moi, son sourire s'estompe. Ma cicatrice lui prouve qu'il fait erreur sur la personne.

Mon sauveur s'est transformé en agresseur. L'air penaud, il s'excuse mille fois :

— Oh pardonnez-moi ! Je vous ai pris pour quelqu'un d'autre ! Je voulais taquiner une collègue.

À son tour d'être mal à l'aise et tremblotant. Cette situation me fait finalement sourire. Je vois bien qu'il ne sait plus où se mettre. Il passe sa main derrière mon dos qu'il frictionne pour ôter la neige poudreuse restée après l'attaque. Une étrange sensation de chaleur se répand dans tout mon corps. Pourquoi nos rencontres sortent-elles à chaque fois de l'ordinaire ?

— Il n'y a pas de mal, dis-je, amusée.

— Je suis vraiment confus. Sinon moi, c'est Lucas. Et vous ?
J'ai toujours adoré ce prénom. Je pense immédiatement aux paroles d'une mes chansons favorites.

*My name is Luka
I live on the second floor
I live upstairs from you
Yes I think you've seen me before*

Vit-il aussi à l'étage au-dessus du mien ? Non, je l'aurais remarqué. Est-il comme le personnage de la chanson ? Un être abîmé par la vie ?

Je n'ai qu'une envie, le connaître. Depuis le début, je ressens beaucoup de sympathie pour lui. Bon, sauf pendant le quart de secondes où je me suis demandé qui est l'abruti qui m'a envoyé une boule de neige ! Nos chemins nous mènent souvent aux mêmes endroits, c'est pour une raison.

— Ça va ? Je crois que j'y suis allé un peu fort ! Non ?

— Non, je n'ai rien du tout ! Ne vous inquiétez pas !

Il porte sa combinaison déjà souillée par le travail, une écharpe autour du cou et un bonnet qui met en valeur son regard. Il me fixe étrangement. Je ne me sens pourtant pas attirée physiquement par lui, même s'il est loin d'être désagréable à regarder. Mais je reconnais être déstabilisée.

— Alors, et toi ? On se tutoie bien sûr !

— De ?

— Eh bien ! Comment t'appelles-tu ?

Je crois que c'est le dialogue le plus infructueux de toute ma vie.

— Ah euh ! Fanny !

— Ok ! glousse-t-il. À un de ces quatre, Fanny ! On va se revoir, tu bosses ici de toute façon !

— Oui, je suis aide-soignante et animatrice, pour Noël du moins !

— Ah nickel ! C'est donc toi qui as laissé ce petit mot pour l'accrochage des décorations. Tu me diras si ça te convient ! Tu verras, tu feras souvent appel à moi ! Je m'occupe de tout ici ! Je dois souvent faire des merveilles avec trois bouts de ficelle. Ah, ah ! Allez, je retourne à mes affaires. À plus !

Il me fait un clin d'œil et repart à ses affaires en me laissant de plaisantes sensations. Quelque chose en moi me dit déjà que nous allons bien nous entendre. J'en suis certaine.

Après avoir enfin retrouvé le code qui sécurise la porte d'entrée, je frotte énergiquement mes chaussures enneigées sur le grand tapis bleu marine et époussete la neige présente sur mon bonnet et mon manteau, mouillés par le projectile que j'ai reçu. J'espère juste qu'ils seront secs pour mon retour ce soir. Je suis toutefois vite détournée de cette inquiétude lorsqu'en me redressant, je suis happée par les décorations que je contemple avec admiration dans le hall d'entrée. Elles continuent dans les couloirs aux alentours. Ce Lucas a fait vite. Je jette un coup d'œil rapide pour le moment. Je suis éblouie, c'est splendide ! J'ai demandé, donc à mon sauveur sans le savoir, de les ressortir du réduit dans lesquelles elles étaient entreposées afin de démarrer dès lundi dans l'ambiance festive. Je ne m'attendais pas à de tels trésors : guirlandes rouges, dorées et argentées, boules et étoiles scintillantes, luminaires, père Noël, traîneaux, rennes et lutins. Je suis heureuse de constater la rapidité de l'installation. J'en ai plein la vue. Je me demande si les résidents éprouvent autant de joie ?

Je passe d'ailleurs devant la salle commune. Les personnes âgées sont assoupies près de l'âtre de la cheminée, bercées par le crépitement musical des bûches. Je m'arrête quelques secondes pour observer ces cerveaux encroutés par la routine. J'espère vivement que mon

programme les émoustillera. Stimulée par cet élan, je me retrousse les manches, fin prête à poursuivre mon but.

Je file alors aux vestiaires me mettre en tenue. Devant le miroir des toilettes attenants à la salle des soignants, je réajuste ma coiffure qui me gêne souvent pour travailler. Mieux vaut être en bonnes conditions, surtout pour ce que je m'apprête à faire. Rien ne doit entraver mes mouvements aujourd'hui.

Je déteste avoir le visage obstrué par quoi que ce soit. Ma frange brune commence à atteindre une belle longueur, je peux ainsi la glisser vers l'arrière et la fixer avec une jolie barrette ornée de perles.

Soudain, un cri me fait sursauter. Je laisse alors tomber ma pince qui sort de la petite pièce pour atterrir dans le couloir. Surprise, je suis son avancée du regard. Une étrange gelée gluante verdâtre arrête sa course. Je la ramasse et la nettoie avec précipitation et dégoût. Mais je remarque d'autres taches sur le carrelage qui dessinent un chemin jusqu'à la salle des soignants. Intriguée, je sors et commence à entendre des cris exprimés d'une voix féminine gutturale. Je me fais toute petite, et telle une fouine cachée derrière un muret, je me mets à écouter la conversation.

Je prends petit à petit conscience de la scène qui se déroule devant moi.

Une infirmière, accompagnée d'un collègue bienveillant qui tente de la rassurer, enlève tant bien que mal l'eau gélifiée dispersée en petits morceaux sur son visage et ses cheveux qui collent entre eux. Ils font pire que mieux, ébouriffant la chevelure qui ressemble à celle de Cruella. D'ailleurs, l'humeur de cette victime devient aussi infernale que le personnage Disney.

Que lui est-il arrivé pour finir dans cet état ?

Bouche bée, je n'ose pas poser de questions et reste en catimini dans l'entrebâillement, pour écouter la conversation :

Voix masculine outrée : Je n'en reviens pas ! C'est fou ça ! Du fou, du fou !

Voix féminine excédée : Aïe ! Tu vas m'arracher la tignasse. Désolée, j'en peux plus d'elle !

Voix masculine compatissante : J'te comprends !

Voix féminine irritée : Ah nan ! Tu peux pas me comprendre ! Elle s'acharne sur moi !

Voix masculine rassurante : Mais non ! Elle pensait que c'était madame Hernandez ! Et elle nous maltraite tous !

Voix féminine agacée : Tu crois franchement que c'est une raison valable et qu'on doit accepter ça ?? De toute façon, c'est elle ou moi !

Voix masculine pacifiste : Ne sois pas si catégorique ! Elle va bien finir par s'apaiser ! Et puis la *Nouvelle* a dit qu'elle s'en chargerait !

Je comprends qu'il s'agit de moi et d'Augustine. Je déteste être appelée ainsi.

Voix féminine sur le point de faire un malheur (les mains faisant mine d'étrangler quelqu'un) : Pff ! Tu parles ! Cette petite prétentieuse n'a même pas eu le cran d'aller la rencontrer !!! Elle ne fera rien du tout ! Augustine est une vieille revêche et elle ne changera pas ! La *Nouvelle* se croit plus maline, mais... c'est une dégonflée ! Je ne demande qu'à la voir à l'œuvre ! Pff !

En entendant ces propos, je déglutis nerveusement et repars m'enfermer dans les toilettes. Je reconnais finalement Ludivine, l'infirmière égocentrique dépassée par la pseudo-grève de la faim d'Augustine, à mon arrivée.

Ma colère monte. Je m'étais jurée de ne plus être traitée de cette manière. Une page est en train de se tourner et rien ni personne ne va m'arrêter. Rien n'est immuable dans la vie.

Je retrousse mes manches et me dirige d'un pas décidé vers la chambre d'Augustine.

Il est temps de passer à l'action.

— Vous allez voir ce que vous allez voir !

« Il faut regarder l'étoile de Noël
sans jamais perdre confiance.
Car parfois cette étoile
est aussi dans nos cœurs... »
Robyn Carr, Noël à Virgin River

Muée par le pépiement revigorant des mésanges épanouies qui réapparaissent après une matinée brumeuse et par l'envie de clouer le bec à tous les oiseaux de mauvais augures qui sévissent dans mon entourage, je me décide à entrer dans la chambre d'Augustine.

À reculons, bien évidemment !

La peur de me faire griller par les flammes du dragon est bien présente. J'ai déjà eu un avant-goût du personnage.

Si un côté de moi craint de finir en cendres à cause des propos virulents de la vieille dame, dont la Directrice et les autres collègues ont fait les frais, un autre côté se sent éperdument attiré par elle.

Pourtant, j'ai été tentée maintes fois de me sauver, de prétexter un mal de gorge, de ventre, de tête ou de je-ne-sais-quoi. Je me serais emmitouflée dans un plaid, blottie contre mes coussins, au fond du canapé, devant un téléfilm de Noël, comme ceux qui passent à la télévision les après-midis de décembre et nous font voir la vie du bon côté. J'ai souhaité repousser le moment, les minutes, les heures, par n'importe quel moyen, me disant que l'instant est mal choisi à chaque fois. J'ai cogité, me suis torturée l'esprit. C'est tout moi.

Mais à présent je n'ai plus le choix. On attend que je fasse mes preuves ; ou est-ce plutôt moi ?

Durant la journée, j'ai réalisé mes tâches, la tête ailleurs, me faisant gronder par les résidents. J'ai eu droit à quelques expressions désuètes.

Oh la tête de linotte ! m'a rabroué madame Beaumarchais lorsque je suis entrée dans sa chambre avec les draps « miteux » de son voisin « le Gueux ». *Vous filez un mauvais coton ma fille !* a-t-elle ajouté.

Bon alors, mon café, c'est pour la Saint-Glinglin ! m'a crié un résident aigri.

Mais que vous arrive-t-il ma beauté ? Vous perdez de votre superbe ! m'a lancé monsieur Durant en me voyant traverser le couloir, la mine déconfite, après ces heures de torture émotionnelle.

Vous, vous m'avez l'air prise au piège ! Je le sens ! Vous êtes tombé dans un traquenard ! Je le savais !!!! a soupçonné judicieusement monsieur Hôme.

Je regarde ma montre. Trente minutes avant la fin de mon service. Je ne peux plus grappiller de temps.

Par quoi vais-je commencer ?

Je fais les cent pas.

La fatigue commence à s'emparer de moi, ce que le stress n'arrange pas. Je regarde dans ma poche. Mince ! Mon paquet n'y est pas...

Évidemment ! Je me dirige, songeuse, vers le bureau des infirmières pour aller le chercher dans mon casier. Heureusement il est encore intact.

Je tiens entre mes mains le Graal, l'arme infailible qui va briser la glace entre Augustine et moi ; du moins, je l'espère fortement.

Une fois le paquet soigneusement placé dans la poche de ma blouse, je sors de la pièce en faisant un exercice de respiration à quatre temps que je modélise grâce à mes mains.

Inspire 1 2 3 4, expire 1 2 3 4, inspire 1 2 3 4, expire 1 2 3 4...

Si quelqu'un me voit, il me regardera de travers et me taxera automatiquement de folle dingue.

Et puis, zut !

Cette respiration abdominale me libère un peu de la pression que je m'impose. Je me tapote ensuite les joues et claque mes talons entre eux pour me donner de l'élan. Je rebrousse chemin en direction de la chambre d'Augustine.

Let's go !

Je passe devant le bureau de madame Hernandez qui est étrangement bondé. Il est peut-être judicieux d'annoncer à ma cheffe ce que je m'appête à faire. Mon regard se dirige discrètement dans l'entrebâillement de la porte. Je perçois une horde de pingouins en costume trois pièces noirs qui semble lui pomper l'oxygène. Madame la Directrice a un air encore plus irrité que d'habitude. Ses sourcils sont froncés - cela ne change pas trop de d'habitude - et font ressortir une veine frontale en forme d'éclair. L'expression « Foudroyer du regard » prend tout son sens. Ses points fermement posés sur le bord de son bureau lui donnent l'air d'un bouledogue enragé. Il vaut mieux que... je repasse plus tard !

Le couloir me semble interminable.

Mes collègues ont fini leur service et regagnent leur foyer, le sourire jusqu'aux oreilles. Didi me fait de grands signes au loin.

— Bon courage pour la fin de journée, me crie-t-elle, compatissante.

Pourtant, elle n'est pas au courant. La détresse se lit peut-être sur mon visage. En tout cas, je tire profit de l'énergie qu'elle m'envoie.

Je prends une nouvelle bouffée d'oxygène et me mets à repenser aux propos de mes collègues et à leur regard dédaigneux.

Près du but et remontée comme un coucou, je frappe à la porte d'Augustine :

— Qu'est-ce que c'est ? lance-t-elle, d'une voix pénétrante qui me pétrifie.

— Bonjour, madame Augustine, tenté-je, timidement, en esquissant un sourire.

— J'ai b'soin de rien ! Débarrassez-moi le plancher ! C'est-y pas permis d'être tranquille ici d'dans ! Et dites à la Dictatrice qu'elle peut garder ses sbires ! exulte la vieille dame.

Je crois que je vais faire marche arrière illico presto. Une vague d'impuissance m'envahit soudainement.

Puis, réfléchissant à voix haute, je me dis :

— Après tout, que vais-je subir réellement ? Un coup de pantoufle, un verre d'eau dans la figure ? Des hurlements, des insultes ? Il n'y a pas mort d'homme. Si ?

Par le passé, j'ai pris le temps de la réflexion et de m'armer mentalement.

Sans plus me poser de questions inutiles, j'entre, referme doucement la porte de la chambre et avance à tâtons. Je m'arrête et observe attentivement cet être mystérieux.

Enveloppée dans une robe de chambre en molleton polaire couleur camel, Augustine est assise dans un fauteuil, tenant sans vigueur un livre, dans une pénombre déprimante. Ses pieds, couverts d'un bas épais, sont posés sur le dessus des chaussons. Une agréable odeur de cannelle ressort de la pièce. Je me demande d'où elle peut bien provenir. Augustine n'est pas en mesure de cuisiner dans cette chambre qui n'accueille qu'un lit médicalisé, un meuble supportant un écran plat, une table deux places et un coin douche. Ce doit être son eau de toilette ou sa lessive. Pourtant, ses enfants ne s'occupent pas de ses affaires personnelles. Ils habitent trop loin. Augustine est sûrement le genre de personne à cacher un flacon d'épices dans ses poches qu'elle aurait dérobé en cuisine. Toujours est-il que l'atmosphère y est très agréable, chaleureuse et raffinée. Elle diffère de celle plus médicalisée et plus lourde que l'on retrouve dans les chambres des autres résidents, et elle me met en confiance. Elle me transporte dans mes souvenirs, dans ma tendre enfance. C'est de bon augure ! Ou pas !

— Je suis juste venue discuter avec vous, madame Augustine.

Elle allait me renvoyer lorsque quelque chose l'interpelle et l'arrête brusquement dans son élan :

— Votre voix ?! Vous êtes nouvelle ici ? Je n’ai jamais entendu votre timbre, si léger et mélodieux par rapport aux autres. Ça change, dis donc ! On dirait celui d’un moineau tombé du nid !

Je ne sais pas comment prendre la remarque. Je décide de ne pas en être offensée.

— Oui... c’est... c’est ma deuxième semaine.

— Hum, ben bon courage’. Travailler avec ces emmerdeuses ! J’vous plains !

Augustine, qui semble baisser sa garde, se replie subitement sur elle-même.

— Faites ce que vous avez à faire et, du balai, ma p’tite dame ! Allez rejoindre votre équipe de bras cassés !

Elle pose le roman qu’elle a à peine commencé, noue la ceinture de son peignoir autour de sa taille et se tourne sur le côté, en fermant les yeux. Je suis stupéfaite de ne pas la voir en tenue. Se laisse-t-elle aller ? Elle refuse tout contact, toute aide, toute distraction.

— Allez, ouste !

Ce cri rauque visant à m’impressionner n’a pas l’effet escompté. Je ne compte pas prendre la fuite ni m’arrêter là. J’ai franchi l’étape la plus ardue.

Au contraire, je m’approche d’elle un peu plus.

Les mains derrière le dos, l’air candide, je lui demande naïvement :

— Vous préférez les dures ou les molles ?

Interloquée, Augustine me dévisage.

Un malaise s’installe entre elle et moi. Il paraît durer une éternité.

Je l’observe attentivement pour voir si la provocation a eu l’effet escompté.

La concernant, elle me regarde étrangement en coin, puis elle se racla la gorge et se décide à me parler :

— Ça dépend d’quoi vous parlez ? Ici elles sont soit l’une soit l’autre. Y’en a pas une pour rattraper l’autre ! Quand elles sont molles, j’n’ai qu’une envie, leur foutre mon pied au cul ! Et si elles sont dures, je ne les laisse pas entrer ! Non mais ! Et... si vous parlez de mon défunt mari, c’était mieux quand c’était dur ! Si vous voyez ce que je veux dire !!! Ah, Ah !

Ses éclats de rire retentissent alors dans la pièce, effrayant les oiseaux posés sur le rebord de la fenêtre. Je ne peux m’empêcher de l’accompagner dans son sarcasme. Dans le même temps, je remarque que les pas qui résonnent dans le couloir s’interrompent brusquement. Les soignants qui font leur ronde ne sont pas habitués à cette joyeuse effervescence provenant de la chambre de la vieille dame.

La glace a-t-elle été brisée entre elle et moi ? Si vite ?

Pas sûr ! Je reste prudente.

Ne vendons pas la peau de l’ours avant de l’avoir tué !

Oh non ! Quelle expression ! Ce n’est pas du tout mon souhait, au contraire !

Je me félicite d’avoir fait ressortir cette joie sur le visage d’Augustine. Je la perçois comme une lueur d’espoir.

Après de ce fou rire, je renchéris, en sortant mon paquet de ma poche, amusée :

— Je parlais des friandises ! Je vous en ai rapporté deux sortes. Elles sont excellentes. Je les ai dénichées sur le marché de Noël de la Vallée de Chamonix. Je me suis dit que vous apprécierez ! C’est un régal ! Je vous recommande vivement de les goûter ! Lesquels préférez-vous ?

Le visage d’Augustine redevient dur et soupçonneux :

— Vous essayez de m’acheter avec des bonbons ?

Son regard est perçant. Je prends soudainement peur, je pense l’avoir offensée. J’ai sûrement mal interprété ce moment d’égarement. Je ne sais pas comment me rattraper. J’aimerais m’enfuir pour me cacher dans un trou de souris.

Tout à coup, Augustine pose ses mains sur les accoudoirs du fauteuil et se lève avec quelques difficultés.

— Oh attendez, je...

— Bougez pas ! me signifie-t-elle avec autorité.

Augustine se redresse. Elle est grande et imposante. Elle conserve une carrure de meneuse. Elle me dépasse d'une tête. Ses cheveux gris sont longs et mal peignés. Son visage et ses mains froissées portent les signes du temps et du travail de la terre. J'oscille entre la pitié et la frayeur.

Elle fait un pas pour s'approcher de moi et pose brutalement sa lourde main sur mon épaule.

Elle brise enfin le silence :

— Votre stratégie n'est pas mauvaise du tout ! On dit qu'en vieillissant, on redevient des enfants, c'est bien vrai à ce niveau-là ! Je dévaliserais une boulangerie si on me laissait sortir. Pour ce qui est d'la texture, tout dépend d'vous, ma p'tite dame ! Si ça ne vous gêne pas de nettoyer mon dentier, donnez-moi un mou !

En sortant de la chambre d'Augustine, je me sens pousser des ailes. Ce court mais intense moment de complicité et, surtout la magie opérée par les pâtes de fruits et les caramels, m'ont permis d'entrer en contact une bonne fois pour toute avec Augustine, et je l'espère vivement, de me faire accepter par la vieille dame.

Elle a souhaité goûter les deux sortes de friandises. De ce fait, je n'ai évidemment pas pu échapper au lavage du dentier ! Une façon peut-être de me faire entrer dans son intimité. Mais je ne suis pas naïve. Je sais bien qu'Augustine me donnera du fil à retordre dans les jours à venir.

D'ailleurs, cette femme au fort caractère est bien difficile et rien ne lui plaît. Elle ne trouve aucun plaisir dans la lecture qui la fatigue. Les feuilletons sont tous plus barbaux les uns que les autres ou trop à l'eau de rose à son goût. Les mots croisés et les jeux de société l'ennuient. La musique à la radio la fait pleurer.

Mon souhait est de la faire sortir de sa tanière, il me faut trouver des idées.

Je distingue au loin les pingouins qui ont envahi le bureau de la Directrice dans l'après-midi. Ils sont à présent rassemblés dans le hall d'entrée, leur porte-documents sous le bras. Ils se fixent d'un air austère, alourdissant la chaleureuse et pétillante atmosphère qui ressort des décorations lumineuses. C'est à se demander si quelqu'un est mort !

Au bout de quelques instants, après avoir mis un peu de temps à me débarbouiller et à ranger mes affaires, je les retrouve toujours au même endroit. Je n'ai pas envie de passer devant eux, mais je suis pressée de retrouver Gris-gris, mon petit chat, pour me lover à ses côtés dans mon canapé avec une bonne tasse de chocolat agrémentée de quelques morceaux de guimauves fondantes.

Je crois l'avoir bien méritée ! Même si on omet le lavage de dentier !

L'un des men in black a sûrement senti mes mauvaises ondes de filles impatientes. Il s'affaire soudainement. Les autres suivent sa démarche. Ils se saluent par des poignées de mains et tournent les talons. La voie est enfin libre. Il en reste tout de même un aux côtés de madame Hernandez. Je reconnais l'homme qui m'a bousculée l'autre fois en courant comme un dératé en entrant dans la résidence. J'intercepte sournoisement leur conversation :

- Ce sera difficile, mais nous y arriverons !
- Vous en êtes sûr ?! lui répond-elle, d'une voix chevrotante.
- Il acquiesce et s'apprête à partir, lorsqu'elle lui saisit le bras :
- Jordan... et s'ils... !
- À très vite, madame Hernandez !

C'est bien la première fois que je vois ma Directrice montrer un signe de faiblesse.

L'homme la regarde d'un air assuré, sans souhaiter s'épancher. Il passe devant moi, nos regards se croisent. Il me salue de la tête et m'adresse un fin sourire qui élargit sa moustache. Il dégage beaucoup d'assurance dans sa prestance et sa démarche. Il est très séduisant. Il laisse derrière lui une odeur enivrante. Je reconnais ce parfum ambré, sur fond sensuel d'épices, que les séducteurs aiment porter sur eux. Je ressens d'étranges sensations, et surtout, j'ai l'impression de l'avoir déjà vu quelque part.

Mais pourquoi m'est-il si compliqué de me souvenir des visages ? D'abord la sans-abri qui me semble familière, ensuite cet individu. Sûrement à cause de ce satané accident qui m'a balafé ! Depuis, mon esprit semble régulièrement s'embrumer...

La présence de cet homme rajoute du mystère. Je me demande ce qui peut bien mettre ma cheffe dans cet état de contrariété. Déjà qu'elle n'a pas l'air commode... À présent elle paraît l'être encore moins. Elle semble avoir des problèmes et elle est du genre à faire passer sa colère sur les autres.

Je repense alors à la visite des inspecteurs dont elle m'a glissé quelques mots et à ses vives recommandations pour les préparatifs des fêtes. Je comprends pourquoi elle me met autant de pression. Quelque chose se trame à la Maison fleurie, mais ai-je réellement l'envie de le découvrir ? J'ai d'autres chats à fouetter. D'ailleurs mon Gris-gris m'attend tranquillement à la maison, sauf s'il est tenté par une quelconque bêtise ! Quoi qu'il en soit, j'ai hâte de le rejoindre et de le câliner.

Je ferme précautionneusement la porte d'entrée extérieure derrière moi, en veillant à bien entendre le clic de fermeture. Je crains tellement d'avoir la fugue d'un résident sur le dos. Je commence à fortement m'attacher à eux. Un tors peut-être, mais ce sentiment me convient.

À peine arrivée au coin de la rue, un *oh eh* m'interrompt dans mon élan. Je reconnais aussitôt Lucas. En civil, soigneusement vêtu, comme lors de notre première rencontre, et tenant sa trottinette électrique à deux mains, sur le côté.

— Encore toi ! Tu me poursuis, le taquiné-je.

— C'est vrai que nos chemins sont faits pour se croiser ! Ah ah ! D'ailleurs, quelle route empruntes-tu ? On fait un bout de chemin ensemble ?

— Avec plaisir ! Je passe par le centre-ville de Chamonix, puis je longe l'Arve, le cours d'eau. Toi aussi ?

— Ça marche ! Je tourne juste avant, mais on pourra discuter.

— Ah tu ne vis donc pas à l'étage du dessus, pensé-je tout haut.

— Quoi ?

— Rien ! Je repensais à une chanson ! plaisanté-je.

— Ok ! Alors... tu te plais à la Maison fleurie ?

— Oui... ça va, j'y trouve mon compte pour le moment. À vrai dire, je voulais changer de vie et en arrivant ici, je ne m'attendais pas à autant de chamboulements. Ici, dans cette région et dans ce nouveau travail, je veux dire.

— Ah ouais ! Tu viens d'où ?

— Du Sud !

— C'est clair que ça te change ! Tu as plein de choses à faire et à voir dans ce pays montagnard. Si ça te dit, je pourrais te faire visiter des coins ?! J'en connais un rayon, c'est toute ma vie ici ! Un savoyard dans l'âme et le cœur !

— Oh je connais ! Je venais en vacances été comme hiver, avec mes parents !

Je sens l'avoir quelque peu vexé. Je me rattrape rapidement :

— Mais... les touristes connaissent très peu l'arrière du décor. Ce sera avec plaisir !

Ragaillardi, il m'évoque avec précision les trésors, faune, massifs, forêts et glaciers, qui se cachent au cœur des montagnes enneigées. Il vante les mérites de cette nature qui, tout au long de l'année, exhale un parfum captivant qui titille nos sens, et offre un panel d'activités, de sports extrêmes et de plaisirs simples. Il mène ici une vie trépidante, pleine d'actions, qu'il me partage en quelques minutes. Sa compagnie est agréable. Je l'écoute, buvant ses paroles et son enthousiasme. Son visage est illuminé. Il sait me faire voyager et me conforte ainsi sur mes intentions à venir me ressourcer dans cet endroit.

— Bon... nous nous séparons ici !

Je sens dans le ton de sa voix que cette affirmation tend davantage vers l'interrogation.

— Cette rivière qui coule dans ce centre-ville est vraiment magnifique, enchainé-je. Ce dégradé de bleu et de blanc est réconfortant. Regarde cette mousse ! J'ai envie de la savourer !

— Ah ah ! Si j'étais toi, je n'y tremperais pas le petit orteil !

— Tu m'étonnes !

— Si tu la longes par là-bas, tu peux faire une belle balade jusqu'aux Houches.

— J'y penserai ! Bouh ! Ça pince !

— À qui le dis-tu ! Une soupe, ça te dit ?

— Une soupe ? À 17 heures ?! Disons que ce n'était pas au programme !

Je le vois étrangement sourciller.

— J'avais prévu... Oh et puis... Pourquoi pas !

Je décide de le suivre et de casser ma routine. Gris-gris attendra un peu et ma soirée de casanière aussi. Je n'ai fait connaissances avec personne depuis mon arrivée, hormis mes chers petits vieux plus extravagants les uns que les autres et Didi qui fait pour le moment partie des sympathiques collègues.

— Ah ah ! Allez viens ! Je t'emmène au Chalet savoyard. Ils font des soupes à tomber par terre.

Je me laisse guider par ce Lucas à la joie de vivre communicative. Il me sort de ma zone de confort. La vie m'a mis cette personne sur mon chemin et je compte bien lui laisser sa chance.

Nous nous installons sur les bancs en bois sculptés, recouverts d'une peau synthétique confortable. La décoration de ce genre de chalet alpestre qui embrasse la pleine nature m'a toujours fascinée. Je contemple les toiles mettant en avant la faune et la flore locales, et les décorations vieilles des outils d'autrefois. L'atmosphère est d'une chaleur apaisante. La cheminée crépite et les flammes scintillent sur le revêtement boisé faisant danser les lumières. Ce restaurant est un véritable cocon. Je sens rapidement toutes mes tensions s'évaporer.

C'est bientôt l'heure des spécialités salées, et les effluves de fromages dégagés par les plats copieux m'ouvrent l'appétit.

Tout en réajustant mon coussin aux jolis carreaux rouge vif, je consulte la carte. Lucas ôte enfin son bonnet, remet en forme sa chevelure blonde ondulée sur le sommet, puis commande une soupe savoyarde. Je hoche la tête afin de le suivre dans sa commande.

— Alors, comme ça, tu es du genre à avoir une vie bien rangée et bien organisée ! me fait-il remarquer à juste titre.

— Un peu trop oui ! Regarde mes carnets et mes stylos !

Je lui sors ma panoplie et les pose sur la table sous son regard ébahi.

— La vache ! C'est quoi tout ça !

Il s'esclaffe. Son côté expansif me met mal à l'aise. Il possède un certain côté cool spontané auquel il faut que je m'habitue.

Le serveur amène deux poêlons. Mes yeux s'écarquillent en les voyant : deux soupes à l'oignon, gratinées au beaufort, accompagnées de succulentes tranches de pain de campagne grillées. Je vais devoir jeûner toute la semaine !

Lucas s'empresse d'avalier une bonne cuillerée de soupe après avoir écarté le fromage. Je préfère pour ma part attendre qu'elle refroidisse un peu. Nous poursuivons notre conversation :

— C'est tout un programme complet d'animations !

— Ah ouais ! C'est du lourd ! T'es une bosseuse !

— Je me donne à fond pour atteindre mes objectifs ! Et surtout pour faire sortir une résidente de sa torpeur !

— Qui ça ?

— Augustine, tu la connais ?

— Oh ! Qui ne connaît pas Augustine ! C'est une femme pleine de mystères !

— Décidément, je suis bien la seule !

— C'est normal ! Tu n'es pas de la région ! Et tu crois que ton plan va fonctionner ?

— Y'a plutôt intérêt ! Ou je crois que je n'aurais plus qu'à pointer au chômage !

— Te mets pas la pression ! T'es à la Maison fleurie, pas à la Maison banche !

— La pression fait partie intégrante de moi !

— Mais, Fanny... en voulant tout contrôler, on ne contrôle plus rien tu sais !

Je me regarde dans le miroir accroché sur le mur en face de moi. Mon visage exténué et terrassé par les contrariétés passées ressort. J'ai toujours eu tendance à tout gérer, à organiser

les moindres moments dans mon ancienne relation. Je sais que j'ai étouffé Greg, mais... il n'avait pas à se venger de la sorte. Ce constat me pince le cœur. La remarque de Lucas me laisse pensive.

Le lendemain, je retrouve Lucas là où nous nous étions quittés la veille. Nous avons décidé de faire le bout de chemin qui nous mène à la Maison fleurie ensemble, les jours où nos horaires coïncident. J'aime discuter avec lui et je me sens moins seule, et lui aussi, visiblement.

En arrivant au travail ce matin, j'aperçois les deux mijaurées qui se mêlent de mes affaires depuis mon arrivée à la Maison fleurie. Elles empestent la jalousie, ce que mon entrée avec Lucas ne fait qu'accroître. Au coude-à-coude, elles s'approchent de moi, médisantes, me laissant à peine entrer dans le hall.

— Alors, la *Nouvelle*, tu as domestiqué la bête ? ricane bêtement une des soignantes, l'autre suivant comme une hyène soumise.

— Vous êtes obnubilée par Augustine, visiblement ! réponds-je, sans me laisser démonter. Vous êtes dures avec elle !

— Oh eh dis ! Tu as de la chance qu'elle t'a à la bonne ! On ne voulait pas t'effrayer mais... on aurait dû te dire...

— Quoi encore ?

— Eh bien... Elle peut être très colérique et violente, la bonne femme ! On veut juste que tu fasses attention à toi, c'est tout !

Cette hypocrite douceur m'hérise le poil.

— C'est ça oui !

Elles me barrent précipitamment le chemin pour m'imposer ces propos :

— Un jour, elle a envoyé valdinguer la nourriture sur une aide-soignante. Comme ça ! Sans prévenir ! Augustine l'appréciait en plus ! Tu imagines ! Elle hurlait en lançant chaque aliment. Tout y passait ! Tartines, bouteille d'eau, yaourt et... Elle avait soigneusement réservé l'assiette de jambon-purée pour le visage de la Directrice qui était arrivée en renfort. Le mélange dégoulinait sur son tailleur. Elle en avait plein les cheveux ! Je te dis pas le foin que ça a fait !

— Augustine était en furie ! continue l'autre. Après s'être gaussée allégrement de la Directrice qu'elle a en horreur, elle s'époumonait en hurlant : *J'en veux pas d votre brun ! C'est y pas honteux de donner ça à des pauvres gens en fin de vie comme nous ! La purée, c'est d la colle !*

— Une vraie chienne enragée cette femme !

Si elles s'imaginent que leurs propos injurieux concernant ma protégée vont me pousser à faire marche arrière, elles se mettent le doigt dans l'œil. Leurs remarques commencent à m'irriter sérieusement :

— J'en ai assez de vos histoires. C'est toujours la même version avec vous ! Vous ne savez pas y faire avec elle. Et au fait, vous me devez des cerises !

— C'est ça... !

— Si, si... Vous vous trompez sur elle. Je vous l'assure ! Nous avons partagé un bon moment l'autre fois.

— Ouais ! UN bon moment ! Attends de voir la suite ! Tu vas prendre tes jambes à ton cou !

— J'ai appris à la connaître. C'est un être sensible, elle n'est pas méchante. Elle...

L'infirmière me coupe net la parole :

— Oh écoute, tu as du bol, c'est tout ! On fait ce qu'on peut, mais elle refuse notre aide ! Méfie-toi ! On t'aura prévenue...

Elles me bousculent chacune leur tour et partent conjointement.

Bon débarras !

Si leurs remarques sont futiles, elles me rappellent tout de même que rien n'est encore acquis avec la vieille dame. Je ne compte pas me laisser démonter. Augustine a éveillé en moi

d'agréables sensations. Je m'attache à elle. Pour ma reconversion professionnelle, je ne peux rêver mieux.

D'ailleurs, je me recentre sur les préparatifs de ces prochaines semaines.

C'est le branle-bas de combat !

Je m'attèle dans la foulée à la confection des cartes de Noël que la Directrice m'a imposée. C'est une tradition à la résidence à laquelle il ne faut pas échapper. Elle insiste sur cette activité, barbante selon les dires des résidents qui la voient davantage comme une corvée, une niaiserie qui leur fait manipuler des gommettes minuscules difficiles à discerner à cause des troubles de la vision, et des outils de préhension compliqués pour leurs doigts endoloris par l'arthrose. Pour la Directrice, ces créations montrent aux familles, à qui les cartes seront envoyées directement, que la maison est pleine de vie et qu'elle fait participer les hôtes.

Mais dans quelle galère me suis-je lancée ! J'aurais mieux fait d'écouter mon instinct et de zapper cette activité ! Ils m'en ont fait voir de toutes les couleurs ! D'ailleurs ne me parlez pas de COULEURS ! Lorsque je ferme les yeux, les gammes chromatiques tourbillonnent et me donnent le tournis !

J'ai convié tout à l'heure dix résidents, dont M. Durant et Mme Beaumarchais, que Didi et moi avons rassemblés dans la salle commune. M. Homes a souhaité quitter l'atelier lorsqu'il a découvert qu'il n'était pas question de réaliser une lettre piégée !

Ce petit groupe, que j'avais soudoyé avec la promesse d'un morceau de tarte au citron meringuée à la fin, s'est prêté au jeu durant... le premier quart d'heure ! La suite a viré au cauchemar lorsqu'une dispute a éclaté entre Mme Beaumarchais et M. Léonard, un macho récalcitrant. Ce dernier n'a pas supporté la remarque faite par la vieille dame qui se moquait gentiment de l'allure de la carte qu'il avait réalisée. Vexé, il monta sur ses grands chevaux, lançant des invectives contre elle et mon activité « de bonnes femmes ». Le ton est monté crescendo, jusqu'au feu d'artifice final. Une bataille de gommettes, de gouaches et de boulettes de papiers multicolores ! Nos cheveux en ont été recouverts, ce qui a fait monter la rage de Mme Beaumarchais. Didi et moi avons dû la tenir fermement pour qu'elle ne mette pas sa menace à exécution ! Arracher la langue de ce malotru ! M. Durant a rangé vite fait les paires de ciseaux qui traînaient et s'est chargé de pousser vers la sortie ce trublion ! C'est qu'ils sont coriaces mes p'tits vieux !

Quelle journée ! Après avoir nettoyer le salon ce matin, il faut maintenant nettoyer la salle commune !

Je comprends pourquoi Augustine a refusé de descendre et de participer, même si je le regrette fortement.

— Non et non ! m'a-t-elle crié fermement, au moment de l'inviter à l'atelier.

Toutefois, si notre discussion n'a pas permis de la faire sortir de sa chambre, cette démarche n'a pas été vaine. Je comprends un peu plus le personnage.

Je l'ai amadouée avec un morceau de gâteau, dont elle n'a fait qu'une bouchée. Tant qu'à faire !

— Même si vous ne souhaitez pas bricoler, c'est l'anniversaire de monsieur Duchemin aujourd'hui. Ça vous dit de venir déguster la part de gâteau en bas avec le reste des résidents ?

— Ah !!!! Non, pas question ! Il est bouché à l'émeri celui-là. Et on dit que c'est moi la sourde ! J'ai failli me décrocher le poumon droit en lui répétant cent fois la même chose une fois. Il ne comprend rien de rien. Et les autres ne valent pas mieux !

— Mais Augustine, j'aimerais que vous les rejoigniez, que vous retrouviez une vie sociale.

— Oh je m'en fiche comme de mon premier pot de chambre de ces gens-là ! Ce que je veux moi, c'est retourner au pays.

— Mais Augustine, ce que vous désirez est impossible. Et... qu'appellez-vous votre pays ? Vous n'êtes plus en mesure de...

— Bon écoutez-moi bien !

Le ton de sa voix a commencé à monter, lorsque quelque chose en elle l'a retenu :

— C'est vrai que... par rapport aux autres... vous m'avez l'air d'être la moins pire. Vous mettez de l'énergie à vous occuper d'moi. Ça s'sent ! Votre travail vous tient à cœur et c'est rare de nos jours, surtout ici. C'est ma vie actuelle que je déteste, mais je n'ai jamais cessé d'aimer la vie. J'vais vous faire une confidence ma p'tite Fanny.

Elle m'a pris des mains la part de gâteau bien crémeux qu'elle regardait à la dérobée pendant notre discussion, et tout en se léchant les babines, elle a continué :

— Mon corps à mon âge est, un peu, fatigué, je dois quand même l'avouer. J'ai tout de même quatre-vingt-seize printemps mais pas toutes mes dents. Bon ça, c'est rien, même si c'est moins confortable pour savourer la nourriture ! Mais si j'aspire à retourner dans mes montagnes, ce n'est pas pour faire du ski ou autres acrobaties alpines. Je n'ai jamais été forte à ce jeu-là. J'ai compris ce que je souhaite par-dessus tout : retrouver le cadre de mon enfance, l'espoir de ma jeunesse si combative, le bonheur de mes amours. J'ai toujours voulu m'échapper d'ici, vous l'avez sûrement remarqué, je m'y consume. Mais un jour, j'y arriverai, j'en suis persuadée.

— Mais...

— Oh si ma mignonne c'est possible, vous verrez ! Mon pays a commencé à souffrir quand Charles est parti. Mon pays a été détruit quand mes enfants l'ont quitté. Mon pays est un paysage que j'espère tant revoir, une époque où tout était paix, où je riais, où nous étions tous réunis.

Elle m'a pressé gentiment le menton, et tout en me faisant un clin d'œil malicieux, elle a repris :

— J'aime bien votre odeur, ma p'tite dame. Vous savez pourquoi ?

— Dites-moi madame Augustine !

— Vous dégagez une odeur boisée qui me transporte dans mes contrées. Vous sentez la fraîcheur, le bois mouillé, la résine. Quand vous partez, je me sens apaisée. La détente est bonne, je m'en délecte. Ça se fait rare aujourd'hui. Vous me transportez. L'autre fois, quand vous êtes passée m'apporter les friandises, je me suis revue avec mes petits parcourant la montagne et cueillant des fleurs sauvages. Des pissenlits, mon régal ! Mon Charles en faisait du vin et moi de la soupe ! Vous avez déjà goûté de la soupe de pissenlits ?

— Oh racontez moi, ai-je répondu, intriguée. Vous avez l'air de bien connaître la montagne. Je suis une fille de la ville, mais je me ressource davantage au contact avec la nature sauvage. En arrivant dans cette région, je me suis promis de profiter régulièrement du décor. Et, Augustine, parlez-moi de vous !

— Vous savez... Ma vie et mon pays n'intéressent personne ! Même ma famille s'en fiche !

Elle a avalé grossièrement une cuillerée de gâteau et son regard est devenu vide.

— Ne dites pas ça ! Votre famille est happée par son quotidien. Moi ça m'intéresse !

Augustine s'est repliée à nouveau sur elle-même et a poursuivi, en essayant de mettre fin à la conversation, emportée par la nostalgie :

— Il y a bien longtemps que je n'ai pas senti sur mon visage la brise douce des matins du printemps qui chatouille le léger duvet sur ma peau. Il y a bien longtemps que je n'ai pas senti sur mon corps le froid glacial des hivers en altitude qui faisait apparaître sur son passage des lignes violacées sur ma peau raffermie. Il y a bien longtemps que je n'ai pas senti la chaleur du soleil éclatant.

Je lui ai pris une main et ai déposé l'autre sur la mienne. Elle m'a adressé un doux regard et a poursuivi :

— Ma chère, vous sentez le frais, la pureté, vous ! Alors, avant ça m'aurait écorché ma langue de vipère de dire ça, mais quand je suis avec vous, j'me sens bien.

Sa remarque m'a touchée profondément. Les traits de mon visage se sont détendus et je lui ai renvoyé son compliment.

Prises par les émotions, nous nous sommes laissé bercer un instant par la tendresse qui nous liaient.

Ramenée à la réalité par sa gourmandise, Augustine s'est animée et a dévoré le reste du gâteau :

— Bon... et avec ça, qu'est-ce qu'on boit ? Le vieux n'a pas prévu le champagne ?

Amusée, j'ai gloussé. Augustine s'est raclé bruyamment les dents avec le bout de la langue pour ôter les miettes coincées. Elle s'est mise ensuite à toussoter. Je me suis dirigée alors vers l'armoire pour lui trouver un verre d'eau afin de la soulager. Tout en furetant, je suis tombée soudainement sur un cadre photo retourné et recouvert d'un bout de tissu blanc.

— Oh ! C'est votre famille ? Vos montagnes ?

— Laissez donc ça où ça s'trouve ! a-t-elle assené brutalement.

Elle s'est levée brusquement et me l'a arraché des mains. Elle m'a mis un coup de coude, peu violent mais suffisamment pour me pousser vers l'arrière.

— Vous n'allez pas d'venir comme ces curieuses enragées ! Laissez donc ça à sa place ! Vous pouvez disposer mademoiselle !

Elle s'est renfrognée subitement. Ses traits se sont durcis, j'avais l'impression de l'avoir perdue, comme si notre complicité avait été balayée en quelques secondes.

J'en suis confuse et réellement peinée. Je l'ai visiblement froissée, alors que mon intention était tout le contraire.

Comment lui montrer que je m'intéresse à elle sans paraître intrusive ?

C'est incroyable de constater à quel point avec Augustine on peut vite faire marche arrière !

Les fêtes de Noël rendent heureux.
Ou pas !

Augustine m'a complètement bouleversée. Hier soir, je suis rentrée dépitée, les bras ballants, sans l'envie d'entreprendre quoi que ce soit.

Une tartine et, couchée !

J'ai pris cette malencontreuse situation comme un échec. Elle m'a quand littéralement mise dehors !

Passera-t-elle outre ?

Ou aurais-je droit au jet de nourriture comme tout le monde ?

Après une nuit agitée, je me suis levée dans le même état que la veille. J'éprouve peu d'enthousiasme à me rendre au travail cette fois-ci.

Je mélange avec empressement mon cappuccino maison pour mêler la mousse de lait au café. Les tourbillons que je provoque avec ma cuillère s'apparentent à l'agitation et au désordre que je ressens. Mes pensées se noient dans le creux qui se forme dans le fond de la tasse. Les effluves chauds qui en ressortent ne parviennent même pas à me détendre.

La sonnette de l'interphone me tire de cette contrariété.

La neige est tombée abondamment cette nuit et compte tenu du froid glacial, Lucas m'a envoyé un sms au réveil pour me proposer de m'emmener en voiture à la Maison fleurie. C'est sûr qu'un Pick-up tout terrain tient mieux la route qu'une trottinette électrique ou que les jambes flageolantes d'une fille étourdie !

— Hello !

— Eh ! Salut Fanny ! Couvre-toi bien, ça pince dehors !

Il m'embrasse sur mes joues. La fraîcheur de sa peau qui contraste avec la chaleur de la mienne me fait frissonner.

— Entre ! Ne reste pas sur le palier !

— Ok ! On a le temps ?

— Euh pas vraiment mais... je ne suis pas prête de toute manière !

— Ça m'aurait étonné !

— Comment ça ? C'est quoi ce cliché ? Tu as un côté macho ?! dis-je en ponctuant ma remarque d'un clin d'œil.

— Ah, ah ! Pas du tout ! grimace-t-il.

Son air embarrassé est adorable.

— Pourtant, tu es déjà très... Euh... Bref ! C'est coquet chez toi ! Waouh ! Tu es une grande fan de Noël ! Et ce n'est rien de le dire, je crois !

Il avance, émerveillé, dans les pièces à vivre. Sa tête voyage de gauche, à droite, de bas, en haut. Il est vrai que je ne lésine jamais sur les décorations de Noël. Ce n'est pas parce que je vis seule que je dois me priver de la magie qu'elles répandent.

Mon appartement n'est pas grand, il me suffit mais, j'avoue qu'en cette période, j'aurais préféré un espace plus volumineux qui m'aurait permis d'exprimer tout mon amour pour cette fête. Cette année, j'ai la Maison fleurie pour ça, même si j'ai un peu perdu mon enthousiasme initial à cause du désagrément causé par Augustine.

Ce que j'aime dans les Noël contemporains, c'est ce grain de folie qui se mêle à l'émerveillement. Chez moi, un renne grimaçant à l'air ahuri côtoie, sur la table du salon, un mignon lapin blanc, tout droit sorti de son terrier recouvert de neige. Des étoiles dorées sont disséminées sur le buffet en bois aux côtés de lutins farceurs. Un élégant poinsettia que j'ai réussi à maintenir en vie malgré le déménagement, s'impose au centre de la table de salle à manger. Si la couleur rouge des fleurs est un peu moins vive, il a réussi à résister, tout comme moi, à l'épreuve du temps. L'ange déniché sur le marché de Noël l'autre fois apporte une touche

de douceur sur le rebord de la cheminée et cohabite avec plusieurs boules à neige. Je les adore toutes autant qu'elles sont. Elles racontent chacune une histoire. Un père Noël riant à gorge déployée avec un renne hilare. Deux bonhommes pains d'épices dansant allégrement devant leur maison sucrée sur un fond musical. Un petit écureuil s'émerveillant, la noisette entre les pattes, dans un décor pittoresque. Et j'en passe et des meilleures. Je les collectionne. Dès que j'en vois une qui me plaît, je l'achète de manière compulsive. Je peux passer des heures à les contempler et à m'imaginer l'histoire qui se déroule à l'intérieur.

Oui ! Je suis une fétichiste des objets de Noël.

Pour couronner le tout, mon appartement baigne dans une agréable odeur florale que l'ouverture des jacinthes une à une vient accentuer.

Un sapin de taille moyenne, proportionnel à la taille du salon et paré de boules et guirlandes lumineuses, trône au milieu de la pièce. Lucas s'en approche pour admirer les sujets. Il les observe un à un, mais s'arrête sur les cannes en sucre d'orge, celles revêtues de rouge et blanc. Il en saisit une et me demande d'un air niais :

— Elle se mange ?

— Essaye ! Tu verras bien !

Je m'amuse de le voir retourner la sucrerie dans tous les sens dans l'espoir qu'elle ne soit pas en plastique.

— Défais l'emballage, gros gourmand ! Laisse-toi tenter ! Elle a un savoureux goût de fraise ! Ce sont mes préférées !

Il ne se fait pas prier et, ni une ni deux, la moitié atterrit dans sa bouche. Il me tend l'autre morceau. Et d'un regard complice, nous retournons tous deux en enfance. Ce moment est court mais intense pour moi.

D'agréables sensations des Noël passés aux côtés de ma famille aimante refont surface. Prudente, je prends le temps d'apprécier les arômes suaves qui émoustillent mes papilles et adoucissent mon palais et ma gorge.

Lucas est moins élégant et croque avec empressement le reste du bâtonnet, tel un enfant qui aurait peur qu'on lui vole. Les morceaux de sucre explosent bruyamment dans sa bouche. Il s'en amuse et, alors qu'il essaye de balbutier quelques mots, il se mord l'intérieur de la joue. Surpris et saisi brusquement par le pincement, il avale de travers et semble s'étouffer. Il se penche vers l'avant pour toussoter et devient rouge. Je lui tapote dans le dos pour l'aider. Les yeux larmoyants, il se redresse, pose une main sur mon épaule et se met à rire :

— Tu as voulu me tuer ou quoi ! ?

— Eh oh ! Tu exagères ! C'est toi qui as mangé cette sucrerie comme un goinfre !

— Je plaisante !

— Bref... ça va mieux ?

— Oui t'inquiète ! Ton appart regorge de bonnes choses ! C'est pas bon pour moi ! Je fais attention à ma ligne, si je veux tenir en équilibre sur mes skis ce week-end !

— Toi, tu fais un régime ? le taquiné-je.

— Jamais de la vie ! D'ailleurs j'ai repéré les petits sablés sur ton bar de cuisine ! Ils m'ont l'air succulents !

— Fais-moi plaisir, bois de l'eau d'abord ! Je n'ai pas envie d'être soupçonnée de meurtre ! Et après tu auras l'autorisation de m'en chiper un !

— Un seul ?

Il s'exécute, s'installe sur le tabouret et lorgne sur les sablés. Le pauvre, il attend mon feu vert !

— Tu peux te servir ! Ah, ah ! C'est fait pour !

Il ne bouge pas.

C'est étrange ! Je pensais qu'il en salivait ! Il semble figé dans le temps et dans l'espace, les yeux rivés sur les biscuits.

— Tout va bien ? Ah je suis sûre que tu ne sais pas lequel choisir !

— Non pas du tout ! Du moins, si... ils sont tous tops mais, en fait... petit moment de nostalgie ! En fait, je les admirais, ils sont vachement bien faits et ils ressemblent beaucoup à ceux que je faisais avec ma grand-mère quand j'étais enfant. J'ai vécu une bonne partie de ma jeunesse chez elle. C'est elle qui m'a quasiment élevé. Ma mère est morte quand j'avais cinq ans et mon père travaillait beaucoup.

— Oh ! Lucas...

— J'aime encore plus cette période, elle me fait tant penser à ma grand-mère !

Je ne sais quoi lui répondre, alors je lui souris, simplement.

— Mon père était sauveteur. À cette période, il avait du Taf, et c'est rien de le dire. Avec ma grand-mère, on passait tout un dimanche à préparer les sablés. Nous avons partagé beaucoup de choses et de moments, mais le meilleur, c'était celui-ci. On les faisait de la même manière que toi. Je fouinais dans l'armoire pour rassembler les emporte-pièces dont les formes faisaient penser à Noël ! Mais on les décorait beaucoup plus simplement. Ma grand-mère n'utilisait pas de colorants et préférait la simplicité et la gourmandise de son glaçage au sucre glace. Elle me donnait un cure-dents que je trempais dans le mélange pour dessiner des guirlandes et les boules de neige. Un fois secs, nous les mettions dans des boîtes que je décorais - eh ouais j'ai une âme d'artiste - et ceux qui restaient sans glaçage, on les glissait dans des pochons en tissu qu'elle cousait elle-même. On partait ensuite les distribuer à nos proches, aux voisins, aux commerçants. Tes sablés me font beaucoup penser à elle, merci Fanny ! Elle... elle nous a quittés l'année dernière !

— Je suis vraiment désolée !

— Non, ne le sois pas ! Au contraire ! Elle reprend vie dans mon cœur grâce à toi !

— Allez prends-en un autre ! On va manger ces biscuits ensemble en son honneur !

Son cœur s'illumine, je le perçois dans ses yeux.

Je le découvre sous un autre jour, plus sensible. Jusqu'à présent, il m'avait montré son côté taquin, mais son regard est si tendre. Il dégage beaucoup de simplicité. Je suis très heureuse qu'il m'ait confié une part de son passé. Il a renforcé l'affection qui nous lie depuis le début.

— Oh mais tu as vu l'heure ! Madame Hernandez va nous passer un sacré savon si on ne part pas de suite !

Je termine de me préparer et tout en m'affairant, je lui explique l'idée qui chemine dans ma tête, celle de réaliser un atelier confection de sablés de Noël avec mes seniors mais, à cet instant, Lucas semble visiblement plus enclin à s'amuser avec Gris-gris.

— Eh tu m'écoutes ?

— Oui, oui ! Super idée mais ton chat est exceptionnel ! Regarde ça !

— Non, Lucas, pas la baaaaalle !

Vlan !

Crash !

Gling !

Mais qu'est-ce qu'il a fait ????

— Oups ! Si je te dis que je suis : navrée, désolée, un gros bêta et un sacré abruti, tu ne vas pas m'en vouloir ?

— ...

Je ne peux piper mot face à ce que je vois devant moi.

On n'est pas près d'arriver à la Maison fleurie !

À bon chat...
Vive les dégâts !

— Oui madame Hernandez ! Oui, oui, nous arrivons incessamment sous peu ! Oh ! Une heure, tout au plus ! Ah euh ! Je voulais vous dire... une chose m'a interpellée. Je voudrais vous en faire part tout à l'heure, il est possible de...

Biiiiiiiiiiiiiiiiip !!!!

La vache ! Elle m'a raccroché au nez !

Bon je verrai avec elle en arrivant, dans... plusieurs heures en réalité. Je crois que nous aurions dû demander notre matinée. Le salon est un vrai champ de bataille. Lucas, penaud, reste figé face au désastre dont il est l'auteur. Sa mine déconfite prouve qu'il aurait préféré partir sans demander son reste.

Pour ma part, je suis plutôt inquiète par le savon que va nous passer la Directrice. Si elle paraissait, à peu près, compréhensive au téléphone, je crains sa réaction en face à face. Je crois que je vais me faire « enguirlander », c'est le cas de le dire. Je vous explique.

Pendant que je faisais les vérifications de dernières minutes avant de partir, Lucas a eu la brillante idée de jouer avec Gris-gris. Il a lancé la balle à mon chat, qui dans ce genre de situation se transforme en furie enragée et acharnée prête à tout pour récupérer son bien. On dirait que l'agitation dudit jouet crée un court-circuit dans la cacahuète qui lui sert de cervelle. Il ne discerne plus rien d'autre que cette maudite balle en mousse jaune et se donne alors corps et âme pour la récupérer. Coûte que coûte et quoi qu'il m'en coûte surtout ! Possédé, il a couru à la vitesse d'un guépard pour aller la rechercher... sous le sapin.

Vous comprenez maintenant ce qui s'est passé ?

Gris-gris s'est entortillé les pattes dans les fils des guirlandes lumineuses, entraînant avec lui le sapin tout entier. Celui-ci au sol avec la moitié des boules éclatées, Gris-gris en est ressorti victorieux, le trophée dans la gueule, et s'est ensuite pavané jusqu'à son panier douillet pour le ramener en sécurité.

Nos chers amies les bêtes !

Je pousse un long soupir et me dirige vers la cuisine :

— Je vais aller chercher la balayette et un sac poubelle pour jeter tout ce désastre !

— Fanny, je... Pfff ! Je ne sais pas quoi te dire ! Je suis un gros naze ! Il n'y a pas d'autres mots ! Je n'ai jamais rencontré quelqu'un d'aussi passionné par cette période de l'année. Lorsque tu admires un sapin de Noël, une illumination ou une reconstitution, ton émotion est palpable. Je ne sais pas comment tu as fait pour ne pas m'arracher les yeux en voyant ton sapin au sol !

J'avoue que j'ai plutôt bien pris la chose ! D'autant que ce sont principalement les boules en verre soufflé que j'avais achetées sur le marché ! Pour mon premier Noël dans ma nouvelle vie, je n'avais pas lésiné sur les dépenses. Si je garde mon calme, c'est sûrement parce que c'est lui. Il m'a sauvé la vie une fois et il rend mon arrivée ici plus agréable. Comment pourrais-je lui en vouloir ?

Il s'en veut réellement, je le lis sur son visage. J'ai rarement vu une personne avec des traits aussi expressifs. Regard dans le vague, commissures légèrement abaissées, mains dans les poches et stature contractée. J'ai l'impression de lire en lui comme dans un livre ouvert.

— Eh y'a pas mort d'homme !

— Ouais mais, quand même ! Je te rembourserai, t'inquiète ! Je sais que tu tiens beaucoup à Noël et à tes déco !

— Oui mais, pas besoin de se miner le moral comme tu le fais ! Et regarde ! Ce sont les boules qui sont en miettes. Mes figurines sont intactes. Contente-toi de mettre la main à la patte, gros bêta ! le rassuré-je, tout en lui tendant les ustensiles de nettoyage.

— Eh ! Ça fait quand même deux fois que tu me traites de « gros » ! me précise-t-il d'un air complice.

Nous ramassons conjointement le moindre petit morceau qui pourrait endommager les coussinets de notre fauteur de troubles ou les miens puisque j'ai la fâcheuse manie de déambuler pieds nus dans mon appartement.

Tout en nettoyant, nous discutons de mes projets à la Maison fleurie. J'en profite pour continuer à les lui présenter. Il m'apporte bien sûr son soutien, comme depuis le début de notre rencontre. J'ai l'impression avec lui que, quoi que je fasse, ce sera super, tout comme son enthousiasme face à mes sablés, qui méritaient une touche d'amélioration.

Je me triture constamment l'esprit pour contenter tout ce petit monde à la Maison fleurie. Et ce n'est pas une mince affaire ! Il n'y a qu'à voir comment s'est déroulé l'atelier Cartes de vœux ! À leur âge, je ne les vois pas faire une bataille de boule de neige où chacun ressortirait amputé d'un membre transi de froid, ni réaliser un concours de bonhomme de neige de peur de les voir se congeler sur place, ni s'opposer les uns aux autres lors d'une course de luge.

Je n'ai pas envie de jouer aux osselets ni de finir en prison !

Emballé par l'atelier biscuits, Lucas se propose de m'aider dans l'organisation et dans la gestion du moment. Il y voit l'occasion de déguster encore ses sablés favoris et de me prêter main-forte. Il les connaît mieux que moi et sait parfaitement qu'ils sont capables de se comporter comme des enfants ! On n'est pas à l'abri d'une autre bataille, de farine cette fois-ci, par amusement ou vengeance, ou d'un vol inopiné de biscuits ou de chocolat. Ceci mis à part, l'idée est excellente et la réaliser ensemble ne sera qu'agréable. Je la rajoute dans mon carnet pour la suggérer tout à l'heure à madame Hernandez.

Je suis heureuse d'avoir retrouvé un ami tel que Lucas avec qui partager des moments de complicité. Même s'il a saccagé mon appartement ! Avec lui je me sens bien comme ça ne m'était pas arrivé depuis bien longtemps.

Après mon départ du sud, je me suis souvent sentie seule. J'avais pris la route le cœur lourd, rempli de tristesse et de colère... Je détestais Greg et ressentais une aversion pour le paysage des côtes provençales – le pauvre ! Il n'y pouvait rien ! - qui me rappelait des moments où je nous croyais réellement heureux. Je me souviens que la route jusqu'ici était longue et que je ruminais ma hargne, maudissant mon passé et tout ce qui avait trait de près ou de loin à ce que nous avions partagé. Je n'avais pas emmené grand-chose avec moi. Mes vêtements et des objets sentimentaux que ma famille m'avait offerts. Rien qui se rapportait à notre relation. Si peu de choses, que je n'avais pas besoin de déménageurs pour m'installer dans ce nouvel appartement. Juste ma voiture bien chargée et Gris-gris installé confortablement dans sa caisse près de moi, sur le siège passager.

Mon Gris-gris !

Notre histoire est incroyable. J'ai toujours rêvé d'avoir un chat depuis que je suis toute petite. Mais ma mère y était allergique. Par la suite, Greg me l'avait littéralement interdit. Il avait ces « sales bêtes » en horreur. Il considérait les chats comme des animaux nuisibles pour la beauté de sa maison et de son intérieur – bon, aujourd'hui, je pourrais lui donner raison ! - et surtout comme des êtres sans intérêt. En tout cas, mon chat est de bien meilleure compagnie que lui ne l'était. Gris-gris a croisé mon chemin au bon moment, où nous avions le plus besoin l'un de l'autre.

La veille de mon départ, désarçonnée, je me débarrassais de tout ce qui m'encomrait dans mon ancienne vie pour repartir de zéro. Je gardais des choses inutiles depuis des années et ne voulais rien conserver. Le local poubelle était devenu l'endroit que je fréquentais le plus régulièrement. Je ne comptais plus mes aller-retours. Un soir, à la nuit tombée, je jetais avec ferveur le dernier carton rempli de souvenirs : bloc-notes, papiers administratifs et photos, dont je m'étais fait une joie de déchiqueter et de voir passer par-dessus le récipient. Un geste

symbolique qui m'avait soulagée. Je reclaquais ensuite violemment le couvercle de la poubelle et me frottai les mains en signe de satisfaction. J'allais retourner chercher le reste de mes affaires pour les placer dans le coffre dans ma voiture lorsque des cris ressemblant à des pleurs ont émané de la poubelle. Je craignais que ce fût un bébé que j'aurais estropié, voire pire. Apeurée, je me retournais pour comprendre de quoi il s'agissait et, d'un geste rapide, j'ai ouvert le couvercle les yeux à moitié fermés par peur. J'ai vite compris que c'était un chaton abandonné dans des conditions lamentables. Amaigri. Tout gris, tout sale. Gris de gris ! Mon Gris-gris. Je tombais de suite sous son charme. Une magnifique petite boule de poils aux yeux ronds et charmeurs qui ne demandait qu'à être aimée. Je pris ce petit chat dans mes bras puis, je m'empressai de l'emmitoufler dans une couverture pour lui offrir le gîte et le couvert, mais surtout amour et douceur.

Comment peut-on faire ça ? Je relativise. Il a eu la chance de tomber sur moi, et moi sur lui !

— Bon voilà ! On y est venus à bout ! Pfff ! À cause de moi, ton sapin n'est plus aussi chouette ! Allez ! Je t'invite au Food truck ce soir et après, à une séance de patinoire, si ça te dit !? Pour me faire pardonner ! Après le boulot ?

— D'ailleurs, en parlant de boulot, il faudrait peut-être y aller ! Sinon madame Hernandez va faire de nous de la chair à pâté pour chat !

— Ah, ah ! Donc c'est ok ?

— Euh ! Je ne tiens pas bien sur mes quilles, tu sais ! prononcé-je timidement, peu rassurée et surtout gênée par la proposition. En tout cas, tu vas m'accompagner aux magasins de déco pour remplacer les boules cassées ! Ça va de soi ! Et si tu joues le jeu, je te laisserai te faire pardonner ! le taquiné-je d'un ton plus ferme. Mais... on va tout de même négocier les conditions !

Son sourire en dit long.

Je crois que je vais bien m'amuser !

En l'emmenant faire les boutiques, évidemment ! À la patinoire, c'est une autre paire de manche ! Ou de pieds !

Si la journée a démarré sur les chapeaux de roue à cause du sapin, elle s'avère tout aussi trépidante au travail. Avant de proposer à Augustine de tricoter des sujets de Noël – j'espère ainsi récupérer son affection – je me rends dans le bureau de la directrice pour lui suggérer mon projet du 24 et celui du 25, et surtout connaître l'estimation du budget. J'ai besoin également de son aval pour l'organisation de l'atelier pâtisserie.

— Oui, oui ! Faites ! Mon Dieu ! Faites ! Vous avez mon feu vert ! Achetez sans compter...

Madame Hernandez me semble étrange, comme souvent ces derniers jours. Elle furète dans ses papiers, les tournant et les retournant. Elle ne daigne même pas se retourner pour me répondre. Elle est en sueur. Ce ne doit pas être à cause d'exercices physiques, à moins que j'aie loupé un épisode. Sûrement la contrariété, c'est plus plausible !

Soudain, alors que j'allais partir bredouille de cet échange peu fructueux, elle se retourne, le doigt en l'air,

— Euh... attendez, Fanny ! Dans la limite du raisonnable, bien sûr ! Ne dépensez pas trop les petits sous de notre chère Maison !

J'acquiesce d'un signe de tête, ce qui semble l'apaiser.

— Nous ne pourrions plus faire grand-chose sinon ! poursuit-elle. Ah ! En parlant d'argent... je décompterais évidemment vos quatre heures de retard de ce matin sur votre salaire ! À vous et à votre acolyte ! ponctue-t-elle d'un sourire narquois.

J'allais lui répondre que je n'apprécie pas du tout sa remarque ; que depuis mon arrivée, je travaille sans compter mes heures ; qu'avant mon arrivée, peu de démarches avaient été entreprises pour égayer le quotidien des résidents ; que sa *chère Maison*, comme elle l'a précisé avec un ton enjoué, tombe presque en ruine ; mais j'ai préféré le silence. Ne répond-on pas aux imbéciles de cette manière ?

Tout en tournant les talons, je la remercie de m'accorder ce *privège* de la dépense et lui souhaite une belle journée.

Je ne comprends pas ce qui peut bien la mettre dans un état pareil. Et je ne crois pas que l'on puisse mettre cela sur le compte d'Augustine. D'ailleurs, c'est vers sa chambre que je me dirige. Étrangement, je n'ai pas peur.

J'ai préparé avec attention un baluchon rempli de pelotes de laine de toutes les couleurs et des aiguilles de différentes tailles, afin de lui laisser libre choix. Toutes les personnes de son âge raffolent du tricot, moi aussi d'ailleurs. Même si à mon âge, ça peut paraître ringard, je ne m'en cache pas. Je suis certaine de taper dans le mille avec cette activité.

Pleine d'entrain, je toque avec prudence à la porte de la vieille dame et passe ma tête dans l'embrasure afin de ne pas la déranger, plongée dans ce demi-jour. Je chuchote :

— Augustine ? Vous dormez ?

— N'entrez surtout pas ! me crie-t-elle. Je suis en p'tite tenue !

— ...

Oups !

Elle ne peut se contenir davantage et pouffe de rire. Fièvre d'elle, elle me prie d'entrer.

— Ma p'tite blague vous a plu ?

— ...

— En tout cas, ma chère Fanny, je suis vexée. Vous me prenez vraiment pour une de ces vieilles à la vivacité d'un légume ! *Vous dormez !* J'vous en foutrais moi ! Je n'suis pas comme ces vieux qui dorment toute la journée la bouche ouverte et qui paraissent déjà morts ! Vous avez de la chance que je suis de bonne humeur ! Je faisais une virée dans mon pays, figurez-vous !

— Une virée ? Dans votre pays ?

Je me souviens alors de la photo que j'avais retrouvée dans le tiroir et qui avait causé un malaise entre nous. Je me rends compte qu'elle a remué quelques émotions chez sa propriétaire. Elle n'a plus l'air de m'en vouloir. Tant mieux !

— Bref, qu'avez-vous ramené aujourd'hui, ma mignonne ? Qu'y a-t-il dans votre baluchon ? De quoi s'évader ? s'enthousiasme-t-elle.

— Euh... Non... Atelier tricot aujourd'hui !

— Ah non !

Ce refus imprévu me met soudainement dans l'embarras.

— Je n'tricote pas moi madame, c'est bon pour les gâteuses ça !

Augustine hausse le ton et se lève de sa chaise. La main fièrement dressée en l'air, elle s'exclame :

— Je brode moi ! Et vous avez pu voir aussi que je ne fais pas dans la dentelle non plus ! Si vous voyez ce que je veux dire !

Je ne sais plus où se mettre, moi qui pensais lui faire plaisir. Quelle idiote ! Je le savais, ça me revient maintenant ! Didi m'en avait parlé à mon arrivée !

Augustine s'assoit lentement, tenant fermement les accoudoirs du fauteuil, et reprend d'un ton plus apaisé :

— La broderie, c'est toute ma vie, ou plutôt, ma vie a démarré grâce à la broderie. J'ai servi mon pays vous savez ! En 1941, ma p'tite, je ne vous apprend pas qu'une seconde guerre meurtrière sévissait dans notre pays depuis presque deux ans. Je n'avais alors que seize ans. Je haïssais ces blondinets qui se croyaient maîtres sur nos terres. Je les trouvais ridicules et mal fagotés. Ils me regardaient toujours de haut et de travers. Je n'avais qu'une envie, leur mettre un coup de pieds dans leurs roubignolles mais maman me l'avait formellement interdit. Elle savait déjà qu'ils étaient capables d'atrocités. On les voyait un peu moins depuis la grande bataille l'été dernier, mais l'ennemi était partout. Ah ils faisaient moins les malins face aux éclaireurs-skieurs et aux soldats de mes montagnes ! Moi aussi j'avais envie de leur donner une bonne raclée, mais je ne savais pas comment. Toujours est-il qu'alors que d'autres préféraient batifoler et danser au rythme de Joséphine Baker, Mistinguett ou de Charles Trenet, moi je voulais me battre pour une bonne cause. Un jour, mon amie Annette qui partageait ma haine m'emmena voir un groupe de couturières patriotes qui ressentaient la même niaque dans leurs tripes. Elles refusaient l'occupation ennemie. Je découvris alors le métier de brodeuse et... celui de passeuse. Je tombai amoureuse des deux.

Son visage dirigé au loin et surtout vers ce glorieux passé révèle son ardeur.

— Ah, ah ! Bibi allait faire de la résistance, une des plus grandes fiertés de ma vie ! Ça vous en bouche un coin hein ! Mais asseyez-vous donc ma p'tite Fanny ! Vous allez prendre racine !

Je m'exécute, fascinée et bouche bée.

— La mercerie était notre centre de réunion et le métier notre couverture. J'étais en réalité agent de liaison. Mon arme, ma bicyclette. Et je vous prie de croire que j'en ai bavé, ma toute belle. Pédaler dans la neige, c'est encore plus dur que dans la semoule ! Par grand froid, je chaussais les raquettes, c'était plus facile pour aller trouver les soldats perchés dans la montagne. Je ne peux pas dire que je n'avais pas peur, mais l'adrénaline me donnait des ailes. Je risquais ma vie, j'en avais bien conscience. Et quel plaisir de berner ces pauvres nigauts quand j'me faisais contrôler ! J'y ai eu droit deux fois. Je m'en souviendrais toute ma vie. Ah, ah !

Augustine, revigorée, se frotte les mains, pressée de me raconter la suite de son histoire. Je ne m'attendais pas à être happée par son discours de passionnée en arrivant ici.

— La première fois, le soldat allemand tomba sous mon charme. Oui je sais, j'ai toujours été bellotte ! Il me fit un contrôle de papier et ne se douta de rien. Il fut dupé par ma jeunesse et mon innocence. Heureusement car, comme une idiote, j'avais simplement caché le message dans mon soutien-gorge. S'il l'avait découvert, j'aurais sûrement fini fusillée ou déportée et je

ne serais pas là pour discuter avec vous. Ça m'a servi de leçon ! Après je le cachais dans les poignées du guidon de ma bicyclette. La seconde fois où j'ai eu plus que chaud aux fesses, je devais apporter un message à un groupe de soldats cachés dans la forêt regorgeant de sapins. Mes traces de pas dans la neige m'ont trahie. Des Allemands m'avaient suivie et me trouvèrent en train d'échanger avec un Français en planque. Nous réussîmes à les duper en nous faisant passer pour un couple batifolant. Nous jouions tellement bien la comédie que ce résistant, prénommé Charles, devint mon époux.

Je bois ses paroles, son histoire racontée avec tant d'émotions. Je lui tends un verre d'eau, remarquant l'assèchement de sa voix. Cette interruption semble avoir emporté avec elle sa joie. Elle poursuit, l'air peiné :

— Annette n'eut pas autant de chance que moi. Elle était chargée de saboter les lignes de chemin de fer pour faire sauter des trains allemands. Annette mourut dans l'explosion.

Augustine marque un temps d'arrêt. Son émotion est palpable. Et comme c'est de coutume avec Augustine et son caractère versatile, le revirement de situation arrive rapidement. L'allégresse laisse place au cri de détresse.

— Ils ont volé des âmes entières, détruit nos monuments, arraché des vies, décimé des familles, mais ils n'ont pas eu nos terres. La victoire, je l'ai ressentie au plus profond de mon cœur. Les montagnes sont à nous !

Les yeux imbibés de larmes, elle regarde au loin par la fenêtre. Le silence envahit pendant un moment la chambre et je n'ose m'y opposer. Le nez coulant d'émotions, elle extirpe de la poche de sa blouse un mouchoir en tissu pour évacuer toute la souffrance. Elle reprend timidement :

— Vous allez bien vous, Fanny ?

Je m'empresse d'acquiescer, tout sourire en vue de lui remonter le moral, mais sans m'étendre davantage.

— Je n'ai eu aucune maladie, poursuit-elle. Hormis une appendicite où j'ai serré les dents et des accouchements au naturel. Au bout du troisième, j'ai pris l'habitude. Mon corps n'a pas trop souffert mais, mon cœur, lui... en a bavé...

Elle se ressaisit et tente de balayer d'un signe de tête, tel un télécran, les douloureuses pensées qui refont inopinément surface. Elle se lève.

— Voulez-vous, ma petite Fanny, que je vous montre la broderie ?

Je hoche la tête en signe de consentement.

— Eh bien alors c'est parti mon kiki ! Allez donc chercher ce qu'il faut ! Il est temps que ça swingue ici ! Et ouvrez-moi ces rideaux ! J'en ai marre d'être plongée dans l'obscurité.

— Bouh !

— Mince ! Tu m'as fait peur !

Je sursaute, surprise par une Didi qui sort de nulle part.

Accroupie et à moitié dissimulée derrière la fougère arborescente qui trône pile dans l'angle de vue donnant sur le bureau de madame Hernandez, je scrute, depuis quelques minutes, les faits et gestes de cette dernière en pleine discussion avec un des pingouins. Celui qu'elle avait nommé Jordan.

— Je rêve ou tu le mates !?

— Mais pas du tout !

— Mouais...

Il est vrai que depuis le début, cet homme n'est pas désagréable à regarder, ce serait mentir... Je ne nie pas non plus l'effet qu'il m'avait produit la première fois que je l'ai vu, au même endroit que maintenant d'ailleurs. Cette fois, ce sont des raisons purement professionnelles qui m'animent.

— Je m'en allais chercher le nécessaire de broderie dans le local prévu à cet effet, lorsque je suis tombée sur eux, encore une fois ! Chuchotant étrangement ensemble. Madame Hernandez l'air contrit. J'ai rarement vu la directrice s'affairer autant.

— Tu brodes toi ?

— Rho ! Ce n'est pas le sujet ! Ils ne t'inquiètent pas plus que ça, toi ?

— Bah... non ! me répond ma collègue, l'air ahuri.

— Ils sont toujours ensemble ! Ils sont amants ou quoi ?

— T'es jalouse ?

Elle le fait exprès pour m'enrager ou elle ne comprend vraiment rien ?

— Enfin Didi ! je poursuis, d'un ton irrité. La Directrice cache quelque chose ! C'est certain ! Son comportement est bizarre depuis le début ! J'ai surpris une conversation avec cet homme, l'autre fois. Il lui disait : *ce sera difficile mais nous y arriverons !* mais à quoi ?

— À virer Augustine ! Je ne vois que ça !

Elle pouffe de rire.

Mon indignation est au paroxysme !

Voyant que je ne plaisante pas, Didi change de ton.

— Oui, bon... C'était une boutade !

— De mauvais goût ! De très mauvais goût, Didi ! insisté-je.

— Mais arrête ! Ce gars, c'est le comptable de la Maison fleurie ! Et ce pingouin, il pourrait être son fils, voir son petit-fils ! Je te taquine depuis le début !

— Le comptable ?! Je ne suis pas rassurée pour autant ! Et tu sais que l'ARS va bientôt effectuer une visite ?

— L'ARS ??? Alors là, tu m'en bouches un coin ! On dirait bien que la procédure est déjà lancée ! On n'a jamais vu autant de Men in black défiler à la résidence ! Et ce n'est pas pour me déplaire ! Ça nous change des papis ! Ah ah !

Mon visage blasé parle de lui-même.

— Ok... Je vois que tu n'as pas du tout envie de rire toi aujourd'hui !

— Pas du tout, Didi ! Et de quelle procédure tu parles ?

— Il paraît... bon ok ce sont des bruits de couloirs... mais il paraît... de source sûre... enfin quoi que.... à mitiger quand même...

— Didi, parle bon sang !

— Ouh la ! Oui c'est bon ! Je disais donc... il paraît qu'il y aurait eu des plaintes contre madame Hernandez !

— Ah bon ? S'il y a autant de remue-ménage, je soupçonne plutôt un détournement de fonds ! Non ? Ça s'est déjà vu !

— Mouai... Tu vas loin là ! J'ai du mal à la voir comme une Mafieuse ! Je l'ai toujours connue avec les mêmes tenues et la même voiture depuis quinze ans que je travaille ici ! Madame Hernandez cacherait rudement bien sa fortune alors ! Elle ne dépense rien ! Ni pour l'Ehpad ni pour elle ! Sa vieille 205 est une relique ! Remarque, elle doit valoir une petite fortune maintenant et c'est recherché il paraît ! Naaan ! On divague là ! La Directrice est plutôt du genre Grippe-sou !

— Justement ! je lui fais remarquer à juste titre. Je sens que quelque chose ne tourne pas rond à la Maison fleurie.

— Bon Fanny, tu commences à me faire flipper ! J'espère juste ne pas perdre mon job ! J'ai besoin d'argent ! Oh ! Attention, voilà le pingouin !

Nous sifflotons, à peine discrètes. Le fameux Jordan sort du bureau et nous salue.

— Il est beau gosse, hein ! ponctue-t-elle d'un clin d'œil malsain avant de partir les mains dans les poches, rassérénée.

— Mais n'importe quoi ! je chuchote. Pffff !

Ne souhaitant pas me laisser distraire, je reste quant à moi à mon point d'observation encore quelques instants.

Chouette ! Voilà qu'il revient, des photocopies entre les mains !

Il me dévisage, je perçois un sourire.

Je l'avoue, il est vraiment beau.

Mais pas question de me laisser aveugler alors que je dois mettre au clair cette affaire !

Madame Hernandez lui ouvre la porte. Il pénètre dans la pièce, victorieux, en secouant en l'air des feuillets. Il en oublie de fermer la porte.

Une aubaine pour moi ! La voie est libre mais pas sans risque.

Je sors alors mon téléphone, faisant mine d'émettre un coup de fil professionnel. Tout en simulant une conversation des plus importantes, j'avance vers le bureau que je scrute du coin de l'œil.

Oui Bonjour... C'est Fanny... Je vous appelle concernant.... Euh... les cachets de... monsieur Hômes... Il....

Je n'ai jamais été bonne menteuse. J'espère ne pas éveiller leurs soupçons !

Ce n'est pas facile de les écouter et d'imaginer une fausse conversation en même temps. Il ne faudrait pas que mon téléphone se mette à sonner à ce moment-là ! Je fais mine de ne pas entendre mon prétendu interlocuteur pour faire croire que je monte le son alors que je suis plutôt en train de le couper. Je ne me débrouille pas trop mal ! Je vais penser à m'inscrire au théâtre !

Quelle espionne ! Mata Hari dans toute sa splendeur !

Leurs voix sont chaque fois plus perceptibles. Je tends l'oreille.

Mince ! On dirait qu'il m'a repérée ! Il a dû se sentir observer ! Encore un qui se croit sorti de la cuisse de Jupiter !

Nos regards se croisent, le sien est ténébreux et...

Non, non et non ! Reste concentrée sur ton objectif !

Il s'approche de l'entrée, me fixe et pousse la porte. Par chance elle ne se claque pas. Ma présence les gêne, intéressant ! Ils ont forcément quelque chose à se reprocher !

Je réalise que la situation m'est profitable. Je peux m'approcher à présent sans être vue. Je regarde autour de moi pour vérifier que je ne suis pas observée.

Parfait ! Des résidents amorphes regardent la télévision ou jouent avec peu d'enthousiasme aux jeux de société.

Parfait ? Pas tant que ça ! Si ce que je vois m'arrange, cela ne me plaît pas du tout ! Heureusement que je leur ai prévu d'autres occupations revigorantes les jours à venir.

J'avance à tâtons vers le bureau, ferme l'œil gauche et place le droit dans la fente de la porte. J'entrevois la Directrice en train de faire les cent pas la tête baissée et les mains derrière le dos, et le pingouin en train d'éplucher attentivement un dossier.

Tout à coup, laissée pantoise par une réflexion déconcertante, elle s'arrête net, relève brusquement la tête, puis lance :

— Jordan, et si nous devions mettre la clé sous la porte ?

Quoi ???

"La vie est comme une étoffe brodée"
Arthur Schopenhauer.

- Aïe ! crié-je instinctivement en m'examinant le bout du doigt.
- C'est le métier qui rentre ma p'tite !

Assise confortablement dans son fauteuil, près de la fenêtre, la poitrine réchauffée par la splendeur du soleil hivernal, Augustine me regarde me dépêtrer de tous ces fils enchevêtrés. Je suis encore bouleversée par la nouvelle que j'ai découvert tout à l'heure. Madame Hernandez, pense-t-elle réellement fermer boutique ? Pour moi, c'est impensable. Ce serait un autre échec insupportable.

Depuis une heure déjà, nous brodons. Du moins, je tente de faire de mon mieux, en suivant les conseils d'une Augustine qui prend plaisir à me voir œuvrer avec peine, la langue tirée sur le côté en signe d'application. Elle ponctue chacune de ses remarques de gloussements destinés à se moquer gentiment, je l'espère, de moi. Je ne me débrouille pas trop mal, selon elle, mais je manque de souplesse dans les doigts et d'entraînement bien évidemment. Je suis un éléphant dans un magasin de porcelaine. Son œuvre est, contrairement à moi, splendide.

Je lui ai demandé de broder des motifs de Noël sur des mouchoirs en tissu blancs pour mon projet du 25. Elle a accepté avec joie, mais m'a précisé qu'elle s'y investira à son rythme.

Je mentirais si je disais que je l'ai convaincue avec facilité. Elle a d'abord cru que la Directrice était l'instigatrice de l'événement et s'est alors braquée, la fustigeant comme pas possible. J'en ai même découvert quelques insultes imagées. Par la même occasion, tout le monde en a pris plein son grade :

— Elle est encore venue m'enquiquiner ce matin vous savez, cette Directrice ! Directrice mon œil ! Et les autres, elles sont bien gentilles les infirmières, mais c'est trop ! Elles me parlent d'une manière doucereuse, comme à une tiote fille qui s'est fait bobo ! Je vous en foutrai moi, râlait-elle, le poing en l'air. Et après on dira que c'est moi qui ai du fromage blanc dans la tête ! Je ne suis pas sénile, j'ai juste pris des années ! On verra comment elles seront à mon âge ! De vraies loques ! Et je ne suis pas dépendante, ah ça nan ! J'ai juste b'soin d'un p'tit coup de main de temps en temps. Bah ça... La mécanique, elle marche moins bien avec l'temps !

Mais pourquoi Augustine déteste-t-elle autant la Directrice et ses employées ? Je ne suis pas certaine que ce soit parce qu'elles la considèrent diminuée par le temps. Je n'ose pas le lui demander !

— Bon sang ! Mais tenez l'aiguille entre vos doigts, fermement mais délicatement. C'est un savant dosage que peu de personnes savent manier ! Tu sais Fanny, on apprend beaucoup grâce à la broderie. C'est toute ma vie ! Schopenhauer disait que la vie est une étoffe brodée ! Je partage entièrement son avis !

Devant mon regard ahuri, elle comprend tout de suite que je ne vois pas où elle veut en venir.

- Ah les jeunes ! Ils ne connaissent plus les classiques ! Et encore moins les métaphores !

Elle incline le visage, ses traits s'attendrissent. Elle se rapproche de moi et pose délicatement ses doigts décharnés sur mon avant-bras. Je sens encore mieux cette odeur de cannelle qui lui est propre.

— Je voulais vous dire, ma petite Fanny, que lorsqu'on est jeune, comme vous, on ne voit que l'endroit de la broderie, le côté extérieur, ce qu'il y a de plus beau et étincelant qui nous attire comme un appât ! Mais avec le temps, on parvient à percevoir l'arrière du décor. Certes moins agréable à regarder. Regardez-moi tous ces fils ! Mais ce côté est beaucoup plus instructif. En vieillissant, les choses deviennent bien plus compréhensibles. La vue nous joue des tours mais, pas notre vision intérieure. L'esprit et le cœur sont nos meilleurs atouts !

Un silence s'installe et me laisse pensive, après cette démonstration de sagesse. Augustine lit clairement en moi. Le faste qui m'avait aveuglée lors de ma relation précédente a causé l'échec dont je parviens peu à peu à me relever. Il faut que je retienne cette citation pour continuer dans ma lancée. Je me la répète. J'apprends tellement au contact d'Augustine.

— Bon alors ! Ça avance ? s'impatiente-t-elle.

Si je mets depuis le début ses conseils à exécution, l'activité commençant à me fatiguer, je cherche plutôt à me dérober.

— Regardez, Augustine, ce que ça donne dans son ensemble.

Je tends le tissu devant moi, fière de montrer à l'assemblée constituée d'une seule personne ce côté brodé.

— Bon, soyez indulgente ! Je ne suis pas experte comme vous.

Je compte sur la flatterie pour l'adoucir.

— Oh j'ai perdu mon tour de main ! C'est ça quand on ne pratique plus !

Nous nous regardons de manière complice, amusées, mais quelques *tocs*, *tocs* nous interrompent.

— Pff !! Encore une de ces emmerdeuses ! Ne faites pas de bruit Fanny ! murmure-t-elle près de mon oreille. Elles croiront que je dors et elles déguerpiront vite ! Mieux encore, elles me penseront morte et ne reviendront plus mettre les pieds ici !

— Mais enfin, Augustine !

Mon regard montre mon exaspération. Je ne tiens pas à entrer dans son jeu.

— Entrez ! dis-je.

La personne ne se fait pas prier et entre avec empressement.

— Ah Fanny ! Je savais que je pouvais te trouver là.

— Lucas ?!

— Mon p'tit Lucas ! Je suis bien contente que ce soit toi !

Il embrasse chaudement chacune des joues d'Augustine qui lui sert les épaules dans l'échange et finit par lui caresser les cheveux. Leur regard est empli de tendresse et d'affection. Je suis surprise de les voir si proches.

— Quel bon vent t'a amené jusqu'à ma chambre ?

— Je cherchais Fanny et...

— Ah ouiiiiii ! Tu n'es pas venu pour te réjouir de ma présence ! Tu me vexes mon Lucas, tu me vexes ! Et dire que tu étais mon préféré !

— Euh mais euh...

— Je te taquine, voyons ! Je te taquine !!! Comme si... Ah, ah !

Lucas m'avait précisé connaître notre nonagénaire lors de notre pause soupe mais je ne pensais pas aussi bien.

— Après... je ne peux plus vraiment rivaliser avec la beauté de Fanny ! Quoi que ?

— Augustine ! faisons-nous en chœur, Lucas et moi.

— Je vois que vous êtes en plein atelier, je ne vous embête pas plus longtemps, poursuit-il, embarrassé. Fanny, c'est toujours ok... pour ce soir ? Tu me laisses me rattraper ?

— Oh ! mais tu lui contes fleurette devant moi là ! Coquin va !

Je ne peux m'empêcher de rire.

— Augustine s'il te plaît !

Je crois que Lucas regrette totalement d'être venu.

— Oui, bien sûr Lucas, je finis dans à peine une heure.

— Ok nickel ! Je t'attendrai dehors alors ! Je me sauve.

Et c'est peu dire ! Les mots d'Augustine lui ont fait prendre la poudre d'escampette.

— En tout cas, si vous voulez mon avis, et même si vous ne le voulez pas, je vous le donne quand même ! Lucas, c'est un bon jeune homme ! De bonnes souches, croyez-moi ! C'est une belle broderie ! Ah, ah ! Bon, où en étions-nous ma chère Fanny ? Ah oui !

Augustine reprend son sérieux et examine attentivement mon travail de novice.

— Fanny, pourquoi avoir représenté une note de musique ?

Elle caresse la clé de sol du bout de ses doigts plissés. Ils suivent les courbes de la broderie et vibrent au même titre que les sons qu'elle fredonne.

— J'ai toujours apprécié la musique. Mon Charles aussi. Il m'avait offert une broche en forme de clé de sol lors de cette nuit mémorable. Il adorait m'emmener danser, dit-elle, d'une voix douce.

Ses yeux se ferment délicatement, puis elle s'installe confortablement au fond du fauteuil. Ses traits s'attendrissent. Sa respiration s'apaise. Il semble que ma broderie a un effet étrange.

— Je l'aperçois à la lueur des lampions, le voilà. Vous le voyez, Fanny ? Ce soir-là est différent. Les couples autour de nous tourbillonnent. Je glisse ma main dans son dos ferme de jeune homme, entre ses bretelles, et ça m'fait quelque chose. Il me tient vigoureusement. Mon corps frémit sous ses mains. Qu'il est beau mon Charles ! Ses yeux dans l'ombre de sa casquette gavroche me fixent tendrement. Nous tournons au rythme de l'accordéon, nous valsons, nous nous aimons. Il me parle tout bas, il me dit des mots d'amour. Il me fait chavirer, il fait chavirer mon cœur, il me fait tourner la tête. Ce soir-là est bien différent. Il pose enfin pour la première fois ses lèvres sur les miennes. L'accordéoniste a déjà terminé son morceau, les gens l'applaudissent, sauf nous. Nous sommes enlacés. Charles sert amoureuxment mes mains. Nos regards se fixent et rien autour de nous ne peut nous séparer. Charles desserre délicatement ses lèvres pour demander ma main et m'assurer que nous deux, c'est pour la vie.

Augustine n'ouvre toujours pas les yeux. Son visage s'est assoupli par les émotions et ce nouveau voyage dans le passé. Des larmes perlent sur ses joues. La broderie l'a transportée en dehors de notre présent.

— Où est cette époque, Fanny ? Où est cette ambiance si festive qui régnait dans mon village ? Ce temps s'est envolé avec le temps. Vous aimez danser, vous ?

Je ne réponds pas, voyant Augustine happée par ce souvenir délicat. Elle tourne le buste, tout en serrant tendrement contre son cou le tissu brodé. Je pose délicatement une couverture sur son corps emporté par les souvenirs.

Même si je ne me lasse pas d'écouter Augustine conter les événements de son passé, pour la première fois, racontés au présent, je préfère m'éclipser pour la laisser dans ce moment intime.

J'étais venue pour aider les résidents et leur apporter mon soutien. Mais je me demande qui des deux fait plus réfléchir l'autre...

Après cette journée trépidante (comme toutes les précédentes d'ailleurs), je réalise à quel point j'évolue à la Maison fleurie. Mes journées sont loin d'être ennuyeuses et sont surtout très riches en émotions diverses. C'est rien de le dire !

Ce que j'aime par-dessus tout ici, c'est la chaleur qui se dégage de toutes ces relations humaines. Chacun y est VRAI, authentique, sincère, sans fioriture, sauf bien sûr Madame Beaumarchais ; mais pourquoi lui ôter ce trait de caractère qui fait d'elle ce qu'elle est ? On ne peut plus changer les personnes âgées ; à leur âge, elles sont telles qu'elles sont, telles qu'elles ont été et telles que le passé les a forgées.

Je ne veux pas crier trop vite mais je crois que j'y suis à ma place. J'ai enfin trouvé un job où je me sens utile.

J'étais partie de loin pourtant. J'étais perdue, j'avancais sans réellement savoir où j'allais ; j'ai même failli avoir un accident tellement j'avais la tête ailleurs en traversant, happée par de tristes pensées. Je désirais éperdument une nouvelle vie aux antipodes de celle que j'avais dans le Sud mais, la vouloir est une chose, l'avoir en est une autre. Je sens que je m'y approche.

Non, vraiment, je me sens revivre ! Je ne savais pas du tout ce que me réservait l'entretien avec cette Directrice des plus mystérieuses et je suis loin d'être déçue. D'ailleurs, elle attise de plus en plus ma curiosité. Je sais qu'elle cache quelque chose et je vais en avoir le cœur net. Je ne la laisserai pas causer du tort à mes résidents.

Je ne m'attendais pas non plus, lors de ma prise de fonction le 1^{er} décembre, à ce que cette mission d'organiser le Noël de la Maison fleurie soit si revigorante et épanouissante pour moi ; pour moi et les autres d'ailleurs. Monsieur Durant se réconcilie peu à peu avec la période, même s'il n'a toujours pas adhéré à la confection des cartes de vœux. Madame Beaumarchais s'ouvre avec un peu plus de modestie, bien que ce ne soit pas encore gagné, si on tient compte de la bataille de gommettes. Avec Monsieur Hôme, c'est plus compliqué, il voit le mal partout ! Mais je ne lâcherai rien ! Augustine, à qui je tiens beaucoup, s'est ouverte enfin à moi ; pourtant on est parties de loin, tellement elle est coriace. Oui, oui elle l'est encore pas mal ! J'aime tant la découvrir, nous nous aidons mutuellement. Elle me permet de cheminer. Nous avançons ensemble. Je suis certaine que le bouquet final leur plaira à tous et qu'il remplira de joie leur cœur endolori par la vie.

Il va falloir que je me hâte ! Il ne me reste que DOUZE jours avant le 24 ! Je me rassure, je ne suis pas loin de mes objectifs. La journée du 25 me demande plus de préparations, mais je ne suis pas mal partie. Encore quelques coups de fil et le tour est joué !

Les collègues me posent beaucoup de questions au sujet de ces événements, mais comme eux vous ne saurez rien ! Vous possédez déjà bien trop d'informations !

En y pensant, un bâillement me saisit. Il est vrai que je m'y investis beaucoup. Corps et âme ! Encore un bâillement ! Mince ! Et dire que je passe la soirée avec Lucas ! J'espère tenir le coup ! D'autant que cette soirée va me demander encore de l'énergie avec la séance de patinoire que je redoute grandement ! Nous n'y sommes pas encore ! Avec un peu de chance, Lucas aura changé de programme !

L'heure tourne vite. Je me hâte pour récupérer mes affaires. Je crois qu'il m'attend depuis un moment, il a terminé sa journée avant moi.

Ah ! Tiens, tiens !

Le pingouin prénommé Jordan quitte le bureau de la Directrice ! C'est pas trop tôt ! Il remet sa veste d'un bleu marine étincelant qui met en valeur son bronzage et se dirige vers le porte-manteau à l'entrée. Il enfle son par-dessus et noue sa petite écharpe en laine noire autour de son cou. Je suis soudain prise d'une pulsion.

— Excusez-moi !

Il se retourne vers moi, surpris de se faire alpaguer par une parfaite inconnue.

— Que puis-je pour vous mademoiselle ?

Euh... On ne dit plus mademoiselle MONSIEUR, mais madame je vous prie ! Il est aussi beau qu'agaçant. Bref, hors de question de se laisser amadouer par son charme ! Un raclement de gorge me permet de me recentrer sur mon dessein.

Avec aplomb, je lui demande des explications sur ce que j'ai entendu lors de son échange avec la Directrice tout à l'heure. Ce à quoi il répond par un rictus désagréable :

— Ah, ah, ah !

— ...

— Ah, ah, ah !

— ...

Ok !

Échange improductif !

— Euh ! En quoi est-ce drôle, Monsieur ?!

— À moins que vous ne fassiez partie de la police MADAME, ceci est confidentiel ! Par contre, je ne serais pas contre de me retrouver avec vous autour d'un verre pour discuter de chose et d'autre.

Bon, je suis prise à mon propre piège. Évidemment je me dérobe et simule un appel téléphonique :

— Oh ! Excusez-moi, je dois répondre ! C'est important !

Mon portable, mon plus grand sauveur de cette fin d'année ! Je file en vitesse vers le bureau des infirmiers.

— Je compte sur vous ! À bientôt, me lance-t-il.

Quelle idiote !

Me voilà dans de beaux draps !

Il a cru que je le draguais !

Qu'ai-je bien pu laisser transparaître pour qu'il m'invite ? Peut-être est-ce sa façon d'éluder la question ?

Il a réussi ! Me voilà bredouille !

Comment vais-je faire pour connaître le fin mot de cette histoire sordide entre la Directrice et lui ?

Je n'ai plus qu'à accepter son invitation...

À ce sujet, il y en a un qui m'attend !

J'ouvre la porte de la salle et regarde si la voie est libre.

Parfait ! Il est parti !

Ouf !

Il y a des jours comme ça où tout vous tombe dessus et où tout est hors de contrôle !

Si je résume brièvement ma journée : mon sapin que Gris-gris a fait tomber « à cause » de Lucas, les soupçons de manigances de ma chère patronne, les leçons de broderie d'Augustine et maintenant ce malentendu !

Je suis servie !

J'espère que la soirée s'annonce plus paisible. Les lumières viennent de s'allumer. Les rues étincellent. La neige brille. Le froid est vif, je m'enroule dans mon écharpe et enfle mes gants. Lucas se trouve devant la grille, appuyé sur le pare choc avant, le téléphone à la main. Je n'ai que quelques mètres à faire. Le froid n'aura pas le temps de s'emparer de mon corps, surtout de mes orteils.

J'appréhende tout de même ce tête-à-tête avec Lucas.

Comment va-t-il se dérouler ?

Qu'espère-t-il ?

Et moi...
Qu'est-ce que j'attends de lui ?

Tu me fais tourner la tête
 Mon manège à moi c'est...
 Loin d'être la patinoire !

— Écartez-vous ! Écartez-vous de mon chemiiiiin !

Il était moins une ! Un petit peu plus et je sectionnais quelques phalanges à l'homme devant moi.

Je savais que ce n'était pas une bonne idée ! Je suis un danger public !

Quand j'étais petite, j'étais très mauvaise aux sports qui demandaient une certaine agilité et surtout un bon équilibre. Toute une maîtrise de soi que je suis loin de posséder.

Alors, tentez de m'imaginer sur une piste d'eau gelée et glissante, et montée sur des échasses aiguës (c'est comme ça que je perçois mes patins) de quelques centimètres !

Vision hilarante, n'est-ce pas ?

Mes parents ont connu la plus belle honte de leur vie quand ils sont venus me voir au club Piou-piou lors de nos premières vacances d'hiver. Heureusement, ils ont vite mis fin à ce calvaire, voyant que le flocon de ski n'était pas du tout à ma portée. Je tenais à peine trois secondes sur les skis et faisais tomber la plupart des enfants qui osaient s'aventurer près de moi. J'étais comme la boule dans un jeu de quilles, une avalanche sur terrain plat. Pire encore, m'asseoir sur la rondelle de la remontée mécanique était un véritable casse-tête. Impossible d'en comprendre le principe et de coordonner l'ensemble de mon corps. J'ai même abandonné le ski de fond, préférant de loin la stabilité des balades en raquette. Plus tard, ne voulant pas rester sur un échec, j'ai suivi mes amis un après-midi en enfilant une paire de rollers. Belle erreur ! Je me disais que les gommages des roues étaient tout de même plus épaisses, donc plus stables ! Sauf que je ne comprenais pas que le problème venait tout simplement de moi ! J'étais persuadée que l'âge m'avait accordé plus d'assurance et avait amélioré mes capacités à tenir droite, à tenir en équilibre. Que nenni ! J'ai cumulé les chutes et retardé le groupe qui se surpassait. J'ai été cataloguée *Gros boulet* ! La paire de patins a fini dans un service de collecte, je n'ai plus jamais voulu les porter à nouveau. J'espère qu'elle a servi à quelqu'un de bien plus doué que moi. En même temps, ce n'était pas difficile ! Jusqu'à aujourd'hui, j'avais tiré un trait sur les sports de glisse, surtout quand le skate est revenu à la mode ! Je craignais trop de finir paralysée ou d'écorcher quelqu'un !

Un sentiment que j'éprouve à nouveau à cet instant T ! Je vais me casser la margoulette, c'est certain ! Mes bras vont dans tous les sens, je me sens ridicule ! Lucas se débrouille comme un chef ! Il a vraiment fait ça toute sa vie !

Comment ai-je pu accepter qu'il m'emmène à la patinoire ? C'est pourtant lui qui me devait une fière chandelle !

Whooo ! Qu'est-ce que j'avais dit !

Je vais regagner le bord de la piste. C'est plus prudent pour tout le monde. J'attendrai Lucas sagement. Il me fait d'ailleurs signe au loin, gai comme un pinçon. Il prend beaucoup de plaisir à me regarder me dépatouiller avec mes patins ! Je lui renvoie son geste, mais le mien s'apparente davantage à un signe de détresse ! Je lui indique comme je peux ma manœuvre que je ne maîtrise pas du tout ! Mais...

Hors de mon chemin ! Mais qu'est-ce qu'ils ont tous à me coller de si près !

Avancez ! Bon sang !

Attention à vous, whoooo, whoooo...

Je n'ai en réalité aucun contrôle de la situation !

En plus je suis engourdie par le froid ! Non seulement la nuit tombe, il fait de plus en plus froid, et on est dans un endroit qui nous renvoie du FROID et rien que du froid !

Quelle idée ! Franchement ! Quelle idée !

J'aurais dû imposer un ciné !
J'en ai ras la caquette, ou ras le patin plutôt ! Le bord n'est plus bien loin mais il me paraît être à une distance interminable !
Ouh la ! Mais pourquoi est-ce qu'il s'arrête le derrière en l'air celui-là ?
Comment vais-je faire pour l'esquiver ?
Je tente un petit virage à droite.
Mon dieu ! Mes pieds n'ont pas exécuté ce que je leur avais demandé !
Mayday ! Mayday !
Je perds le contrôle, mes bras vont dans tous les sens, je vais finir par m'envoler !
Blague à part, je vais me fracasser le crâne sur la glace ! Je me sens partir en arrière...
Whoooo, whoooo...
— Ah je te tiens !

Lucas me rattrape et me serre fermement. Je suffoque mais réalise la chance que j'ai eue qu'il intervienne au bon moment.

Une sensation imperceptible m'envahit soudain. J'en ai toujours le souffle coupé. Par la situation. Mais laquelle ? Celle de l'accident qui a été une fois de plus évité de justesse grâce à l'intervention de Lucas ? Ou celle de me savoir dans ses bras ? J'avoue que sa présence si proche de moi me perturbe. Ses bras m'enlacent, Lucas ne me lâche pas. Sa virilité est rassurante et réconfortante. Je n'ai jamais été aussi proche de lui. J'ose à peine me retourner. Je sens son souffle qui traverse mes cheveux et passe le long de mon cou. Est-ce le contraste de l'air chaud qui sort de ses narines au contact de ma peau gelée qui me fait tressaillir ? Ses paroles me tirent de ce moment d'égarement :

— Eh bien ! À croire que je suis destiné à être là pour te protéger ! Ah ah ! Ça me va !
ponctue-t-il d'un sourire.

Je n'ose pas lui dire mais, *ça me va aussi Lucas*, chuchoté-je...

Après une petite escapade bien agréable au magasin de décoration pour remplacer les boules cassées par mon chat, nous reprenons la route. Lucas m'emmène à présent au Food truck après avoir sué à grosses gouttes. En effet, je ne l'ai pas ménagé. J'avoue que c'était amusant de le voir serrer les dents en portant mes sacs de courses.

Oui LES sacs ! Vous connaissez mon amour pour cette fête !

Alors tout simplement, j'ai craqué avec un grand C. Comment ne pas se laisser envoûter par les lutins farceurs plus amusants les uns que les autres ? Comment résister au charme des animaux enchanteurs, aux lapereaux au museau enneigé, aux faons au pelage scintillant, à la douceur des plaids et aux vives couleurs des coussins douillets ?

Lucas n'a jamais rechigné mais j'ai bien vu qu'il n'en pouvait plus. Il a essayé de me raisonner dans mes achats que l'on peut qualifier de compulsifs, mais dans ces moments, c'est peine perdue ! Lorsque démarre la féerie de Noël, je dépense sans compter. Je prévois d'ailleurs un budget pour cette période toute l'année, pas vous ?

Il a fallu aussi que je m'arrête dans un magasin spécialisé pour le cadeau d'Augustine. Je lui en prévois un très spécial que je risque de lui donner un peu avant l'ouverture officielle des cadeaux. Alors un peu de patience !

— Lucas ! Arrête-toi !

Il pile, saisi par mon cri et ma main que je plaque contre son torse.

— Mais ça va pas, qu'est-ce qui te prend ? Heureusement qu'il n'y avait personne derrière !

— Désolée ! Mais gare-toi s'il te plaît ! J'ai quelque chose pour elle !

— Pour qui ?

— Pour cette dame, là ! Je reviens vite, ne t'inquiète pas !

— Pour Anita ?

Sa remarque m'interrompt dans mon élan.

— Attends, tu la connais ?
— Bien sûr ! Je l'ai rencontrée au Centre d'aide aux sans-abris. Elle y allait souvent avant mais elle se laisse aller depuis quelques années.

— Et personne ne fait rien ?

— Comment veux-tu aider quelqu'un qui ne veut rien entendre ?

— Pas faux !

Ses mots me laissent pensive.

— Tu connais son histoire j'imagine ?

— Carrément ! C'est une pauvre femme dans les deux sens du terme. Il y a cinq ans, elle a tout perdu à cause d'un divorce, ou plutôt d'un sale type qui a abusé d'elle et de sa confiance. Il l'a enjôlée et sa descente aux enfers a commencé. Elle vivait tranquillement en Normandie avec ses chiens, près de la mer, sans famille ni trop d'amis. Elle a perdu ses parents alors qu'elle était encore jeune et n'a jamais été très loquace. Elle a toujours préféré la solitude, ça se confirme encore aujourd'hui. Bref, elle m'a confié avoir été folle amoureuse de lui. Elle a quitté son travail et elle l'a rejoint ici à Chamonix après avoir quitté son travail. Elle lui a tout donné aveuglément. Malheureusement, elle est tombée sur une personne malintentionnée. Il lui a tout pris et est parti du jour au lendemain, sans un mot. Un jour, elle a eu la belle surprise de recevoir le relevé des dettes qu'il avait contractées à son nom. La dépression l'a ensuite emportée.

Je ne sais quoi faire ni répondre, hormis pousser de longs soupirs. Comme si l'histoire d'Anita me concernait personnellement. Son récit est affligeant, il me prend aux tripes. J'ai du mal à supporter ce genre de situation. Je comprends un peu ce qu'elle a pu ressentir. Lorsque j'ai décidé de quitter Greg, je me suis vite retrouvée seule. Ses amis, que nous partagions pendant notre relation, ont vite retourné leur veste et ne m'ont plus donné signe de vie. Je ne m'en plaignais pas mais un petit coup de main et des gestes de soutien auraient été bienvenus ! Je n'ai pu compter que sur l'aide d'une amie très proche et celle de mes parents. Si je n'avais pas retrouvé ce travail à la Maison fleurie, qui sait ce que je serais devenue !

— Attends-moi un instant Lucas ! Je n'en ai pas pour longtemps !

Je m'empresse de lui apporter la couverture que j'avais toujours sur moi en attendant de la croiser. J'espère qu'elle réconfortera son corps et son esprit.

Elle est éveillée mais paraît très affaiblie. Elle me reconnaît, j'en suis touchée.

— Bonsoir... Tenez !

— Mais...

Je lui souris. Son visage s'illumine. Elle me renvoie beaucoup de douceur. Elle ne le sait sûrement pas mais, à ce moment, c'est elle qui réchauffe mon cœur. Prise par l'émotion, une idée me vient :

— J'ai quelque chose à vous proposer !

“Tout vrai regard est un désir. ”

Alfred de Musset

Je me régale, à la bonne franquette, mais je me régale. Ce hot dog savoyard n’a rien d’exceptionnel mais cette version revisitée est divinement bien préparée. Au diable les kilos ! C’est l’apothéose en bouche ! Et ce fromage à raclette ! Rien à voir avec celui que j’achetais dans les supermarchés dans le Sud ! Mon régime méditerranéen en prend un coup, j’assume !

— Désolée, je suis loin d’être élégante ! dis-je la bouche pleine.

— T’inquiète ! Pas de honte quand on savoure !

Lucas me sourit mais reste courtois. Pourtant, même moi j’ai envie de me moquer de moi-même.

Pendant que je me délecte du sandwich le plus succulent et calorique du monde, j’observe le cadre qui nous entoure. L’endroit est très sympathique et original. Lucas connaît bien la ville et ses bonnes adresses. Nous sommes installés dehors sur la terrasse attenante au camion Food truck, sur des bancs en bois près d’un brasero. Les braises crépitent. L’ambiance est chaleureuse. La nuit est tombée, mais je n’ai pas froid. Je me sens bien, enveloppée par la chaleur du feu et la présence de Lucas. Les guirlandes lumineuses suspendues se mêlent aux lueurs du feu et font danser les ombres. Je me détends, je laisse derrière moi les contrariétés passées.

Les moments à ses côtés sont toujours agréables, excepté à la patinoire, évidemment. Sauf quand... Bref ! Ils sont pourtant simples, mais tellement authentiques. Nous regardons les étoiles. Nous rions. Nous partageons des souvenirs. Nous discutons. Il me parle de son amour pour la nature et de sa région chère à son cœur, une terre qu’il a du mal à quitter.

En prenant sa serviette, son couteau tombe malencontreusement de la petite table en bois. Ce bruit rompt la douceur de ce moment, mais Lucas renchérit sur notre dernier sujet.

— Très souvent le week-end, dès que l’hiver arrive, je chausse les raquettes ou les skis et je pars en expédition.

— En expédition ?

— C’est un bien grand mot ! Je l’avoue. Je pars simplement explorer les animaux dans les sous-bois et les vallées enneigés. Je prends des photos des animaux. Je te montrerai, j’ai déjà un bel album.

— Oh et si on allait observer les marmottes ? !

Ma question innocente le fait pouffer de rire. Je ne saisis pas pourquoi.

— Tu es bien une sudiste ! Les bulles de soda te montent sûrement à la tête. Ou alors tu dois avoir aussi des origines parisiennes ?

— Tu exagères ! Qu’ai-je dit d’aussi hilarant ?

— Oh je n’y suis pas contre, bien au contraire, mais il va falloir t’armer de patience quelques mois ! Jusqu’en avril, ça devrait être bon ! Et puis, on n’a qu’à tenter ! Mais je ne te garantis pas un moment agréable ! À ton avis, comment réagirait une marmotte réveillée en plein sommeil profond ?

— Ok j’ai compris, elles hibernent ! Pff ! Quelle idiote !

— C’est rien ! Ah, ah !

— Merci d’être indulgent !

J’ai envie de me faufiler dans ce minuscule trou façonné naturellement dans le plancher en bois pour m’y cacher tellement je me sens honteuse.

— Tu sais que j’aime te taquiner ! Y a pas de mal ! Tu n’es pas une habituée ! Moi j’y suis né et j’y ai grandi. La nature et moi, j’ai l’impression qu’on a évolué ensemble. J’aime l’observer, la rendre plus belle.

— D’où ton métier !

— Exact ! Mais je voudrais étendre mon savoir-faire à des étendues plus vastes que les centaines de mètres carrés qui bordent la Maison fleurie.

— Garde forestier par exemple !?

Il souffle.

— Quoi ? J'ai encore dit une aberration ?

— Ah non ! Tu as raison mais il faut que je me forme et c'est une idée parmi tant d'autres. Mais je pourrais te montrer mon univers, ma passion ! On partirait tôt un weekend, on profiterait du lever du soleil et on irait observer les bouquetins. Après tout, tu me dois bien ça ! Je t'ai quand même escortée dans un magasin de déco de Noël !

— Dis donc ! Tu me devais cette chandelle pour avoir saccagé mon salon ! Et puis tu m'as fait souffrir le martyr à la patinoire ! Ah, ah !

— Avoue que tu as apprécié quand même ?

— Euh pas vraiment ! Mais pour revenir à ton invitation, je pense que ça me plairait largement !

— Chouette ! Après les fêtes, ça te dit ?

— Avec plaisir Lucas ! prononcé-je timidement.

Nous échangeons un regard empli de gaieté. Je me projette dans cette nouvelle aventure qui donnera un nouveau souffle supplémentaire à mon quotidien.

Le calme s'installe à nouveau mais il est toujours différent quand je suis avec Lucas. Nous savons communiquer dans le silence. Nos yeux se croisent, nous nous sourions, nos imaginaires sont en harmonie. Je me sens de plus en plus proche de lui.

— Sinon, cet été, je projette aussi d'aller aux États-Unis, poursuit-il. *Un jour j'irai à new York avec toi*, chante-t-il. Eh pourquoi pas ? Ça te dirait aussi ?

Lucas se projette avec moi. Pour le long terme. Il ne prend vraiment pas notre amitié à la légère. Il remarque toutefois que son invitation me met mal à l'aise. Nos regards se comprennent si bien.

— J'ai mis de l'argent de côté pour réaliser mon rêve. Depuis deux ans. J'ai fait pas mal d'heures supp à la Maison fleurie. Bon, j'ai donné beaucoup de moi-même aussi là-bas. Je ne compte même pas les heures que j'ai offertes gracieusement à madame Hernandez ! Elle a su y faire !

Ses propos me cabrent. Je repense à l'affaire entre la Directrice et le pingouin. Suis-je la seule à voir l'entourloupe ?

Voyant ma joie s'estomper, Lucas m'interroge :

— J'ai dit quelque chose de mal ?

— Rien ! Juste quelque chose qui me chiffonne !

Troublé par mon état changeant, il tente maladroitement de me prendre la main pour me réconforter, mais son geste n'est pas abouti. Nos doigts ne font que s'effleurer. Incommodé, il se racle la gorge et frotte nerveusement ses mains sur chacune de ses cuisses puis passe à autre chose.

— Oh tu as...

Il me tend une serviette pour me signifier qu'un peu de sauce salit ma joue droite. Il allait me l'essuyer lorsqu'il se ravise. Ma cicatrice lui provoque un mouvement de recul.

Décidément, nous enchaînons les malaises ce soir.

— C'est douloureux ? Elle a l'air récente ?!

— Elle n'est pas vieille effectivement mais je ne sens plus rien.

— Que t'est-il arrivé Fanny ? Quand je la regarde, je me dis que tu as dû bien souffrir.

— Un accident... Excuse-moi mais... un autre jour...

Le moment est mal choisi et trop agréable pour être gâché en faisant remonter à la surface des douleurs passées. Je préfère éluder le sujet et reprendre les conversations qui nous animaient.

— Les excursions dans les montagnes, le voyage à New York. Tu es plutôt un solitaire non ?

— Oui quand même ! J'aime me retrouver seul avec moi-même. Je m'échappe plus facilement du quotidien, je me ressource. Je suis loin des simagrées des gens qui m'empêchent d'avancer.

Un constat qui me ravit prend forme dans mon esprit.

— Pourtant tu es prêt à écouter mes contrariétés, tu m'as proposé de les partager avec toi et tu es là... avec moi...

J'ai reçu un paquet. Le livreur vient de sonner à l'interphone de mon immeuble. Je l'entends monter à vive allure les escaliers en bois. La sonnette retentit, je lui ouvre et signe le reçu. Je sais très bien de quoi il s'agit. Je l'attendais avec impatience. Avec un sourire jusqu'aux oreilles, je lui tends le stylo et lui souhaite une bonne journée. La mienne va être excellente, j'en suis certaine. J'ai entre mes mains le cadeau que j'ai soigneusement choisi pour Augustine. Il me tarde de lui offrir. Je ne pense qu'à ça depuis que je l'ai commandé l'autre fois avec Lucas et surtout depuis que j'en ai eu l'idée pendant un de nos moments de complicité dans sa chambre.

Ce matin, j'ai choisi de prendre le bus. Je commence plus tard que Lucas. Il a des horaires fixes, pas moi. Mes sentiments à son égard sont troublants.

Je m'installe sur un des sièges dans le fond du car, place mes écouteurs et me mets une musique d'ambiance relaxante. Je pense. Je contemple sereinement le monde qui m'entoure.

Les routes sont engorgées par les touristes qui se rendent dans les villages montagnards pour y prendre un bon bol d'air frais, de soupe bien chaude, de chocolat crémeux ou aromatisé de Génépi pour fêter Noël à la montagne. Des gens peu pressés, si ce n'est d'arriver en vacances, gênent les gens pressés, non pas d'aller travailler, mais soucieux d'être à l'heure. Comme c'est le cas pour moi. Malheureusement, je pense être en retard.

Augustine est la première résidente à qui je dois rendre visite dès mon arrivée, j'avais prévu le coup. Je ne voudrais pas la faire attendre, et tout le monde sait qu'on ne fait pas attendre les retraités. D'autant qu'elle est informée que sa journée démarre avec moi.

J'arrive enfin au pas de course à l'entrée. J'ôte mon foulard qui me protégeait de la brise sur le trajet menant de l'arrêt de bus à la maison de retraite. Je suis essoufflée. Je vais m'accorder quelques minutes pour reprendre mes esprits. Mais une voix stridente retentit dans le hall, je suis soudainement en alerte.

— Qu'est-ce que ça peut te faire ! Est-ce que je te demande si ta grand-mère fait du vélo ! C'est'y pas permis d'être comme ça ! J'garde mes pantoufles si j'veux ! Mais enfin ! Lâchez moi bon sang, vous me pressez le bras comme un citron !

— Oh mais c'est vous, arrêtez donc de vous plaindre ! Si on ne vous tient pas, vous allez tomber madame Augustine, s'exclame une infirmière, agacée par la provocation de la vieille dame.

Augustine !

Pourquoi ne suis-je pas étonnée ?

L'aide-soignante qui les accompagne ne cesse de souffler, épuisée de soutenir ce corps qui se laisse aller et refuse d'avancer.

— J'veus ai rien d'mandé moi ! Que voulez-vous que ça me fasse votre balade dans les couloirs ! C'est laid ici ! Il n'y a rien d'intéressant. Tout est toujours pareil, le paysage est plat et il n'y a pas âme qui vive joyeusement chez vous ! Regardez-les ! Même les moineaux n'y font pas escale tellement ça pue à cause de la cuisine !

— Ça suffit madame Augustine. Arrêtez !

En entendant ce règlement de compte, je ne prends pas le temps de passer par le bureau des infirmiers, pour signaler ma présence. Je crains ce qui pourrait arriver si je n'interviens pas dans l'immédiat. Je prends les devants et avance vers eux.

L'infirmière, l'aide-soignante et Augustine sont en train de se chamailler face à une foule de résidents en délire. Je les distingue à peine. Elles sont encerclées par des personnes âgées agglutinées et visiblement excitées par le remue-ménage. L'une d'entre elles se réjouit de l'action qui se produit enfin. D'autres, euphoriques, prennent les paris sur le vainqueur. Une autre demande à ses amis s'il y a du popcorn en cuisine. Je rabroue instinctivement ce groupe

de gourmands en leur précisant que les sucreries ne sont pas bonnes pour leur diabète, tout en essayant de me frayer un chemin parmi les fauteuils roulants, les déambulateurs et les personnes qu'il est impossible de déplacer,

— Aïe ! Je souffre, vous me faites mal !

Augustine ne cesse de gémir, mais un regain de vie survient lorsqu'elle m'aperçoit enfin.

— Ah Fanny, c'est pas trop tôt ! Je me demandais si vous ne m'aviez pas fait faux bond ! C'est qu'elles sont pas tendres encore une fois avec moi ! Elles me font du mal, vous savez !

Augustine prend alors une moue d'enfant qui vise à attendrir la maîtresse et accuser son bourreau.

— Oh madame Augustine, vous exagérez vraiment ! Nous sommes juste venues vous chercher pour prendre l'air, rétorque, agacée, une infirmière, précédée de l'aide-soignante qui n'ose piper mot visiblement effrayée par la vieille dame.

— Ne les écoutez pas Fanny... Aïe ! Mon bras ! J'ai mal !

Voilà la Directrice ! Il ne manquait plus qu'elle ! Elle a dû être alertée par ce raffut. Je garde mon self control habituel et emmène vite notre comédienne avec moi.

— Je faisais exprès de me laisser aller, me chuchote-t-elle à l'oreille. Vous avez vu leur tête ! Des pivoines ! Elles n'en pouvaient plus, poursuit-elle.

Augustine pouffe de rire, fière de son tour malicieux.

— Pourquoi prenez-vous un malin plaisir à les taquiner autant ? Elles ne vous veulent aucun mal. Au contraire, c'est leur job de s'occuper de vous. Et pourquoi m'épargner alors ? m'interrogé-je.

— Je vous l'ai déjà dit ! C'est ça le problème. C'est leur job, elles font ça parce qu'elles le doivent ! Vous, vous êtes humaine. Elles, elles sont bêtes comme leurs pieds. Et je m'ennuie avec elles, personne n'arrive à me distraire autant que vous, Fanny ! D'ailleurs, les petits mouchoirs à broder pour votre événement avancent bien, ponctue-t-elle d'un clin d'œil.

— Oh ! Je vous remercie ! Mais je ne fais pas grand-chose pour vous, Augustine. La plupart du temps, c'est vous qui tirez les ficelles avec ces bribes délicates qui vous reviennent en mémoire. C'est vous qui m'emmenez dans ces contrées paisibles qui ont égayé votre passé.

— Et j'adore ça ! s'empresse joyeusement de répondre la vieille dame. Nous échangeons, vous faites ressortir le meilleur de moi-même. C'est bien mieux que de se regarder entre nos quatre yeux globuleux, d'entendre le râle d'agonie de ces résidents en fin de vie lors d'une séance télévision ou d'attendre inlassablement dans la pénombre que le temps passe. Et si on montait dans ma chambre pour se faire une virée qui décoiffe ! poursuit-elle, ragaillardie. J'ai encore tant de choses à vous raconter !

Augustine attrape mon bras qu'elle serre bien fort contre elle, par affection mais aussi pour éviter de ne pas trébucher. Mais ça elle ne l'avouera jamais. Nous avançons lentement vers l'ascenseur mais notre espiègle nonagénaire ne peut s'empêcher de me demander en passant devant le réfectoire :

— Chipez des petits biscuits, ils n'y verront que du feu !!!

Une fois remontée dans la chambre, sans biscuits mais après une escapade en ascenseur qui provoque toujours des haut-le-cœur à notre montagnarde, et avoir parcouru les quelques mètres qui y mènent, j'installe délicatement Augustine dans son fauteuil. Elle n'a pas parlé beaucoup du trajet. Pensive, elle brise le doux silence :

— Je sais pourquoi je vous affectionne autant, ma petite Fanny. Vous avez l'âge de ma p'tite fille et vous êtes aussi attentionnée qu'elle. Je ne devrais pas dire ça mais c'est ma préférée. Malheureusement, elle ne peut plus venir souvent me rendre visite, elle vit aux Canaries. Elle a quitté les montagnes pour le boulot, pour une île. Elle est vulcanologue. Ah ça ne court pas les rues ces gens-là ! Mais j'n'ai jamais compris comment les jeunes peuvent réussir à quitter leurs souvenirs pour un travail. Moi j'ne rêve que de retourner dans mes montagnes. C'était la

seule qui venait m'apporter des chocolats en dehors des fêtes. On parlait du passé, des bons moments d'autrefois, au hameau, dans la maisonnette, de Jean le charcutier, de Paulette la crémière, de Marcel le facteur, de Marthe la boulangère, des gens qui faisaient que nous étions tous heureux. Comme avec vous ! Vous comprenez ?

Je l'écoute tout en installant une table et une autre chaise près d'elle. Je sors ensuite du sac et le paquet emballé que j'avais gardé avec moi.

— Je vous prépare l'activité du jour. J'ai une surprise pour vous. Tenez !

— Oh mais c'est Noël en avance ?

— Tout à fait ! Joyeux Noël ma chère Augustine !

— Mais...

— Chut ! Pas de discussion ! Vous avez assez ronchonné pour aujourd'hui !

Elle le retourne dans tous les sens puis s'amuse à le secouer comme un enfant désireux de découvrir ce qui s'y cache. Le bruit qui s'échappe de la boîte lui donne déjà un indice.

— Ne trichez pas ! Allons ! la sermonné-je.

Obéissante, comme jamais, elle déchire délicatement le papier cadeau.

— Mais... Oh... Vous avez osé !

Je suis attentive à la réaction de la vieille dame, j'espère ne pas l'avoir offensée.

— Vous êtes décidément parfaite, Fanny !

Restée sur sa note sucrée, Augustine s'obstine à m'envoyer lui chercher quelques biscuits qu'elle avait remarqués en partant après avoir fait son cinéma dans le hall. Elle ne se voit pas commencer mon cadeau le ventre à peine rempli. Il est vrai qu'il demande une certaine réflexion...

Rusée comme elle est, elle m'a eue à l'usure. Elle n'en a jamais démordu.

J'entrouvre la porte et avant de partir, je réalise une révérence qui l'a fait grommeler.
Je suis votre humble serviteur madame Augustine, la taquiné-je.

L'air amusé, je redescends alors au rez-de-chaussée en quête du Saint Graal.

J'en profite pour déposer mes affaires dans mon casier et revêtir ma blouse.

Le calme est revenu après le passage de notre tempête Augustine. Je réalise qu'il est en réalité une chance que notre nonagénaire préfère passer la majorité de son temps dans sa chambre. Même si mon souhait est tout le contraire. La Maison fleurie évite ainsi bon nombre d'écarts de conduite et la tension des soignants, qui doivent se sentir aussi stressés que des agents du GIGN lors de manifestations, est préservée.

Chacun a repris son rythme. Didi me fait signe et me sourit. Elle installe monsieur Hôme et monsieur Durant devant un jeu de plateau, celui des petits chevaux à première vue. Madame Beaumarchais est installée avec d'autres congénères dans le salon. Elle est en pleine lecture d'un roman qui semble la passionner et la faire rire. Rien de telle qu'une bonne comédie pour égayer sa journée !

Certaines soignantes me regardent passer, me saluent. D'autres me dévisagent, celles qui ne me sentent pas à la hauteur depuis le début, et chuchotent entre elles. Leur sourire narquois laisse entendre qu'elles me mettent sur le dos le précédent débordement. J'aurais bien aimé les voir gérer la situation ! Ce ne sont que des jalouses après tout ! Un point c'est tout !

Faisant fi de leurs médisances, je pousse la porte du réfectoire pour trouver ce que je suis venue chercher.

Je furète en cuisine pour trouver de quoi grignoter. Heureusement pour moi, il reste quelques spéculos emballés. J'en dépose une paire sur un plateau, en sachant qu'une paire, dans l'esprit d'Augustine, cela équivaut plutôt à une dizaine. Je nous prends également quelques galettes bretonnes, deux clémentines et deux cafés pour un moment plus convivial. J'ai l'impression que ça fait beaucoup, non ?

Bref, maintenant il ne me reste plus qu'à faire preuve d'agilité pour ne pas renverser mes provisions.

Si madame Hernandez me voyait, je devrais me justifier par A+B, mais heureusement la voie est libre. Chacun vaque à ses occupations. Je passe inaperçue. J'espère qu'ils m'oublieront tous un peu aujourd'hui, j'ai très envie de passer du temps avec Augustine. Mon cadeau l'a tant émoustillée que j'ai envie d'être présente pour observer les réactions et les émotions qu'il continuera à lui produire. Je suis tellement heureuse qu'il ait eu l'effet escompté. Augustine va se mettre au puzzle ! Oui, oui, un puzzle ! Je pense que j'ai fait fort, vous verrez. Je l'imagine déjà en train de...

— Mais où allez-vous donc comme ça ?

Aïe ! Pour la discrétion, c'est loupé !

Je tente habilement de me retourner et... mince, encore lui !

Mon pingouin, euh je veux dire Jordan... enfin euh... le comptable de l'Ehpad ! Je ne sais quoi lui répondre !

— Vous avez du monde à ce que je vois ! Votre plateau est bien chargé !

Quel sens du discernement !

— Euh... Oui... Tout à fait !

Bah quoi !

Bon ok ! Mais tout de même, il faut les remplir ces deux estomacs qui vont entreprendre une grande activité cérébrale ! Et je suis certaine qu'Augustine a déjà commencé.

— Je vous aurais bien apporté mon aide, MADAME. Vous avez vu, je n'ai pas oublié la marque de politesse qui vous tient tant à cœur !

Il me regarde intensément, de ses yeux ténébreux. Je me sens à nouveau envoûtée par son parfum et impressionnée par sa stature. Il parvient à me déstabiliser.

— Mais je dois m'entretenir avec la Directrice. Elle m'attend, poursuit-il, sans me lâcher.

Aveuglée par son charme, je reprends mes esprits grâce à ses propos. L'occasion m'est à nouveau donnée de le questionner concernant la fâcheuse affaire qui me turlupine. L'autre fois, il m'a rigolé au nez lorsque je lui ai demandé pourquoi il était possible que la Maison fleurie ferme. J'avais peut-être été trop directe. Tentant le tout pour le tout, je décide de prêcher le faux pour savoir le vrai. Je reste sur ma première idée, le détournement de fond.

— Je vous rassure, la situation financière de notre Ehpad se porte très bien, me répond-il du tac au tac. C'est plutôt la malhonnêteté des gens qui l'entourent qui nous préoccupe !

— Comment ça ?

Il en a trop dit, je veux savoir !

— Nous ne sommes sûrs de rien mais...

Didi avait donc raison.

— Il y a vraiment des gens qui veulent causer du tort à la Maison fleurie ! Qui aurait intérêt à ce qu'elle ferme ?

— Nous enquêtons... Il me semble vous avoir déjà dit que ceci était confidentiel, non ?

Oui, mais je sens que je peux te tirer les vers du nez, je m'amuse à penser.

Bon je n'ai pas de noms, mais je sais au moins que ce n'est pas une histoire d'argent.

— C'est pour cette raison que l'ARS y fourre son nom ! Elle cherche une faille ?

— Vous avez l'air bien renseignée ! Vous êtes un agent infiltré ?

Son trait d'humour ne me plaît pas, je suis on ne peut plus sérieuse.

Je m'emporte.

— C'est honteux ! Comment peut-on faire des choses pareilles ? Il y a des preuves ? Et d'ailleurs, qu'est-ce qu'ils avancent ? Des harcèlements, de la maltraitance, des propos injurieux ? Bon ok, les locaux sont à moderniser et madame Hernandez devrait mettre de l'eau dans son vin, une bombonne d'eau je dirais, mais quand même !

— Euh... vous devriez poser le plateau, si vous voulez boire ce café.

Je m'exécute tout en continuant à pester contre la situation. Il me donne un coup de main, ses doigts effleurent les miens.

— En si peu de temps ici, vous savez faire preuve d'une belle clairvoyance !

Il me regarde intensément et cherche à m'apaiser, ou... à me charmer, peut-être.

Echec ! Sa remarque me fait flamber.

— Bien sûr ! Vous me prenez pour qui ?

Mais qu'est-ce qui me prend ? Je prends la situation trop à cœur !

Je suis troublée.

— Excusez-moi, je ne devrais pas vous parler comme ça, mais... je refuse de voir mes petits vieux à la rue à cause de la méchanceté de certains !

Je reste silencieuse un instant.

— Vous avez bon cœur, Fanny. Vous permettez que je vous appelle par votre prénom.

Je suis saisie par ce rapprochement inattendu.

— Euh !

J'acquiesce, lui souris, attrape les poignets du plateau et tourne les talons tout en lâchant un timide :

— Je dois y aller !

Je me dérobe. Je fuis.

— Au fait, mon invitation de l'autre fois tient toujours !

Pourquoi cet homme chamboule-t-il d'un seul coup mes plans ?

« La poésie dévoile la vision de l'âme et
la photographie l'âme de la vision. »

Monique Moreau

- Vous en avez mis du temps ! Vous les avez fabriqués, ces gâteaux ? maugrée Augustine.
- Navrée ! Euh ! J'ai croisé du monde ! J'espère que le café n'a pas trop tiédi !
- Il ne manquerait plus que ça !

Je ne lui évoque pas les émotions qu'ont provoqué chez moi la découverte des troubles que subit la Maison fleurie ni ceux occasionnés par Jordan. Son charme a un effet sur moi c'est certain, mais il m'agace tout autant.

Augustine prend une gorgée de café qu'elle goûte d'abord du bout des lèvres. Il a l'air de lui convenir, je n'ai droit à aucune remarque désobligeante. Elle le savoure accompagné d'un biscuit, puis la bouche à peine débarrassée des miettes, elle m'annonce d'un ton exalté :

— Je l'ai commencé, votre puzzle ! Regardez donc sur la table ! Je ne me lasse pas d'admirer ce paysage. De ce côté-là, le progrès a du bon. Vous avez su restaurer cette vieille photo moisie en noir et blanc. Vous lui avez redonné de la couleur, comme vous avez su raviver mes souvenirs dans cet endroit ! J'aurais bien aimé que vous en fassiez de même pour ma carcasse, dit-elle en ricanant. Un bon coup de jeune ! Le progrès doit encore faire du progrès ! Ah, ah !

Apaisée par la joie, elle se lève et avance doucement vers le puzzle.

- Vous voyez, là !

Elle montre du doigt une étendue d'herbe au cœur du hameau imprimé sur le couvercle de la boîte. Le village d'Augustine et ses habitants, autrefois plongés dans l'ombre sur la photo ternie par le temps, y rayonne à nouveau comme dans le passé. Les sapins verdoyants surplombent la montagne dont les sommets enneigés caressent les nuages et les plaines resplendent grâce au soleil qui darde ses rayons.

— Dans cette prairie, nous avons célébré notre dernier banquet tous ensemble. Après, il manquait toujours quelqu'un... Hélas ! soupire-t-elle.

Puis tout en se reprenant, elle s'exalte :

— Quelle fête pour le baptême de notre petit dernier, Léon ! Mon Charles et moi avions préparé de grandes tablées en bois, c'était comme ça à l'époque. Nous n'étions qu'une dizaine de maisonnettes isolées du confort de la ville et il fallait bien s'entendre. Mais généralement, les jours de fête, chacun mettait sa fierté et ses rancœurs de côté et nous passions de bons moments conviviaux. Les enfants couraient partout. Ils se faufilaient entre nos jambes, sous les tables. Ils grimpaient et dévalaient la colline, s'élançant à vive allure, une course qui finissait souvent en roulé-boulé. Leurs éclats de rire résonnaient au cœur de nos montagnes et de nos forêts. Ces deux-là nous entouraient, nous protégeaient ou nous faisaient savoir leurs tourments. Ils accueillaient nos fous rires, nos colères, nos pleurs. Les petits nous amenaient des fleurs sauvages qu'ils ramassaient par-ci par-là, elles égayaient notre table. Jean, notre aimable charcutier, nous avait préparé ses délicieux œufs que Pierre lui avait ramenés de sa ferme. Sa spécialité, les œufs mimosas, une innovation à l'époque ! Marcel le facteur nous avait apporté le meilleur vin déniché en ville quand il y allait chercher notre courrier. Mon Charles et moi avions fait mijoter nos plus belles petites bêtes, quelques poules et quelques lapins, avec nos légumes du jardin pour rassasier nos convives. Marthe avait mis à profit ses talents de boulangère pour nous préparer des gâteaux avec les fruits récoltés dans les bois. Ce fut un festin ! Un moment délicieux, Fanny. Savoureux. Que dire de mieux !

Elle serre contre elle la boîte, ferme les yeux et, d'une voix suave, elle souligne la poésie des lieux :

— Écoutez les oiseaux chanter ! Vous les entendez ? Ils s'invitent à nos tables, partageant notre repas en picorant les miettes. Ils égayent ce moment chaleureux. Ressentez les caresses

furtives du vent frais ! Notre corps frémit à son passage. Marthe et Paulette, les plus frileuses, remettent leur petite laine. Humez les effluves naturels et purs émanant du bois, des épicéas qui nous entourent, et se mêlent aux délices de notre repas. Ses habitants, petits et grands, nous observent. Ils sursautent aux éclats de nos rires, aux cabrioles des enfants, aux jeux d'antan. Ils partagent notre bonheur, si simple, si émouvant. Les cloches de l'église qui se dresse à l'entrée de notre hameau retentissent et se mêlent au concert improvisé par les membres les plus enjoués de notre famille. La soirée finit avec une belote, puis par une veillée musicale autour d'un feu de bois brûlé. Je me souviens encore de la voix angélique de Marthe. J'adorais l'accompagner à l'harmonica que mon père m'avait offert pour mes dix ans. Je me souviens encore de l'humeur de Pierre, ce mauvais perdant. Il faisait sa tête de cochon jusqu'à la fin. Le pauvre, il y perdait sa quinzaine ! Je me souviens du baiser que Marcel avait volé à Paulette. La nuit ne savait pas cacher tous leurs secrets. Je me souviens... des étreintes de Charles cette nuit-là. Je me souviens de tout, Fanny !

Le temps s'arrête. Augustine est ailleurs, jouissant de ce voyage dans cet espace et ce temps exquis.

Les yeux à demi-fermés, elle poursuit, la main sur le cœur.

— Ce jour-là, les petits diables étaient venus nous demander un foulard pour se bander les yeux afin de jouer à colin-maillard. Nous avions cherché ce que nous pouvions leur donner. Jean était même prêt à retourner au chalet pour leur amener un torchon. Charles voulut lui éviter le dérangement et tira de sa poche son mouchoir en tissu bleu sur lequel j'avais brodé ses initiales au fil rouge. Il le prêta aux enfants avec plaisir. Ils l'entraînèrent alors avec eux. Quelle embuscade ! Charles était tantôt le loup, tantôt le chat, tantôt le gendarme, tantôt le chasseur, tantôt le voleur. Ils lui grimpaient dessus, sur le dos, s'accrochaient à ses jambes. Charles adorait les enfants. Un des enfants cacha le mouchoir dans les bois, si bien que personne ne sut le retrouver. Même celui qui l'avait caché. Charles ne remit jamais la main dessus. J'en étais fort triste. D'autant que je n'eus pas le temps de lui en broder un nouveau. La fièvre le frappa l'hiver qui suivit. J'ai souvent pensé à ce mouchoir, j'aurais tant aimé le garder en souvenir de lui. Pourtant... Fanny... Aujourd'hui... J'ai l'impression que vous me l'avais rendu.

Elle retourne s'asseoir dans son fauteuil, tout en gardant le couvercle illustré qu'elle serre contre sa poitrine. Le silence s'installe. Je l'observe. Elle fait glisser ses doigts marqués par le temps sur les différentes images qui constituent le paysage. Comme un moyen de connexion entre la photo et cet instant de bonheur. Ses traits subissent diverses émotions et vacillent en fonction des émotions qui refont surface.

Je suis pleine d'admiration pour cette femme qui a traversé les époques, qui a croqué la vie à pleines dents dans cette nature accueillante, qui a toujours avancé malgré les adversités et se retrouve ici dans cette chambre, quatre murs qu'elle perçoit comme une prison. Quelle chance ai-je de découvrir qui elle est réellement ! Je ne regrette pas d'avoir forcé la porte de cette résidente qui se plaçait comme une paria. Cette mission que je me suis rajoutée est une réelle bénédiction.

Augustine me tend la boîte et m'indique d'un geste de la reposer sur la table. Je constate l'avancement du puzzle. Elle y a dressé les contours, certains visages, certains toits, la cime de quelques arbres. Je comprends la magie qui s'opère dans cette reconstitution.

— Ces instants festifs, ces moments de joie se sont vite envolés, vous savez, Fanny ! Ils ne vivent que dans les souvenirs de chacun et s'envolent avec eux. Les uns ont vieilli, les autres sont morts. Les enfants ont préféré la ville. Ils ont souhaité faire leur vie ailleurs.

Je sens ses forces s'amenuiser à cause des émotions stimulées par ce flash-back. Elle se lève à nouveau, j'ai peur pour elle. Je crains un malaise qui surviendrait en conséquence.

Elle avance vers la fenêtre puis croise ses mains derrière le dos. Je me trompe, Augustine est bien plus forte que cela. Elle fixe l'horizon sans même l'observer et reprend d'une voix feutrée :

— Où est passée cette époque Fanny ? Où sont passés mes repères ?

— Je...

Elle se tourne vers moi.

— Je me doute bien que vous n'avez pas la réponse mon enfant. La faute au temps ! Il file toujours entre nos mains, il n'attend personne. Mais il n'a pas tous les pouvoirs ! Grâce à vous... Aujourd'hui, le temps est revenu ! Tout le monde renaît grâce à ce puzzle. Je reconstruis mon passé. Tous, la famille, les amis du village, le village lui-même ! Je les ai un peu retrouvés. Simplement... Merci, ma chère Fanny.